

ISSN 0870-6832



REVISTA PATROCINADA PELA FUNDAÇÃO ENG. ANTÓNIO DE ALMEIDA

6 CRUZEIRO SEMIOTICO

SEMIÓTICO

NÚMERO 6

Janeiro 1987

ENUNCIÇÃO ENUNCIADA E SEMIÓTICA DISCURSIVA-II

Jean-Claude Coquet

Henri Quéré

Denis Bertrand

Joseph Courtés

Peter Stockinger

Diana Luz Pessoa de Barros

Norma B. Tasca

Herman Parret



CRUZEIRO SEMÍÓTICO

Janeiro 1987

*Associação
Portuguesa
de Semiótica*


FUNDAÇÃO ENG. ANTÓNIO DE ALMEIDA
OFERTA

CRUZEIRO SEMIOTICO

REVISTA SEMESTRAL

PROPRIEDADE DA ASSOCIAÇÃO PORTUGUESA DE SEMIÓTICA

R. Tenente Valadim, 231/57
4100 Porto

DIRECÇÃO

Norma Backes Tasca

CONDIÇÕES DE ASSINATURA (2 números):

Portugal (Continente e Ilhas): 750\$00

Brasil e Países Africanos de Expressão Portuguesa: US\$10

Europa: 80 F.F.

Outros Continentes: 95 F.F.

NÚMERO AVULSO:

Portugal (Continente e Ilhas): 450\$00

Brasil e Países Africanos de Expressão Portuguesa: US\$5

Europa: 45 F.F.

Outros Continentes: 45 F.F.

Todos os textos são da responsabilidade dos autores

Toda a colaboração é solicitada

A Associação Portuguesa de Semiótica deseja deixar expresso o seu agradecimento à Fundação Eng. António de Almeida e ao seu Presidente, Dr. Fernando Aguiar Branco, pelo patrocínio desta revista.

SUMÁRIO

SEGUNDA PARTE

JEAN-CLAUDE COQUET

Instances d'Énonciation et Modalités. Le Loup et l'Agneau, de la Fontaine (I,10) 5

HENRI QUÉRÉ

De Sade à Yeats et Retour 15

DENIS BERTRAND

Os Discursos de uma Paixão 32

JOSEPH COURTÈS

Les Structures Discursives dans MC 16,1-8 47

TERCEIRA PARTE

PETER STOCKINGER

L'Énonciation Comme Processus Conceptuel 58

DIANA LUZ PESSOA DE BARROS

Problemas de Enunciação 68

NORMA B. TASCA

Das Construções do Sujeito 76

REABERTURA

HERMAN PARRET

L'Énonciation et sa Mise en Discours 92

Actividades Semióticas 102

JEAN-CLAUDE COQUET

Université de Paris VIII

INSTANCES D'ÉNONCIATION ET MODALITÉS. LE LOUP ET L'AGNEAU, DE LA FONTAINE (I,10)

L'objet de la sémiotique, telle du moins que je la comprends, est d'explicitier les structures signifiantes qui modèlent le discours social et le discours individuel¹. En introduisant le syntagme «structures signifiantes», j'imagine que personne ne demeure interdit. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de rappeler l'importance de l'hypothèse structurale dans le domaine des sciences du langage. Elle est impliquée par tout projet scientifique. Mais je reprendrai cependant quelques points de l'histoire récente de l'École de Paris. Le modèle de base correspond à ce que l'on peut dénommer une sémiotique *objectale*. La *Sémantique structurale* d'A. J. Greimas (1966), merveilleux livre, en est la parfaite illustration. C'est l'époque où les linguistes s'efforçaient d'«objectiver» le langage et traquaient, pour ce faire, toute forme de subjectivité. On ne pensait qu'en terme de troisième personne. Le «il», pour A. J. Greimas, était avec le cheval l'une des plus grandes conquêtes de l'homme.

Or l'héritage linguistique du XIXe siècle comporte deux aspects; à trop forcer sur l'un, le systémique, on risque d'oublier son complémentaire, l'historique. En somme l'invariant et le variable. Et du côté des variables, la parole et plus généralement le discours. Le terme est ambigu. Les spécialistes des sciences du langage le prennent souvent pour l'effectuation orale du système. «Orale» est une restriction triviale. A l'opposé, le sémioticien, embrassant le verbal et le non verbal, lui octroie l'extension maximale. Mais restons ici sur le plan linguistique. J'appellerai *discours* une organisation transphrastique (cette visée est inconnue des linguistes *stricto sensu*) rapportée à une ou plusieurs instances d'énonciation. Le mérite de la définition devrait être sa double référence: l'une (l'«organisation transphrastique») concerne le courant systémique et statique, illustré par L. Hjelmslev et A. J. Greimas, l'autre (les «instances d'énonciation») le courant historique et dynamique représenté par M. Bréal et surtout, pour moi, par E. Benveniste. Qu'on se rappelle simplement cette définition, extraite d'un article de 1958: le discours, c'est «le langage mis en action, et nécessairement entre partenaires»². Le changement de perspective m'autorise donc à dire, me semble-t-il, qu'une

sémiotique dont l'objet est le discours ainsi défini est d'un autre type que la première; elle n'est plus *objectale*, mais *subjectale*.

On en trouvera le principe d'organisation dans les *modalités*. Voilà encore un terme ambigu. L'idée générale est pourtant claire: c'est celle d'une hiérarchie. Ainsi, selon E. Benveniste, l'énoncé simple:

Je chante

se transforme en énoncé composé, si je subordonne ce premier énoncé à un second, dit «modal»:

Je peux chanter.

Cette présentation a le mérite de s'appuyer sur un critère syntaxique (le modal se construit exclusivement avec un infinitif). Sont alors appelés «modalisants de fonction» ces verbes dont la liste est vite faite puisqu'elle se réduit à deux:

pouvoir, devoir.

A cette tradition s'en ajoute une autre, apparemment toute différente, qui fait de la modalité une «attitude» du locuteur par rapport à ce qu'il dit (M. Bréal, U. Weinreich, B. Pottier, etc.):

Je chante

Je chanterai peut-être.

Grâce au futur, à l'adverbe modalisateur, l'acte de «chanter» relève de l'«éventualité», l'un des cas de figure de: Je peux chanter. Mais que l'on situe l'analyse des modalités sur le plan de l'invariant (la langue) ou sur celui des variables (la parole), le fait demeure: l'énoncé est à deux niveaux et l'un, le modal, régit l'autre.

Nous pouvons d'ailleurs unifier les deux points de vue si nous acceptons de faire quelques emprunts à la pensée logique. Nous évitons ainsi le piège de ne réfléchir qu'à partir d'une seule langue naturelle, en l'espèce le français. Que *pouvoir* et *devoir* aient dans notre idiome un statut syntaxique particulier, voilà qui est bien mais un constat ne tient pas lieu d'analyse. La polysémie des deux verbes reste entière et leur isolement fait problème. On peut aussi penser en termes de *concepts modaux*. Cette conversion me paraît même nécessaire, car la sémiotique s'applique à décrire non des énoncés isolés, comme le fait la linguistique, mais des discours, autrement dit non plus le phrastique mais le transphrastique. Le sémioticien se trouve ainsi d'emblée en présence de grands ensembles signifiants où il doit s'efforcer, malgré la diversité des occurrences, de repérer des régularités. Or, justement, ces zones à morphologie stable, il les identifie à des dimensions *modales*. D'elles dépendent les multiples énoncés *descriptifs* concernant le *faire*, l'*être* ou l'*avoir* de l'actant. Cette répartition en deux niveaux, l'un dit *modal* et dominant, l'autre dit *descriptif* et dominé, est d'ailleurs pratiquée aussi bien par des logiciens (J. B. Grize...) ou des philosophes (M. Foucault...) que par des écrivains (P. Valéry...). Ces principaux «domaines distincts», pour reprendre une expression de J. B. Grize, je les dénommerai «cognitif» (le *savoir*), «pragmatique» (le *pouvoir*), «volitif» (le *vouloir*) et «déontique» (le *devoir*).

Mon hypothèse de travail est donc que, les modalités formant le support constant du discours, une dimension modale caractérise chaque partition de l'univers de signification et que l'actant, pièce maîtresse du théâtre sémiotique, est défini lui-même par son mode de jonction modale³.

Je prendrai appui sur une fable de La Fontaine, *Le loup et l'agneau* (I, 10):

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.

5 Un loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
«Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:

Tu seras châtié de ta témérité.

10 — Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,

15 Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

20 — Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau, je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens:

25 Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit: il faut que je me venge.»

Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

Je voudrais montrer d'abord que les deux protagonistes n'ont pas la même définition modale, bien que l'un et l'autre soient représentatifs de l'actant sujet. Nous admettrons que l'agneau, en produisant sa défense, se manifeste comme sujet épistémique. Au lecteur d'expérimenter, si l'on peut dire, la compétence cognitive de l'agneau, capable de modifier à trois reprises son argumentation. Il réplique ainsi aux attaques verbales de son adversaire d'une manière si parfaite que chaque fois le loup doit trouver une autre «raison» pour relancer le «débat»:

1) tu troubles l'eau je ne puis la troubler

2) tu médis de moi
l'an passé je n'étais pas né

3) si ce n'est toi,
c'est donc ton frère ... je n'en ai point.

Chaque programme discursif, constitué d'un certain nombre de «procès», a pour critère final une évaluation (implicite dans nos exemples). Je n'ai repris ici que la conclusion. Les trois procès de forme négative («je ne puis la troubler (...), je n'étais pas né (...) je n'en ai point») sont interprétables comme autant de proclamations de «victoire». L'agneau l'emporte sans peine, jusqu'à ce que le loup décide (encore un implicite) de réintégrer la dimension pragmatique qui lui est propre. A priori, l'actant épistémique, représenté par la figure de l'agneau, peut instaurer un nombre illimité de procès. Mais là n'est pas le critère essentiel. Le passage d'un programme à l'autre suppose une transformation due à l'expérience acquise, donc à un jugement préalable. Autrement dit, l'agent x_1 du premier programme n'est pas le même que l'agent x_2 du deuxième programme qui, à son tour, diffère de x_3 , agent du troisième programme. Le «sujet» est toujours l'agneau, mais il se transforme en fonction d'une histoire qu'il assume. Son instabilité morphologique ($x_1 \rightarrow x_2 \rightarrow x_3 \dots$) n'est pas aléatoire.

Son vis-à-vis, le loup, est un piètre accusateur. On ne peut que constater son «non-savoir». Ce manque (les attaques verbales du loup sont aveugles) fait d'autant mieux valoir la compétence de son adversaire. La dénégation du savoir de l'un a pour corrélat l'assertion du savoir de l'autre. Or la situation s'inverse si nous prenons en compte la dimension du *pouvoir*. Et comment d'abord définir cette modalité? Le texte de La Fontaine nous permet de construire une première définition. Que l'on se reporte à la présentation du loup. Cet animal est «plein de rage» (v. 8); c'est une «bête cruelle» (v. 18). Si je le juge, comme dirait P. Claudel, en bon observateur qu'il était, «à sa démarche propre, à cette activité spéciale qui est la raison d'être de sa construction», je dirai que le loup est un actant du pouvoir dont le programme d'action spécifique est la «capture». Usant de sa force (v. 1), il emporte l'agneau «au fond des forêts (...) et puis le mange» (v. 27-28). Programme réussi. Une manière de rendre manifeste le pouvoir d'un actant, c'est d'analyser la transformation dont il est l'agent. Je définirai donc le pouvoir comme la modalité présupposée par l'opération de transformation⁴.

Si l'analyste prend pour appui la conclusion du programme (point crucial pour l'interprétation), il retiendra deux formes du pouvoir et donc deux définitions. Le pouvoir fait référence soit à la transformation effectuée par l'actant sujet, soit à la domination qu'il exerce sur les objets et, finalement, à la possession dont il peut se prévaloir. J'ajouterai que, dans une *sémiotique du continu*, l'acquisition de l'objet n'est pas la phase terminale du procès. Il peut se poursuivre et s'achever avec la disparition. Cas de figure vérifié par notre texte. C'est même ainsi qu'un topologue comme R. Thom comprend la relation unissant le sujet à l'objet; il n'est pas rare, dit-il, que l'objet finisse dans l'action, alors que le sujet lui survit toujours: «Eve mange la pomme»⁵.

NB: L'objet est donc lié au sujet. Il est le *second actant* dans une relation à deux termes: $f(x,y)$. C'est la définition formelle. Revenons au plan textuel. On dira d'abord que l'agneau a pour objet immédiat l'exécution de son programme épistémique /persuader son adversaire/, grâce à quoi il espère sauver sa vie; le loup, la réalisation d'un programme «empirique»: /capturer/, puis /dévorer sa proie/. Par exten-

sion, l'objet s'identifie avec l'identité même du sujet. Il «est» ce qu'il a fait et ce qu'il projette de faire. Selon sa position par rapport à l'objet-identité, l'actant, dans une visée syntagmatique, est sujet de quête (visée d'avant; le sujet n'est pas conjoint avec l'objet) ou sujet de droit (visée d'après; le sujet est conjoint avec l'objet). Question de repérage. Le loup et l'agneau occupent, de fait, les deux positions⁶.

Je disais que l'agneau et le loup étaient représentatifs l'un et l'autre de l'actant sujet, mais je n'ai pas encore dit sur quel critère principal je me fondais pour attribuer la fonction de sujet à cet actant et la refuser à cet autre. Critère modal, bien entendu, puisque tel est notre propos. Or la modalité factitive de ce point de vue me semble être le *vouloir*.

Il faut ici accepter de faire un détour par l'énonciation et par le phénomène sur lequel elle repose, la prédication. Opération complexe, la prédication est «l'acte même créateur de la phrase», disaient déjà les Pragoï⁷. Elle combine avec l'acte d'assertion une instance d'énonciation qui se fait connaître en se manifestant («est *ego* qui *dit ego*», selon la formule célèbre d'E. Benveniste). Logiciens (G. Frege...), philosophes (E. Husserl...) et linguistes (E. Benveniste, A. Culioli...) s'accordent pour l'analyser ainsi. Mais en introduisant l'assertion, nous changeons de plan. On ne s'en est peut-être pas suffisamment aperçu. Sur quoi en effet porte l'assertion? Sur ce que *dit ego* et, finalement, sur *ego* lui-même. Est *ego* qui *dit ego* et qui *se dit ego*. Par cet acte réflexif, l'assertion est liée au jugement, donc au vouloir. «Dire oui», «approuver», «assumer» sont des actes de la volonté, nous disent les logiciens et les philosophes. Introduire l'assertion conduit donc inévitablement à poser la modalité du vouloir, tout comme, inversement, vouloir renvoie à «asserter». L'un et l'autre sont solidaires⁸.

L'agneau fait preuve de jugement, nous le savons: il tire un excellent parti de l'expérience acquise. Dans la dimension cognitive, c'est un actant imbattable. Il est *sujet* et, de plus, sujet d'une histoire transformationnelle. Voilà donc deux critères: le jugement (serait-il implicite) et l'histoire (modélisant l'actant). Quant au loup, sa compétence cognitive a beau être inférieure à celle de l'agneau, elle existe. Il débat mal, mais il débat. Son impatience, bien explicable puisque, tenaillé par la faim, il cherche «aventure» (v. 5-6), se traduit par le fait qu'il raccourcit le temps de parole de l'agneau. Notre champion du prétoire, qui avait eu droit à huit vers pour persuader son interlocuteur (v. 10-17), n'en a plus que deux pour la deuxième tentative (v. 20-21) et à peine la moitié d'un (cinq mots...) pour la troisième et dernière: «Je n'en ai point» (v. 23).

C'est aussi le temps nécessaire pour que le loup échappe à une programmation mécanique et demeure *sujet*. Car, à y regarder d'un peu près, nous voici proche d'une ligne de partage. Si le loup n'était qu'un automate, une «machine», comme le voulait la «philosophie nouvelle» de Descartes, si, en lui, «tout se fait[sait] sans choix et par ressorts», on ne pourrait plus parler de «jugement»⁹. Cela va de soi. Les définitions lexicales du loup nous engagent à poursuivre un instant sur ce chemin. Le loup est «plein de rage» (v. 8). En proie à «cette maladie qui ôte la raison et transporte de fureur»¹⁰, il devrait agir en conséquence. C'est une «bête cruelle» (v. 18). Aime-t-il, comme le voudrait la définition de «cruel» par Littré, à infliger

des souffrances, la mort? Aucun élément textuel ne nous permet d'aller dans ce sens. Ni transport de fureur, ni «sadisme». Il conserve la «raison» et donc le jugement; en conséquence, la capture se fait attendre.

NB: Esope ne recourt ni à la rage, ni à la cruauté, ni même à la faim; par contre, il insiste sur la volonté du loup de se comporter selon la raison: «μετά τινος εὐλόγου αἰτίας». Phèdre, lui, le décrit comme un être mixte: c'est d'abord un brigand («latro») que pousse une insatiable voracité («fauce improba (...) incitatus») et dont la cruauté est patente («[agnum] correptum lacerat»). Un point de vocabulaire: «lacerare» signifie «déchirer», alors qu'Esope utilise, comme le fera La Fontaine au v. 28, un verbe fonctionnel, qu'il met au futur: «je vais te manger» («ἐγὼ σε κατέθομαι»). Il n'empêche. Chez Phèdre non plus le loup n'est pas une pure machine; il est sensible à la vérité: «repulsus ille veritatis viribus».

Si le loup agissait — ce qui n'est donc pas le cas, à mes yeux — conformément à ce que nous savons de lui (la rage et la cruauté), il serait un *non-sujet*, ou, plus, exactement, l'une des formes du non-sujet¹¹. Un tel actant, privé de jugement (premier critère), privé d'histoire (deuxième critère), est l'agent d'un nombre de procès limité (troisième critère). Il n'exécute que cela pour quoi il a été programmé. Il est assimilable à sa fonction, alors que le *sujet* est «possesseur de son acte»¹².

Ce tour d'horizon nous a permis de repérer un prime actant (le double sujet/non-sujet) et un second actant (l'objet). Il nous reste à présenter une autre instance d'énonciation, le tiers actant.

NB: Le postulat de la sémiotique subjectale est que l'organisation transphrastique ne repose que sur trois instances d'énonciation possibles: le sujet, le non-sujet et le tiers actant.

Le discours de l'agneau permet d'identifier cette troisième instance d'énonciation:

- 10 «Sire, répond l'agneau, que *Votre Majesté*
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
15 Plus de vingt pas au-dessous d'*Elle* (...)»

Le loup n'est certes pas un protagoniste à traiter sur un pied d'égalité! L'agneau lui confère aussitôt la position (logique des places) et le rôle (logique des forces) de l'actant qui a tout pouvoir sur les autres¹³.

NB: Les marques linguistiques de ce brusque changement de plan relèvent soit du seul code écrit (les majuscules; mais voir «Elle» du v. 15, à la rime, par opposition au «elle» du v. 12), soit des deux codes, écrit et oral (prosodie, morphosyntaxe, — emploi de la troisième personne, proposition subjonctive à valeur optative —, et lexique).

En même temps que l'agneau dote le loup d'un *pouvoir transcendant et irréversible* (il n'y a rien à opposer à la volonté royale), il fait connaître par son comportement verbal qu'il sait comment au moins tenter d'assurer sa survie. Cet acte de prudence, qui participe, dirait le philosophe, de l'«impératif pragmatique», n'est pas renouvelé, comme si l'agneau le jugeait dorénavant inutile. Que l'on se reporte à l'absence des marques linguistiques du respect dans les deux autres répliques (v. 20-21 et v. 23). Dans cette relation de soumission du prime au tiers actant, du *Je* au *Il*, le *devoir* intervient donc comme la modalité qui surdétermine le *vouloir*, le *pouvoir* et le *savoir* du sujet.

NB: Cette structure *pouvoir-devoir* n'est pas représentée explicitement (linguistiquement) dans les textes grec et latin. L'agneau de Phèdre n'utilise dans sa première réplique que le banal «quaeso» de politesse:

«Qui possum, quaeso, facere quod quereris, lupe?» (v. 7).
«Comment pourrais-je, dis-moi, faire ce dont tu te plains, ô loup?», traduit I. N. Nevelet, au XVII^e siècle. Mais celui d'Esope ne parle pas. Son discours est rapporté. Par contre, le loup se manifeste à deux reprises en «style direct». Je proposerai d'interpréter cette inégalité de traitement en termes de hiérarchie: dans ce pseudo-dialogue, le tenant du pouvoir seul s'exprime.

Il y a deux emplois du tiers actant. Grâce au miroir tendu par l'agneau, nous venons de le voir comme actant du discours performatif. Il est investi de la modalité du pouvoir sous sa forme la plus accomplie (le pouvoir dont j'ai dit qu'il était «transcendant et irréversible»). Face à lui, l'agneau est une figure explicite de l'actant sujet *déontique*, du moins le temps qu'il exécute son premier programme discursif (v. 10-17).

On reconnaît encore le tiers actant à ce trait distinctif: il est le sujet d'un discours de vérité dite universelle. C'est son second emploi. Ce n'est pas très étonnant si l'on se rappelle que la troisième personne est déjà dénommée par certains linguistes «personne d'univers». Il en va ainsi lorsque le procès se déroule sans que nous puissions lui attribuer un agent particulier, une «personne humaine». On se contente alors de noter le fait: il se passe quelque chose. En latin, «itur», «pugnatur», «potestur», se traduiront par un *il y a* allée, combat, possibilité¹⁴. Or dans les cas où la «vérité» est conçue comme s'imposant à tous (ainsi deux et deux font quatre...), le recours à une instance d'énonciation particulière, à un *Je*, n'est plus de mise. Le discours énonce une vérité indépendante de toute référence à un sujet qui la prendrait en charge.

La fable est un genre littéraire qui exploite, selon moi, cet effet de sens. Rappelons-nous le début de la dédicace du *Livre premier des Fables*:

- «Je chante les héros dont Esope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encore que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
5 Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.»

Traditionnellement, la fable transmet «des vérités» qui nous concernent «tous tant que nous sommes» et nous obligent. Notre fabuliste précise même dans une autre dédicace que «l'apologue est un don qui vient des Immortels (...). C'est proprement un charme»¹⁵. Il faut d'ailleurs entendre ainsi le mot latin «fábula». Comme ses apparentés, «fáma», «fátum», etc., il fait référence à un «pouvoir de la parole retranchée de sa source humaine»¹⁶. Nous revoici à la personne d'univers. La «divinité» profère une parole; elle délivre à tous la vérité; elle garantit l'existence des valeurs éternelles¹⁷.

Je voudrais examiner maintenant le problème posé par la «morale». Elle se situe sur un plan discursif différent de celui où se développe le récit. Différence structurelle d'abord. D'une part, la proposition de validité universelle, ici:

«La raison du plus fort est toujours la meilleure» (v. 1),

de l'autre, l'illustration; en somme, l'axiome et les théorèmes. Que le lecteur ou l'auditeur aille de la morale au récit avec La Fontaine ou inverse sa démarche ainsi que l'y contraignent Esope et Phèdre, bref, que le processus soit déductif ou inductif, la signification demeure équivalente¹⁸. Une circularité s'installe comme entre le défini et la définition du dictionnaire.

Second trait distinctif, touchant cette fois aux modalités: la morale est de forme apophantique (l'apophansis, c'est «au sens originel l'assertion qui a le caractère de certitude»¹⁹). Dans ce type d'énoncé, dont les marques linguistiques sont celles de la construction attributive (de type *x est y*) et des emplois génériques (articles définis singuliers, comparatifs de supériorité et le temporel «toujours»), «personne» ne parle, ou, si l'on veut, c'est une «parole impersonnelle et absolue» qui se fait entendre et s'impose à l'énonciataire²⁰. Ainsi se constitue et se communique le message du tiers actant.

Et maintenant, à qui est-il destiné? A tous les hommes? Sans doute. Mais plus précisément, dans cette fable du loup et de l'agneau? A ceux qui font fi de la justice, dit Esope. A ceux qui accablent les innocents, dit Phèdre. L'énonciataire y étant implicite, l'univers de discours se transforme avec La Fontaine. Mais si nous analysons la morale comme un énoncé paradoxal (d'ailleurs un topique), il devient clair que les personnes visées sont celles qui confisquent la raison à leur profit. *Category mistake* qu'il convient de dénoncer d'emblée, avec humour s'entend, puisqu'il faut malgré tout «plaire». Telle est la règle du genre:

«Le conte fait passer le précepte avec lui» (VI, 1,4).

Et si les puissants commettent l'erreur logique d'allier les contraires, la force dont ils disposent avec le droit qui leur échappe, c'est que «la raison les offense», nous dit La Fontaine (X, 1,85). Elle entrave leur pouvoir: elle doit donc lui céder le pas. Néanmoins, ils paieront «de raison» ceux dont ils ont décidé la mort, coupables ou non (*Ibid.*, 10):

«On en use ainsi chez les grands» (*Ibid.*, 84).

Telle est leur manière de satisfaire aux lois civiles; manière d'ailleurs «perverse»²¹, puisqu'ils excluent en fait toute relation intersubjective qui ne relève pas de leur ordre modal, le pouvoir.

L'aperçu que j'ai donné d'une sémiotique modale devrait permettre d'en apprécier le caractère opératoire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit: quelle description pouvons-nous faire à partir des concepts modaux? En quoi ces instruments d'analyse nous aident-ils à isoler des faits de langage et à préciser leur statut?

Rappelons d'abord, s'il en est besoin, que les structures de signification d'un texte, fût-il aussi court et aussi «simple» que *Le loup et l'agneau*, ne sont pas saturées et ne sauraient l'être par la construction d'un objet de savoir. Le domaine de l'implicite échappe au bornage, encore que je me sois efforcé d'en marquer les liens avec l'explicite linguistique.

Mais il est apparu, je l'espère, qu'il suffisait d'un couple de modalités fondamentales, le *vouloir* et le *pouvoir*, pour différencier le prime actant (sujet et non-sujet) du tiers actant et déterminer les instances de discours.

Ce qui me paraît l'essentiel se résume donc en deux points:

— En nous référant à la modalité volitive, nous avons pu examiner sur de nouvelles bases l'opération d'assertion et introduire le critère du jugement. Aussi bien le sujet présuppose-t-il la présence du vouloir tout comme le non-sujet son absence. C'est encore en fonction de cette modalité que prennent sens les critères syntaxiques que j'ai proposés: le critère quantitatif du nombre de procès dont l'actant peut être l'origine et le critère transformationnel affectant le seul sujet.

— La modalité pragmatique nous a servi de trait distinctif pour identifier le tiers actant et le domaine de l'universel qui lui est propre. Il se manifeste dans l'instance d'énonciation de deux types de discours apparemment peu liés, le performatif et le véridictoire. La personne d'univers parle. Elle a autorité pour parler et ce qu'elle dit ne peut être que vrai pour tous: «Jamais un roi ne ment» (IX, 121). Il ne fallait pas moins que cette voix-là pour reprendre les crimes des «grands».

NOTES

¹ *Le Discours et son sujet*, Vol. 1, Klincksieck, 1984, p. 21.

² E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, p. 258.

³ Voir *Le Discours et son sujet*, en particulier au Vol. 1, p. 11 et 104, et au Vol. 2, Klincksieck, 1985, p. 129.

⁴ Sur la modalité du *pouvoir*, v. Vol. 1, p. 109 et sq.

⁵ Sur les figures de la transitivité, v. Vol. 1, p. 69; sur la relation entre /transformer/ et /dominer/, v. Vol. 2, p. 25-26.

⁶ Sur le statut de l'objet, v. Vol. 1, p. 88 et 91.

⁷ Thèse de 1929, in *Dictionnaire de linguistique de l'École de Prague*, Utrecht-Anvers, Spectrum, 1966, art. «prédication».

⁸ Je me réfère ici à mes propositions sur le «méta-vouloir»; v. *Index* du Vol. 1.

⁹ La Fontaine, *Fables*, Livre IX, Discours à Madame de La Sablière, v. 23 et sq.

¹⁰ Je reprends la définition de Furetière citée par L. Marin dans son étude «La raison du plus fort est toujours la meilleure», in *Recueil d'hommages pour A. J. Greimas*, 2, John Benjamins, Amsterdam, 1985, p. 735, mais je ne suis pas sa conclusion: «Le loup (...), parce que 'animal plein de rage', se signifie (...) comme

l'excès de la 'nature' puisque, apparemment, il est (...) sans autre nécessité que sa propre voracité», p. 736.

¹¹ Sur les deux formes de non-sujet, voir *Vol. 1*, p. 67.

¹² E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, J. Maisonneuve, 1975, p. 112.

¹³ Sur la relation d'égalité et la relation hiérarchique, la logique des places et la logique des forces, v. *Vol. 1*, p. 49, 81 et sq. et *Vol. 2*, p. 13, 186 et 207.

¹⁴ *Vol. 1*, p. 61.

¹⁵ La Fontaine, *Fables*, Livre VII, Dédicace à Madame de Montespan, v. 1 et 7.

¹⁶ E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, *Vol. 2*, Ed. de Minuit, 1969, p. 139.

¹⁷ Sur le rapport entre ces deux emplois du tiers actant, v. *Vol. 2*, p. 167.

¹⁸ Sur les prédicats /déduire/ et /induire/ et les programmes qu'ils recouvrent v. *Vol. 1*, p. 128 et sq.

¹⁹ E. Husserl, *Logique formelle et transcendantale*, PUF, 1957, p. 75.

²⁰ E. Benveniste, *op. cit.*, p. 133.

²¹ V. l'utilisation qui est faite de ce qualificatif par La Fontaine, in X, 1,4.

HENRI QUÉRÉ

Université de Lille III

DE SADE A YEATS ET RETOUR :

Problèmes de la «mise en discours»

THE ROSE OF THE WORLD

Who dreamed that beauty passes like a dream?
For these red lips, with all their mournful pride,
Mournful that no new wonder may betide,
Troy passed away in one high funeral gleam,
And Usna's children died.

We and the labouring world are passing by:
Amid men's souls, that waver and give place
Like the pale waters in their wintry race,
Under the passing stars, foam of the sky,
Lives on this lonely face.

Bow down, archangels, in your dim abode:
Before you were, or any hearts to beat,
Weary and kind one lingered by His seat;
He made the world to be a grassy road
Before her wandering feet.

W. B. Yeats

L'évêque embourbé.

C'est une chose assez singulière que l'idée que quelques personnes pieuses se font des jurements; elles s'imaginent que certaines lettres de l'alphabet arrangées dans tel ou tel sens, peuvent aussi bien dans un de ces sens infiniment plaire à l'Eternel que l'outrager cruellement, prises dans l'autre, et ce préjugé sans doute est un des plus puissants de tous ceux qui offusquent la gent dévote.

Du nombre de ces gens scrupuleux sur les «b» et les «f» était un ancien évêque de Mirepoix qui passait pour un saint au commencement de ce siècle; allant un jour voir l'évêque de Pamiers, son carrosse embourba dans les chemins horribles qui séparent ces deux villes: on avait beau faire, les chevaux n'en voulaient plus.

— Monseigneur, dit à la fin le cocher fulminant, tant que vous serez là, mes chevaux n'avanceront pas.

— Et pourquoi donc? reprit l'évêque.

— C'est qu'il faut absolument que je jure, et que votre Grandeur s'y oppose; cependant nous coucherons ici si Elle ne veut pas me le permettre.

— Eh bien, eh bien, reprit le doucereux évêque en faisant un signe de croix, jurez donc, mon enfant, *mais bien peu*.

Le cocher sacre, les chevaux tirent, monseigneur remonte... et l'on arrive sans accident.

Marquis de Sade, *Historiettes, contes et fabliaux*.

La «mise en discours» et, d'un point de vue formel, l'interrogation sur les structures discursives coïncident avec un retour du sémantique dans la syntaxe, par le biais des investissements que la grammaire encadre et articule et, pourrait-on dire, au titre d'une composante interprétative qui fournit les matériaux du «faire sens».

Qu'il en soit ainsi est démontré, à ce niveau, par l'émergence ou simplement par la résurgence de la «topie», terme générique et, à la fois, témoin d'une sollicitation pressante, sous lequel se rangent, comme en attente de ré-examen, les notions ou opérations de charge sémantique, d'instanciation, de programmation.

Pour illustrer quelques-uns des problèmes relevant de ce plan de formalisation et d'analyse, deux textes serviront d'appui, choisis a priori en raison de contrastes qui, soulignés, représentent une sorte de défi heuristique et, pédagogiquement, ont valeur de choc. Il s'agit, d'une côté, d'une historiette de Sade, «L'évêque embourbé», et, de l'autre, d'un poème de W. B. Yeats intitulé «The Rose of the World».

Affirmer d'emblée le caractère «choquant» du rapprochement c'est postuler et, en même temps, mettre à profit une compétence — discursive, précisément — qui reconnaît les différences et évalue ou valorise les écarts, fussent-ils seulement «de surface». La mise en discours, jusque et y compris la textualisation, a ainsi pour pendant un «hyper-savoir», idéalement partagé, qui autorise les confrontations systématiques (tel texte rapporté à tel langage de manifestation, à tel type, à tel genre), qui, sous couvert d'un faire comparatif, rapporte l'une à l'autre chacune des occurrences, et qui même, à travers les opérations converses de production et de reconnaissance, prétend identifier ou, à tout le moins, s'attache à reconstruire une intentionalité.

Empruntés à des auteurs, à des oeuvres, à des temps et à des lieux différents et donc diversement enracinés, les deux textes offrent en outre

l'avantage d'être (relativement) brefs, ce qui, d'un point de vue tant pragmatique que cognitif, les rend «manipulables» (on peut, d'un coup, les appréhender, les mémoriser), mais ce qui pose aussi, quantitativement et qualitativement, la question de leur ampleur ou même ici, plus généralement, celle de l'amplification comme l'une des marques de cette élasticité que l'on prête volontiers au discours.

Quant au rapprochement opéré sous le signe des ressemblances et des différences, il enclenche à la fois intrinsèquement et par comparaison la dialectique du même de l'autre et de l'autre du même, ce qui soulève à son tour les questions de la réduction structurale, des niveaux opérationnels et des plans de pertinence, des procédures de conversion et de la différenciation qui s'observe en surface, à charge pour qui veut en rendre compte de la motiver, de l'intégrer.

Ce qui rassemble les deux textes et qui même permettrait de les assimiler, c'est que l'un et l'autre, par le biais d'un discours, s'emploient à faire accepter une «vérité» qu'à la fois ils énoncent, qu'ils illustrent et que, ce faisant, ils visent à démontrer, avec — du moins implicitement — l'ambition d'emporter l'adhésion de quiconque s'attache à les lire. Peut-être alors pourra-t-on se risquer à transcrire sémiotiquement cette visée commune, répartie en opérations successives et étagées: ce serait, dans l'ordre, le /faire paraître/ de l'argument énoncé et, du même coup, annoncé (premier vers du poème, paragraphe introductif de l'historiette), le /faire paraître être/ apporté par l'illustration ou la preuve, et enfin le /faire être être/ qui correspond ou correspondrait à l'adhésion de l'énonciataire (E2) envers un savoir qu'à son tour il assume.

Le parcours ainsi virtuellement effectué sur l'isotopie véridictoire a pour effet d'amener ou de ramener E2 sur une position modale et dans un état de croyance où il rejoint l'énonciateur (E1). Celui-ci est crédité a priori d'un «dire vrai» qui, formellement, équivaut à un /faire être paraître/. Or, de se trouver énoncé, cet /être/ présupposé et inaugural est voué fatalement au /paraître/: on verra là, selon le cas, une «schizie créatrice» ou, au contraire, une forme d'aliénation inséparable du passage à la représentation et au discours (d'aucuns diraient de l'accès au symbolique). C'est alors cet /être/ que E2 est appelé à retrouver en fin de compte, l'inférant à partir du /paraître/ et y ajoutant foi. La boucle, de cette façon, est bouclée et le traditionnel CQFD — la sanction — ne fait qu'exprimer la (re-)conjonction des sujets épistémiques, désormais rangés sous un même chef.

L'intérêt, ici, de cas oppositions paradigmatiques est qu'elles donnent lieu, dans l'ordre du syntagme, à une *programmation* que l'on qualifiera de véridictoire et qui peut-être, s'agissant d'argumentation et de menées didactiques, constitue une dimension à retenir pour l'élaboration d'une typologie. Tout se passe comme si, manifesté d'abord comme /paraître/, l'/être/ se projetait dans l'illustration ou l'anecdote qui fait suite, par une sorte de compensation ou de rattrapage. En fait, à partir de là, les rapports s'inversent: dans le cadre de la «relation fiduciaire» (manifestation/immanence), l'«exemplum» constitue le /paraître/ de ce dont l'argument initial énonce l'/être/. Il revient alors au sujet du faire persuasif d'amener le sujet du faire interprétatif correspondant à sanctionner positivement

(récursivité du fiduciaire) cette même relation. La formule qui résume l'état final est du type:

$$EN = S \cap 01(02)$$

où $S = E1$ et $E2$, en conjonction,

01 = l'attitude épistémique: /croire être/,

02 = l'Objet de savoir modalisé, soit ici: «il n'est pas vrai (illusion ou mensonge: /paraître + non-être/) que P».

Obtenu par réduction structurale, cette formule unique permet d'homologuer les deux textes et, malgré leurs différences, de les rattacher à une même classe de discours. Une telle formule, à vrai dire, représente une contrainte «faible» et donc peu distinctive, propre de ce fait à recouvrir une grande variété de manifestations. Elle vaut pour tout discours qui s'emploie à convaincre et où, cognitivement, la sanction positive témoigne d'une persuasion réussie. La seule restriction, dans ce large ensemble, est qu'il s'agit d'un programme visant à «détromper», soit à faire passer d'un croire erroné à un savoir vrai.

Suivant un mouvement inverse, c'est par l'instanciation (charge sémantique, investissements spécifiques) que les deux textes se distinguent et se différencient. En d'autres termes, et du point de vue de la composante discursive, ils sont diversement thématiques et — parallèlement — figurativisés. Parallèlement, doit on dire, l'exemple des «déclinaisons» publicitaires suffisant à montrer que figuratif et thématique ne sont, par principe, nullement liés de façon bi-univoque.

Sauf à épouser le point de vue de la genèse, le «topos» discursif n'a pas, en soi, à être motivé. Il reste toutefois que les déterminations qui pèsent sur le sujet énonçant correspondent à une structure de manipulation faite de «choix» axiologiques (singularités et prégnances: isoler un propos, l'investir dans une forme donnée). On est ainsi amené, d'aval en amont, à (re-)construire un Destinateur transcendant, sorte d'espace causal où se conjuguent vellétés et influences et qui se manifeste en clair (ce sont, diversement figurés, les systèmes d'allégeance) ou de façon diffuse (c'est, par exemple, l'«air du temps»).

Il en découle une compétence a priori, sémantique: thématico-figurative, mais aussi syntaxique et, plus précisément, modale: composition de modalités en conflit d'où ressortent des formations discursives en équilibre instable. C'est ce qui fait que le discours — tout discours — est toujours quelque peu lieu de tensions et champ de forces.

Dans la formule proposée, l'enjeu de P, ce qui vient l'instancier, c'est, d'un côté, les «jurements» et, de l'autre, la «beauté». Cela ne dit, pour l'instant, rien sur la forme du contenu, sauf à admettre que ce premier découpage est déjà, à lui seul, l'esquisse d'un micro-univers sémantique. Les choses se précisent lorsque la valeur assigné à chacun des termes (ou des thèmes) — valeur axiologique («outrager» vs «plaire») ou/et véridictoire («s'imaginer», «préjugé»; «Qui donc a rêvé...?») — devient à son tour un enjeu. Le savoir énoncé, issu, dirait-on, d'un «Dictionnaire des idées reçues» (celles, nommément, que se font «quelques personnes

pieuses» et «qui offusquent la gent dévote», ou celles encore de «ceux qui rêvent»), est pris comme référent interne et modalisé par une incroyance (mise en question ici, et là affirmation d'un doute) qui se traduit, alternativement, en termes d'état (/ne pas croire être/) ou de faire (apporter un démenti,/faire ne pas croire/).

Dans sa double dimension, véridictoire et fiduciaire, le faire persuasif — ou plutôt, en l'occurrence, dissuasif — en appelle, lors de la mise en discours, à un processus redoublé de référentialisation. L'un, uni-directionnel, vise le savoir énoncé (tel sujet S conjoint à tel objet cognitif O, opinion ou croyance) et, pour ainsi dire, le prend pour cible; l'autre, bi-orienté, associe référent et référé dans un échange où chacun conforte l'autre et lui procure sa «consistance». Ainsi, débrayée à partir de l'annonce initiale, à la faveur justement d'une instanciation qui exploite les virtualités du paradigme (de l'ensemble aux éléments, de la classe aux individus), l'illustration ou l'anecdote noue avec elle un rapport de référence croisée, qui suscite un «effet de réalité» et, pour l'énonciateur, est «une composante de sa stratégie».

Sémantiquement, par ce jeu d'anaphores, les plans alternent leurs effets et leurs valeurs et contractent une relation d'interprétation — auto-déchiffrement, auto-interprétance, tel figurativisant ce que l'autre thématise, et inversement. A terme, la réciprocité fait qu'on ne saurait dire ce qui est la métaphore de quoi.

A partir de cette structure encore abstraite (forme du contenu, à peine sémantisée), la mise en discours et la programmation qui l'accompagne se traduisent par la sélection d'un domaine de figuration qui revêt un caractère idio- ou sociolectal. Ainsi peut-on rendre compte de l'«invention» des mythologies personnelles (singularités de l'imaginaire et autres «métaphores obsédantes»), mais aussi de l'emprunt de figures ou de motifs comme, ici, ceux de la «Rose» ou du «cocher» qui, en fait, ont valeur de configurations discursives appliquées au parcours narratif sous-jacent.

Qualifiées de «micro-récits» à la fois pré-formés et en puissance ou en attente, les configurations discursives apparaissent, du moins présentement, comme déterminées culturellement ou/et intertextuellement: la «rose» condense des contenus d'ordre figuratif (par exemple: éclore, se faner) et thématique (la beauté, l'éphémère), de même que le «cocher» réveille et emporte avec lui telle locution figée («jurer comme un charretier»), les deux recelant l'esquisse d'une mise en scène, les ferments d'une anecdote, suivant un développement programmé.

Il y a là, par avance, l'écho et la pesanteur d'une phraséologie, d'une stéréotypie que l'on peut comparer, dans l'univers des comportements et des pratiques, à la prégnance de schèmes et d'automatismes reconnus et assumés comme tels («scenarii», «frames» ou «scripts») et formants d'une compétence à la fois sémantique et narrative.

Cela n'exclut pas, mais au contraire fonde et autorise la transformation du cliché, son usage distancié ou dérogatoire, par déplacement ou renversement. Il en résulte des parcours néologiques, définis dans l'espace intersticiel du thématique et du figuratif, et assimilables rhétoriquement à la formule du paradoxe, à la tradition du «conceit» (le «conchetto»

pétrarquiste). Dans le poème de Yeats, par exemple, la beauté justement n'est pas éphémère et, contrairement à l'idée reçue («memento quia pulvis es»), c'est sous sa forme incarnée («lèvres», «visage», «pieds») qu'elle perdure.

Au titre des opérations d'instanciation, les configurations discursives à la fois «habillent» les articulations de la syntaxe narrative, s'intègrent dans tel ou tel domaine de figuration et se déploient en parcours figuratifs d'extension variable. Dans l'historiette de Sade, la configuration localement identifiée comme /remise en route/ se manifeste sous la forme d'un parcours figuratif détaillé en phases successives rassemblant acteurs et actions: «Le cocher sacre, les chevaux tirent, monseigneur remonte... et l'on arrive sans accident». D'un point de vue narratif, on verra là, en même temps, la réalisation du programme engagé, moyennant au préalable l'acquisition de la compétence nécessaire (singulièrement du /pouvoir faire/).

Parallèlement, mais sur l'autre versant et comme en écho, en sur-impression, cette même suite de phrases et/ou séquence d'événements se pare des vertus de l'icônicité. Le figuratif apparaît ainsi comme un lieu mitoyen, médiation ou interface liée, d'un côté, à ce qui narrativement et thématiquement la sous-tend et, de l'autre, attenante à une réalité extrinsèque avec laquelle elle entre en résonance et noue des «accointances». Tributaire d'une «sémiotique du monde naturel», l'icônisation s'aligne sur une logique du vraisemblable, laquelle, extérieure au discours, suscite en lui (faire être: conjonction) ou entretient (ne pas faire ne pas être: non disjonction) des effets de vérité.

Il y a là, donnée en partage, une sorte de mise — un «hyper-savoir» — dont E1 et E2 sont en principe également pourvus, quitte à ce que des distorsions se produisent lorsque ce fond se met à manquer. Ici-même, placé comme il l'est, l'énoncé «monseigneur remonte» pourrait passer pour incohérent (le carrosse repart, *puis* le passager monte!), n'était cette logique naturelle qui permet de suppléer l'ellipse. A l'inverse, lorsqu'elle réussit, l'icônisation est à la fois coïncidence (objective) et collusion (subjective). C'est cette heureuse rencontre qui, dans le registre dédoublé du figuratif, suggère l'idée d'un symbolisme persuasif, non seulement adéquat (présupposition réciproque), mais directement efficace.

On peut voir là une forme de manipulation, de nature à la fois cognitive et thymique, et soulignée ici, concrètement, par l'eurythmie — euphorisante — de toute cette fin (itération d'un même schéma de phrase). L'icônité de la séquence aurait ainsi sa part dans le /faire croire/, la séduction du réel (simulé) contribuant à lever l'hypothèque de la fictionnalité, au profit d'un discours véridique.

Sur ce plan de programmation où s'exercent les procédures conjuguées de thématization, de figurativisation, la cohérence discursive est assurée par une série d'emboîtements ou de décrochages comparables aux opérations de débrayage et de ré-embayage. Cela fait, par exemple, que le parcours figuratif correspondant à la /remise en route/ s'inscrit dans une configuration englobante qui elle-même épouse les contours du récit englobé et en définit l'isotopie. C'est, thématiquement, la /visite/ dont le contenu

n'est pas autrement spécifié, et c'est, figurativement, le /déplacement/ qui, lui, égrène les images du carrosse, des chemins, des chevaux, du cocher, etc.

Cette configuration d'ensemble, dramatisée, s'interprète d'une triple façon, illustrant du même coup la définition qu'on en donne comme segment autonome reproduisant les différentes instances du parcours génératif:

- syntaxiquement, elle s'assimile à un «programme de compétence» (privation/acquisition) réunissant typiquement des actants livrés à la manipulation, à la contre-manipulation, aux confrontations modales;
- thématiquement, elle réitère à sa manière le motif prototypique des /péripiétés du voyage/, lui-même écho de l'archétype odysseén;
- figurativement, enfin, elle se monnaie en parcours fonctionnellement déterminés, soit, dans l'ordre: /traverses/, /impasse/, /issue/, ces dénominations (métasèmes construits) échappant à l'arbitraire à la fois par le contenu narratif qu'elles indexent (intervention de l'opposant, conflit des Destinataires, définition d'une compatibilité modale) et par l'«effet d'intrigue» qu'elles enregistrent.

La macro-structure discursive se présente alors, sémantiquement, sous une forme étagée qui correspond aux différents plans d'instanciation. Le dispositif est le suivant, obtenu à partir des parcours syntaxiques sous-jacents et à travers l'application récursive d'investissements progressivement spécifiés («augmentation du sens»):

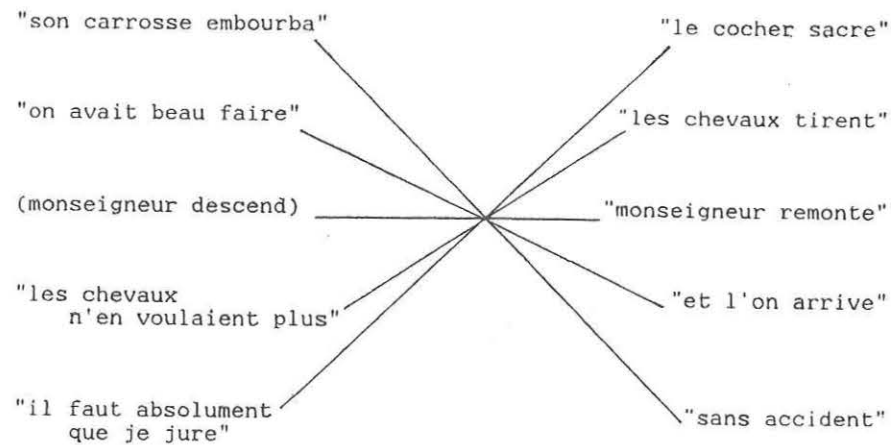
- topos généralisant, coextensif au discours manifesté, soit:
 - I = /jurements/
 - II = /beauté/
- domaine de figuration, sélectionné comme «monde» de référence:
 - I = /microcosme «Pamiers»-«Mirepoix»/
 - II = /macrocosme «Univers» («the World»)/
- configuration discursive d'ensemble, englobante et «isotopante»:
 - I = /les péripiétés du voyage/
 - II = les avatars de la beauté/
- parcours figuratifs «débrayés», hyponymiques et hypotaxiques:
 - I = succession d'épisodes: /traverses, impasse, issue/
 - II = déclinaison d'acteurs: /mortels vs immortels/
- termes aboutissants (structures «ad quem»), entendus à la fois comme singularités (autonomie) et comme variétés ou «cas de figure» (dépendance).

A ce dernier niveau — particularisé — de la sémantique discursive, la mise en oeuvre des figures engage les procédures de textualisation. Dans le texte de Sade, par exemple, le parcours d'ensemble, ramené à une suite de prédicats verbaux, s'analyse en:

/aller — s'arrêter — repartir — arriver/.

Les fonctions couplées (aller vs arriver, s'arrêter vs repartir) s'alignent de telle manière que la /remise en route/ est l'image inversée du segment

/accident de parcours/ développé en premier. Disposés symétriquement, ces procès corrélés forment une structure «en miroir» et «en chiasme»:



Il y a là, dans cette exploitation réglée du schème figuratif du déplacement, la marque d'une double «finition structurale»: c'est, en surface, l'effet de clôture et de boucle et, sur le plan de la syntaxe, l'état achevé du parcours narratif (réalisation du programme).

Suivi ainsi, de point en point, à travers transpositions et mises en équivalence, le détail du processus illustre les opérations de conversion. Celles-ci, horizontales (de composante à composante) et verticales (soit, pour chacune, en terrain homogène) se conjuguent pour livrer un ensemble soudé qui témoigne de l'intégrité du parcours génératif. Dans «L'évêque embourbé», par exemple, à l'opposition des programmes dits «de compétence» et «de performance» correspondent, d'un côté, l'expansion figurative (péripiéties, dramatisation) et le rythme ralenti, et, de l'autre, la condensation et le tempo accéléré. Il se produit ainsi, dans l'ordre des corrélations semi-symboliques, une mise en conformité des plans du contenu et de l'expression (isomorphismes), le discours usant à la fois des contraintes (linéarité) et des libertés (élasticité) de la textualisation. D'une manière analogue, lorsqu'il s'agit de récuser le «préjugé» qui s'attache à ces «lettres de l'alphabet arrangées dans tel ou tel sens», l'expression elle-même se retourne en chiasme, comme le montre l'ordre des constituants («peuvent aussi bien (1) dans un de ces sens (2) infiniment (3) plaire à (4) l'Eternel que (4) l'(3) outrager (2) cruellement, (1) prises dans l'autre»).

Plus généralement, dans la représentation formalisée, les conversions font la preuve de leur double statut: théorique, quand il s'agit du passage d'un palier structurel à l'autre, méta-théorique, pour ce qui est du bien fondé des catégories et des dénominations. Il faut noter alors la double emprise du métalangage descriptif: placée d'un côté dans la dépendance d'une configuration discursive d'ensemble, la suite /traverse, impasse, issue/ s'analyse à son tour en figures singulières vis à vis desquelles elle-même a valeur de configuration. Les exemples ne sont pas rares de ce «double

emploi» qui, dicté conjointement par la stratégie d'analyse et par la postulation de différents niveaux de généralité, fait glisser les uns sur les autres termes et catégories. Traités tantôt comme des traits minimaux, des entités à part entière et tantôt comme des unités décomposables, les «mêmes» êtres sémiotiques (configurations et/ou parcours, mais aussi sèmes et/ou sémèmes, signes dénотatifs et/ou connotatifs) donnent la mesure de ces «re-catégorisations».

A partir de ce tronc commun des affinités structurelles, ce sont à présent les singularités, délibérément accentuées, qui constituent le matériau de la mise en discours. Pour le poème de Yeats, on retiendra, au titre de la composante syntaxique, la programmation qui, sous le nom de «spectivité», articule les catégories actorielles, spatiales et temporelles. Quant à l'historiette de Sade, avec son économie de moyens, elle servira à illustrer la façon dont «les mots du discours» sont la trace et, si l'on peut dire, gardent la mémoire des opérations sous-jacentes.

«The Rose of the World» se distingue d'abord par l'itération des mêmes traits prosodiques, syntaxiques et sémantiques. Chaque strophe, pareillement dessinée, comporte une proposition inaugurale, nettement circonscrite, dont la suite, façonnée par une semblable inversion, apparaît — du moins empiriquement — comme une reprise en expansion. De son côté, le lexique est pareillement marqué par la répétition, littérale ou approchée (parasynonymes), les «fonctions-prédicats» déclinant le double paradigme de la /disparition/, de la /pérennité/. C'est alors ce haut degré de redondance formelle qui sert à la fois de signal et de socle pour la réduction structurale, opérée cette fois de manière interne.

A partir de l'annonce initiale (vers 1) dont l'énoncé a un double statut: intra-strophique et méta-textuel, les acteurs débrayés sont pris comme référent interne et font l'objet d'une prédication qui les situe sur la dimension pragmatique. Ils font (prédicats fonctionnels) et, du même coup, ils sont (prédicats qualificatifs) «des choses». Converties en énoncés d'état, ces relations prédictives livrent deux classes d'équivalence où les acteurs se rangent sur la base de leur /être/ partagé: il y a, d'un côté, ceux (X) qui «passent» et, de l'autre, ceux (Y) qui «demeurent» («His seat») ou qui, du moins, «ne passent pas» («one lingered»).

Du point de vue de l'«actance» (rôles actantiels, actorialisés: sujets d'état thématiques), le discours apparaît, une fois encore, comme hautement répétitif. D'où, naturellement, la question: s'il s'agit simplement de réitérer un même contenu, qu'est-ce qui justifie l'expansion figurative et, singulièrement, la multiplication des acteurs et des parcours dans un texte par ailleurs en état de diversification continue?

Le fait est que dans les registres du temps, de l'espace et des êtres, on a un foisonnement d'instances qui, pour ainsi dire, épuise les axes et les catégories — sémantiques, «mimétiques» — de la représentation. Ce sont, tour à tour, l'ici et l'ailleurs (ordonnés autour du «centre déictique» de la deuxième strophe), le haut et le bas («Under the passing stars», «in your dim abode»), le maintenant, l'avant et l'après (indexés par les temps verbaux: passé vs présent vs futur, «any hearts to beat» marquant même

plutôt un /tous temps/), l'«échelle des êtres» enfin, ou la cosmogonie, qui, associant les traits /animé/ ou /inanimé/, /humain/ ou /non humain/, /matériel/ ou /immatériel/, rappelle les classifications et hiérarchies anciennes («Chain of Being») Si l'on voulait spécifier davantage, allant ainsi à la rencontre du «réel iconique», il faudrait faire appel aux distinctions géographiques, historiques, (méta) physiques: ce seraient alors l'Orient (Troie) et l'Occident (l'Irlande celtique), l'histoire et/ou la légende, ou encore les âmes et les corps (célestes et terrestres), les quatre éléments, les phénomènes naturels (saisons, végétation) ou culturels («the labouring world», «a grassy road»).

Du point de vue de la narrativité sous-jacente et, spécialement, de la fonctionnalité du discours, un tel balayage des «possibles» apparaît comme la conversion figurative d'une procédure de généralisation. C'est comme si la «vérité» énoncée («il n'est pas vrai que P») trouvait là, dans cet effet de saturation relative, l'équivalent d'un quantificateur de type universel. La modalisation véridictoire et, du même coup, l'efficacité fiduciaire se renforcent de l'intervention, par ce biais, de la catégorie aspectuelle universalisante, si bien que la «contre-vérité» mise en avant (Y «ne passe pas») se présente comme valant pour chacun et pour tous, en tous lieux et en tous temps. Activée ou réactivée de la sorte, la «topie» fait la preuve de son plein emploi, à travers les articulations du parcours génératif et jusque dans le détail de ses terminaisons.

«Topie» d'un côté, «scopie» de l'autre: c'est, au croisement des composantes sémantique et syntaxique, la mise en oeuvre des figures dans le cadre de la «discursivisation». Le déploiement des catégories de l'actorialité, de la spatialité, de la temporalité s'effectue alors sous la gouverne du concept unifiant de «spectivité» qui, ramifié, constitue un plan de formalisation autonome dans la suite des opérations de conversion. A la neutralité topologique qui caractérise la distribution des instances (tel acteur distingué de tel autre, tel temps placé suivant des rapports d'antériorité, de postériorité, de concomitance, tel espace localisé selon les axes de l'horizontalité, de la verticalité, de la prospectivité), il s'agit donc de substituer une vision orientée, une représentation dynamique, la catégorie de l'aspect étant promue au rang de schème moteur, de dispositif structurant.

C'est à partir d'un «regard» que s'ordonne le spectacle de la figuration, celle-ci restant déterminée tant par ce qu'elle «instancie» que par ce qu'elle «agit». Ce regard, débrayé dans l'énoncé («We», inclusif) et immédiatement ré-embroyable (E1 s'y loge et E2, à son tour, peut y descendre), agence autour de lui une «spection» qui recoupe et dispose solidairement acteurs, espace et temps, tous également marqués par le registre du «spectif». Les formes de la manifestation se placent ainsi directement dans la dépendance des catégories sémantiques afférentes. La «spectivité», par exemple, informe le lexique de la parenté, livrant des rôles actorialisés (membres de la famille), temporalisés (âges et générations: parents, enfants) et/ou spatialisés (ascendants, descendants, collatéraux).

Dans le cas présent, cela commence, le plus visiblement, par le jeu des pronoms et autres déictiques:

«We» vs «you», «He», «one», «this», «these»..., mais c'est aussi l'ensemble de la représentation qui s'en trouve affecté. Le dispositif est le suivant:

— «in-spectif»:

C'est le champ («scope»: étendue et perspective) dessiné par le Je/Nous-Ici-Maintenant, champ extensible (inclusif ou exclusif) et même graduel (du plus centré à l'excentré, au concentrique: «ad-spectif» ou «ab-spectif»), et traversé par la triple dimension du pragmatique, du cognitif et du thymique. «Loin des yeux, loin du coeur» affirme par exemple le proverbe, signifiant par là un hors-jeu qui vaut sur tous les plans, mais il arrive aussi que le cognitif déborde les limitations pragmatiques, de même d'ailleurs que le thymique: «Loin des yeux, près du coeur». Les effets de sens associés sont alors ceux de /proximité/, de /propre/ ou même d'/intérieurité/, l'«idée regardante» (typifiée par un actant observateur implicite ou explicite) se résumant métaphoriquement dans un «avoir sous les yeux» à effet de présentification. Le «regardant», en l'occurrence, peut être dit «pluri-» (vs «uni-») et «homo-» (vs «hétéro-») spectif, puisque, avec ce «Nous», on a un actant collectif, spatialisé et spatialisant, temporalisé et temporalisant, qui partage les mêmes vues.

— «ex-spectif»:

C'est le hors-champ où se rangent les exclus de l'inclusion qui s'y ventilent «à bonne distance», c'est-à-dire toujours dans les limites de la représentation. Se distribuent ainsi, autour de ce point focal, de cette zone d'in-spection, les acteurs de leurs lieux et/ou de leurs temps, les lieux et/ou les temps de leurs acteurs. «Troie», «les enfants d'Usna», «les astres» en leur course, les «archanges» en leurs lointains y alternent et en même temps réitèrent leurs propres «fonctifs» d'être (/passagers/) ou de ne pas être (/durables/), sous le régime «spectuel» du «pro-» ou du «rétro-», de l'«ante-» ou du «post-», de l'«infra-» ou du «supra-».

— «trans-spectif»:

C'est le point de vue englobant et transverse qui fait que la représentation échappe aux divisions du champ, aux restrictions territoriales. Cela se rencontre, par exemple, dans l'observation (scientifique ou autre) quand aux aperçus exclusifs et successifs se substitue une vision d'ensemble qui effectue les rapprochements et la synthèse. Ici-même, les figures «ex-spectives» que sont a priori «Lui» (la divinité, en son siège: «His seat») et «Elle» (la beauté, en son errance: «one lingered», «her wandering feet») s'avèrent en fait continûment présentes au regard de qui — tel le sujet énonçant — dispose de la compétence adéquate, compétence sachante et visionnaire qui, traversant les apparences, permet d'affirmer l'«omni-dimensionnalité» des dites figures, sous quelque angle — spatial, temporel, actoriel — qu'on les considère. Faite «Rose» et femme, la beauté partout éternellement se manifeste, y compris — iconiquement — dans chacune des strophes.

Voué primitivement à n'être qu'un dispositif syntaxique actionnant la mise en discours, le «spectif» parallèlement se sémantise ou se re-sémantise

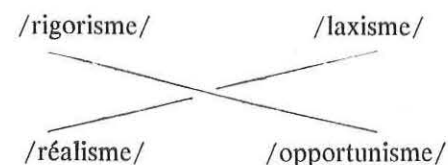
à travers ce qu'il articule de contenus axiologisés, eux-mêmes directement issus des enjeux consignés dans la structure profonde. Cela fait que les distinctions (/Vie/ vs /Mort/) et les parcours (/Mort/ → non-Mort/ → /Vie/) annexent pour ainsi dire les catégories spectrales et trouvent à s'y représenter. Sur l'isotopie véridictoire, l'in-spectif et l'ex-spectif s'opposent ici conjointement au trans-spectif comme l'illusoire à l'avéré, cependant que la transformation cognitive a pour effet de nier l'extra-territorialité de la «beauté» (comme si elle n'était pas «de ce monde») et, via la reconnaissance de son être trans-spectif, de la ramener dans l'espace indivis de l'in-spection. Topie et scopie se croisent alors pour livrer le paradoxe «spectuel» d'un dehors qui est dedans, ce que traduiraient — au titre justement des «mots du discours» — les déictiques «this» ou «these» qui, formellement disjoints du «Nous», expriment en même temps, de cet autre, la proximité, l'imminence, la présence.

L'historiette de Sade, quant à elle, présente une structure étagée qui, syntagmatiquement, la partage en deux segments, discours premier et récit second, entre lesquels le transit s'effectue par voie de débrayage interne, de la classe («Du nombre de ces gens») à l'individu («un ancien évêque»), du temps présent au passé («était»), du hors-lieu au «locus» («de Mirepoix»). Ce même énoncé-pivot anaphorise sémantiquement («ces gens scrupuleux sur les 'b' et les 'f'») le topos englobant des /jurements/, si bien que l'isotopie «pratique» du /voyage/ rejoint, par ce biais, l'isotopie «mythique» des /croyances/ qui à son tour l'intègre à titre d'exemple édifiant. Cette double emprise se retrouve dans le lexème «embourbé» qui vaut jeu de mots (exemple de «punning») et, comme terme connecteur, permet de passer de l'une à l'autre des isotopies.

Du point de vue de la syntaxe narrative, l'anecdote est centrée sur un /pouvoir faire/ perdu puis retrouvé et se déroule donc comme un «programme de compétence» qui se conclut favorablement. Les événements intermédiaires sont comme encadrés par une double «sanction de fait», le cheminement lui-même («allant un jour»: «programme de performance», en cours d'exécution) et l'arrivée au but témoignant tous deux de l'équipement modal adéquat des actants en présence. Quant au parcours d'ensemble, il s'interprète comme une suite d'incidences modales «en cascade».

Embourbés du fait des «chemins horribles» (figure de l'Opposant ou même de l'anti-Sujet malveillant), les voyageurs (S1: l'évêque, S2: le cocher) sont rendus incompetents (/ne pas pouvoir faire/) pour poursuivre leur route (PN de déplacement), cependant que, comme actant Destinateur («on»), la compétence leur manque pour «manipuler» efficacement (/pouvoir faire vouloir faire/) les chevaux (S3) désormais non consentants (ils «n'en voulaient plus»). Obligé par sa charge (son «devoir d'état») ou même contraint par l'autorité du maître («Monseigneur»), le cocher est pris entre son propre vouloir (/devoir faire/ assumé) et son impouvoir, la confrontation se traduisant par une montée tensive qui affecte et le /faire/ («on avait beau») et l'être/ («fulminant»). La seule issue possible (/ne pas pouvoir ne pas faire/: «il faut absolument que je jure») se heurte à l'interdit (/devoir ne pas faire/: «votre Grandeur s'y oppose») qui pèse sur le (sous-)programme proposé (PN de compétence, où les «jurements» repré-

sentent la valeur modale du /pouvoir faire/). Cette nouvelle confrontation amène le cocher à esquisser une double manipulation qui tantôt fait de l'évêque son propre adversaire (anti-Sujet «de représentation»: «tant que vous serez là, mes chevaux n'avanceront pas») et tantôt, devant l'incompréhension manifestée par l'intéressé («Et pourquoi donc?»), se précise en menace à peine déguisée (Objet de valeur négatif: «nous coucherons ici si Elle ne veut pas me le permettre»). A cela s'ajoute la tentation que représente le «contrat» proposé, programme d'éloignement («tant que vous serez là») qui, d'un coup, en effaçant l'instance de la sanction (Destinateur axiologique, Sujet de la réprobation ou même de la punition), innocenterait et l'évêque («pas vu, pas su») et le cocher («pas vu, pas pris»!). C'est au tour de l'évêque, ainsi manipulé, de connaître la situation d'impasse modale que traduit, d'un côté, le /ne pas pouvoir faire/ conforme à son «état» (sauf, pour lui, à se montrer ou complice, ou hypocrite, sauf à rompre le contrat qui, comme Sujet délégué, le lie à l'«Eternel») et, de l'autre, le /ne pas pouvoir ne pas faire/ de celui qui, «embourbé» dans son dilemme, se voit contraint de prendre une décision. Finalement, l'autorisation accordée («jurez donc»: /ne pas devoir ne pas faire/) correspond typiquement à l'adoption d'un «profil bas». Dans le «carré de la morale»:



le /réalisme/ manifesté par l'évêque «compose» avec la double figure du Destinateur (l'«Eternel» d'un côté, le «cocher» ou, globalement, la /situation/ de l'autre) et, par le biais du compromis, assure le maintien dans la «délix positive».

La leçon de la fable est claire: l'évêque (substitut, dans le récit débrayé, de l'instance suprême évoquée dans le discours premier), «un» évêque (premier tour de passe-passe, qui «glisse» de l'individu à la fonction) aura permis que l'on fasse l'une de ces choses qui «offusquent la gent dévote». Bien plus, dire — sur l'isotopie «pratique» — «et l'on arrive sans accident», c'est dire aussi — sur l'isotopie «mythique» — que «rien n'arrive», que, contrairement à ce que l'opinion citée («l'outrager cruellement») donnait à entendre et à redouter, l'Eternel «laisse faire». Les «mots du discours» sont alors révélateurs. Par le silence, d'abord, l'absence de conclusion explicite abandonnant à chacun le soin de faire lui-même l'application: c'est comme si, abstraction faite de l'étagement des plans, la fin de l'anecdote sanctionnait directement les dires de l'énonciateur anonyme. Cette assimilation implicitement proposée entre sanction pragmatique et jugement épistémique («il» dit vrai, «on» peut le croire) s'appuie parallèlement sur une manipulation discrète de l'énonciataire. Le ré-embayage temporel (retour au /présent/) ramène celui-ci à l'instance première, celle précisément où s'affirmait (prudemment: «ce préjugé sans doute...») le message «subversif» de l'historiette: deuxième tour de passe-passe, qui «contraint» E2 et «excepte»

E1. Second silence, enfin, et troisième escamotage, véridictoire et fiduciaire, celui qui dissimule le fait — pourtant notoire chez les «personnes pieuses» — que la sanction divine n'est pas forcément instantanée, mais se réserve jusqu'au Jugement dernier: où l'«oubli» joue son rôle actif dans la rhétorique sadienne!

On peut revenir, à présent, au détail des formulations pour mesurer, là encore, les effets associés aux «mots du discours». C'est ainsi que le «Eh bien, eh bien» et le «donc» qui ponctuent la dernière intervention de l'évêque s'interprètent sémiotiquement comme la trace — «convertie» et «anaphorisante» — où se condensent la configuration discursive et/ou le parcours figuratif de la /délibération/, eux-mêmes sous-tendus et déterminés par l'«histoire modale» de l'actant en question. C'est ainsi également que l'épithète de «douceur» apparaît comme la conversion lexicale et «pathémique» du compromis axiologique et modal selon lequel, tout en «laissant faire» le cocher, l'évêque affecte de garder son quant-à-soi. Le «signe de croix» manifeste alors opportunément le souci d'affirmer la /non disjonction/ d'avec le Destinateur transcendant, garant de la «foi morale», cependant que le «mon enfant», en rappelant la relation «paternelle», confirme l'évêque dans son identité de «pasteur du troupeau», le «mais bien peu» final, souligné, exprimant à son tour graduellement ce «sens de la mesure» auquel correspondent — «a minima» — la modalité du /ne pas devoir ne pas faire/ et le rôle actantiel du /non-anti-Destinateur/. Ainsi se résume, dans la manifestation verbale et figurée, l'état abouti de tout un parcours qui aura vu l'évêque occuper successivement ou simultanément les positions de Destinateur (tant sur le plan du déplacement que sur celui de la morale), d'anti-Destinateur (vis-à-vis du cocher et même, par ricochet, des chevaux), de non-Destinateur au moins virtuel (dans le cadre du «contrat» d'éloignement), et enfin de non-anti-Destinateur (avec l'autorisation finalement accordée).

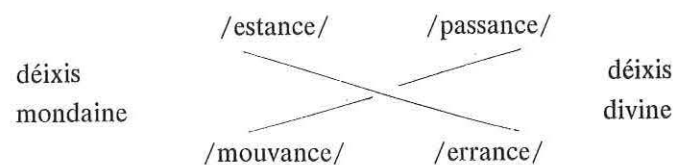
Tous ces «mots» qu'on retient illustrent à la fois les phénomènes de condensation auxquels se prête l'«économie» des formes narratives et discursives et la motivation dont ils font preuve au terme du parcours génératif d'ensemble. On notera à cet égard la façon dont les dénominations de rôles ainsi que les rôles-types investis dans les acteurs ont un contenu à la fois thématique (/évêque/, /cocher/), modalisé (métier ou profession, vocation ou ministère valant contrat) et axiologisé (c'est l'éthique ou la déontologie du «bon» pasteur, du cocher qui s'acquitte «bien» de sa tâche). Cela alors ne fait que confirmer l'idée selon laquelle certains lexèmes au moins «recouvrent» potentiellement programmes et parcours, «s'entendent» comme des structures actantielles et modales.

Chaque «mot» donc pèse de tout son poids et la distinction faite entre les «personnes pieuses» d'un côté, la «gent dévote» de l'autre pourrait bien être là pour indexer l'opposition entre, d'une part, ceux qui, dans l'erreur, sont prêts à se laisser tromper et, d'autre part, ceux qui, figés dans leurs convictions, ne sont pas disposés à sortir de leur formalisme. La gradation du lexique aurait ainsi son correspondant dans la gradation des seuils axiologiques (être — plus ou moins — dans l'erreur ou dans le vrai), à travers les parcours (transformations cognitives et modification des

états de croyance) et les figures (sujets diversements «fourvoyés» et donc plus ou moins «détrompables») qui s'y rattachent.

Revenant, pour terminer, au poème de Yeats, on notera pareillement ce qui sépare, sous l'actant «Y», les acteurs «Lui» et «Elle». Il s'agit, là encore, de rendre compte des singularités de la surface, au mot et à la nuance près, à partir de ce qui sémantiquement et syntaxiquement les sous-tend. Les articulations du «parcours génératif» servent ainsi d'instrument pour l'identification des «traces» discursives et d'opérateur pour la catalyse.

Sur le plan figuratif, c'est alors comme si la beauté, participant de l'existence — de l'«estance» — divine et située directement «dans sa mouvance» («by His seat»), ne pouvait cependant se confondre avec la divinité et en partager tous les attributs: «Lui» /demeure/ en sa «séance» alors que, dans son «errance», «Elle» /ne passe pas/. Le carré sous-jacent



dessine la position complexe et la double appartenance de cette même figure, entre l'errance («wandering») qui la rattache encore au /mondain/ et la mouvance («lingered») qui, virtualité ou promesse, la rapproche du /divin/.

A cette distinction opérée entre les acteurs, avec les traits contrastés qui les singularisent, répond, syntaxiquement, la disparité des rôles actantiels, lesquels eux-mêmes servent de relais entre les enjeux profonds de l'isotopie «existentielle» où se déploient les valeurs de /Vie/ et de /Mort/ et leur conversion figurative sous couvert d'une isotopie du «déplacement». «Lui», alors, fait fonction de Destinateur stabilisé et transcendant qui propose un parcours («He made the world to be a grassy road»), sorte de «voie royale» marquée euphoriquement et parée des vertus de la /fertilité/ et de l'expansion/, à l'opposé de toutes ces figures qui, sous des aspects divers (feu et flamme, froid et pâleur, vacillement et flux, dispersion et effacement), «déclinent» la /terminaison/ et la /mort/. En face de cela, «Elle» apparaît comme un Sujet de quête, sujet actualisé et disjoint, investi du rôle de «marcheur» et, comme tel, lancé sur ce chemin qui s'ouvre sous ses pas («Before her wandering feet»).

Manifestée à l'aide des pathèmes de chagrin ou de deuil («mournful», répété), de solitude et de lassitude («lonely», «weary»), la dysphorie qui entoure la beauté traduit alors la situation d'«impasse modale» et l'état de «non-compétence» où se trouve celle qui, essemblée et en proie à l'incomplétude, est dépourvue du /pouvoir faire/ correspondant. Le /vouloir/ qu'exprime en effet sa «disposition accueillante» («kind») se heurte à l'impossibilité de se manifester de manière autre que partielle («For these red lips») ou intermittente («Mournful that no new wonder may betide»), la discontinuité du /paraître/ — soit cela même qui induit la fausse interprétation («Who dreamed...?» — contrastant avec l'unicité («one») et la

pérennité («lives on», «Before you were») de l'«être». C'est alors cette tension qu'exprime, sous forme d'oxymore, le double pathème du «mournful pride»: «orgueil» du /savoir être/ et «deuil» du /ne pas pouvoir paraître/. Engagée, comme Sujet, dans un double programme — pragmatique et cognitif — d'occupation du «monde», la beauté est liée pour ainsi dire fatalement à des incarnations qui ne peuvent être que multiples (actorialisation), limitées (spatialisation) et fugitives (temporalisation). Sur les plans conjugués de la manifestation et de l'immanence (relation fiduciaire), elle apparaît ainsi, aspectuellement, comme partagée entre, d'un côté, l'«omniprésence» et l'«occupation intégrale» et, de l'autre, l'«incidence» et l'«occupation partielle», cependant que, comme Objet de reconnaissance, son existence se définit modalement par l'opposition entre un /vouloir/ et un /ne pas pouvoir/ être vue ou sue.

Promise ainsi à un haut destin (le «monde» lui est offert en partage) et, en même temps, privée d'Objet où se fixer (plan énonciatif) et se donner à voir (plan énonciatif), la beauté, typiquement, est un Sujet «en manque» et «en attente» que caractérise, en plus de sa position syntaxique, sa teneur aspectuelle (syncope) et modale (confrontation), son être thymique (dysphorie) et tensif (expectative). Toujours veuve de son absence, elle semble vouée à parcourir le monde tant que ne sera pas venue la «rencontre» qui la ferait paraître et être pleinement, à l'instar de ce Dieu d'où elle émane. Opposée à la /Mort/ de tout ce qui passe, sa propre /non-Mort/ est comme tendue dysphoriquement vers une plénitude de /Vie/. Le terme de «wonder» («prodige», soit justement ce qu'on ne peut pas ne pas voir) est alors doublement révélateur: c'est comme si une telle forme de manifestation, bien que ponctuelle, pouvait compenser, par son caractère éclatant et spectaculaire, la fragilité et l'aspect trompeur des apparences. Virtuel, ici, et empreint de nostalgie («Mournful that no new wonder...») ou même de renoncement («weary»), ce surcroît de /paraître/ figure un /pouvoir faire croire/ qui, d'un seul coup, viendrait suppléer le /ne pas pouvoir faire savoir/. C'est comme lorsqu'après une révolution on sacrifie au spectacle pour signifier le changement.

Au fond, c'est à combler ce manque, c'est à seconder la beauté et à lui rendre toute sa compétence, à lui permettre, en «vérité», de se «réaliser» (de /se faire paraître/) que s'emploie présentement l'énonciateur, à la fois comme Adjuvant, comme Sujet d'un faire persuasif et comme Destinataire d'un savoir adressé à quiconque — tel ce «quidam» débrayé dans le discours — aurait pu croire en ce qui n'est pas. Plus généralement, en adhérant aux dires du poète, c'est chacun qui se voit doté d'un /pouvoir faire être/ capable, justement, de «comblé» la beauté en apportant ce qui lui manque: la reconnaissance de son intégrité, la fin de son morcellement (corps épars: «lèvres», «visage», «pieds» disséminés dans les différentes strophes) et de son errance. Par une manoeuvre de séduction qui propose une image flatteuse, c'est appeler le lecteur à (re)créer la beauté, à faire lui-même «oeuvre divine». Peut-on alors lire «paragrammatiquement» les derniers mots du poème, ces «pieds» («feet») errants figurant métapoétiquement le faire du poète, sa propre quête et ses propres tâtonnements?

La structure, dit-on, est réductrice ou fixiste. Que peut-elle, alors, et, finalement, que vaut-elle? Ici, du moins, elle aura permis de faire apparaître des régularités structurelles entre des textes a priori sans commune mesure. Elle l'aura fait, de part et d'autre, dans les mêmes termes, garantissant ainsi le «lieu d'être» des comparaisons. Enfin, à travers ses ramifications, elle aura suivi les deux discours jusqu'en leurs manifestations ultimes et, pourrait-on dire, à la lettre près. Instrument, en effet, d'une réduction, n'a-t-elle pas aussi quelque titre à s'affirmer comme la mesure des singularités et des différences?

OS DISCURSOS DE UMA PAIXÃO

Introdução

«A explicação de texto», na tradição do ensino do texto literário em França, é, por excelência, o lugar de apreensão da enunciação enunciada. O exercício, tal como se pratica, é, no entanto, obscuro e mal delimitado. Por vezes, o texto «a explicar» domina pelo seu prestígio e nem se sonha em objectivá-lo: o comentário então, avalisa-o com respeito. E quando escapa ao encantamento, solicitada pela multiplicidade de parâmetros que a leitura faz surgir, esta prática está, quase acabada: ela supõe a tutela simultânea de todas as isotopias do texto, tem por ambição compreender aí, com um só movimento, as dimensões estrutural, temática, estilística, reagrupar as observações pontuais (léxico, figuras) e as considerações transversais (culturais, estéticas, interpretativas, etc.), sem falar dos problemas de delimitação (extracto), de representatividade (género), ou de relação entre o autor e o próprio texto... Enfim, esta proliferação inevitável da análise parece muitas vezes impossível de alcançar e o exercício, embora praticado por razões institucionais, está encaixado entre os rituais académicos estereotipados¹.

As propostas aqui apresentadas não pretendem fornecer um abre-te sésamo para «a explicação de texto», nem tão pouco validar ou invalidar por si só esta prática textual. Elas procuram articular, num quadro de reflexão definido e sobre um objecto também ele definido, algumas pequenas pontes conceptuais entre o enunciado-texto, a sua enunciação e as formas estruturais subjacentes.

Esta tentativa está baseada nas investigações e nos trabalhos da semiótica discursiva. Uma das contribuições mais manifestas desta disciplina é a de ter sabido localizar, no objecto difuso que é o texto, espaços de descrição definidos e de ter ao mesmo tempo permitido a utilização de procedimentos de análise homogêneos. Em primeiro lugar, o texto é encarado enquanto significação; ele é literalmente constituído pela leitura e pela análise. Para além da sua materialidade empírica, é, portanto, definido como uma unidade semântica: deste ponto de vista, um quadro, um conjunto gestual, etc., são também textos. Em seguida, é considerado como um universo autónomo, um «todo de significação», articulando nas suas formas

o seu fechamento e a sua coerência. A análise semiótica enfim, para apreender e descrever este objecto — que, lembremo-lo, já não designa uma substância gráfica ou pictural, mas a organização dos efeitos de sentido que ela produz —, opera uma estratificação por «níveis».

Portanto, não somente ela isola o texto como um objecto próprio, mas isola também no texto níveis de apreensão racionalmente dispostos segundo um percurso generativo: geração que vai das formas mais gerais e mais abstractas (aquelas de que tanto se defendeu que ficasse um modelo de articulação elementar, tipo «quadrado semiótico») às formas mais específicas tais como se manifestam à superfície linear da leitura. A construção dos modelos e as análises concretas de corpus textuais estão estreitamente ligadas: permitiriam estabelecer um nível de apreensão, o mais ricamente desenvolvido nos nossos dias em semiótica, ou seja a «sintaxe narrativa».

Tomando inicialmente apoio, com efeito, nas *narrativas* que são as formações textuais universalmente mais divulgadas, a semiótica foi constituindo progressivamente, a partir das intuições de V. Propp, uma plataforma conceptual apta a dar conta dos dispositivos narrativos: ela permitia constituir uma gramática das regularidades e das recorrências que formam a armadura subjacente dos textos observados e observáveis. Depressa, no entanto, o conhecimento de uma *sintaxe autónoma*, desligada das representações figurativas que a leitura das narrativas oferece, conduziu os investigadores a encararem a sua aplicação, e ao mesmo tempo a verificar o seu carácter operatório, noutros tipos de discurso que não os que se classificam espontaneamente de narrativos: os discursos políticos, científicos, etc., podiam ser analisados — ao mesmo nível de apreensão — nos termos desta sintaxe. Esta, baseando-se a partir de agora essencialmente nos conceitos de modalidade (querer, dever, saber, poder fazer ou ser e suas combinações) e de actante (destinador, sujeito, objecto) que é o seu resultado, seria melhor designada daqui em diante através da expressão «sintaxe modal» do que de sintaxe narrativa: ela dispõe de esquemas gerais de lisibilidade, subjacentes à leitura e trans-textuais.

A sintaxe modal assim desligada da sua matriz narrativa situa-se a um nível de generalidade muito largo. A análise específica as suas formas numa outra plataforma de descrição do texto, o da sua manifestação discursiva. Aí «intervêm» os operadores da enunciação (narrador, focalização, ponto de vista), a espacialização semântica dos valores (temas, universos figurativos e a sua axiologização), o ordenamento espacial, temporal e aspectual, enfim, a encenação discursiva das estruturas que lhe servem de sustentáculo.

Não se trata aqui de apresentar o conjunto do dispositivo teórico, nem os debates aos quais dá lugar, mas, na sequência destes princípios (o texto considerado como sentido enunciado, a análise estratificada em plataformas de profundidade), indicar algumas das suas actuais vias de investigação, centradas nomeadamente sobre o estrato «discursivo» da teoria.

1. *A semiótica das paixões*

Porquê ter escolhido «a avareza», isto é um estereotipo passional? Há pelo menos duas razões: primeiro porque os textos literários oferecem um viveiro notável para tudo o que toca a discursivização dos sentimentos,

dos estados de alma, dos afectos, das paixões. Este vasto campo está desde há muito submetido ao escalpelo do psicólogo, ou do historiador das mentalidades, mas não ao do analista dos discursos. Ora há aí um domínio que, relacionado com as formas linguísticas que o manifestam e explorado pedagogicamente nesta perspectiva, só poderia enriquecer a competência da expressão e facilitar a apreensão de variações culturais significativas. Resta somente decidir acerca de uma metodologia de leitura dos sentimentos.

Uma segunda razão de ordem teórica motiva também a escolha. Uma imagem um pouco estereotipada da semiótica tende a fazer dela uma teoria da narrativa, isto é uma teoria da acção narrada: um sujeito está separado de um objecto que representa para si um valor, em relação ao universo axiológico que o enquadra e, através do jogo de uma simples transformação, ei-lo na posse deste objecto. Num sentido ou noutro (aquisição/privação) segundo configurações variadas (dádiva, troca negociada, roubo, luta, etc.), actualizando valores materiais ou cognitivos (tesouro, conhecimentos, etc.), o núcleo narrativo da «transformação de estado» está na base de todas as narrativas do mundo.

E, com efeito, a vontade de romper com a tradição psicológica dos sentimentos e das impressões subjectivas que tão fortemente impregnou a leitura dos textos — sendo a educação literária fundada sobre a identificação das sensibilidades e a pertença a um mesmo universo de gostos — conduziu os «estruturalistas» (e entre eles os semioticistas) a realizar um esforço radical de objectivação. Ao mesmo tempo o actante, desembaraçado da sua vestimenta afectiva, feita de medos, de esperanças, de moderações, de entusiasmos, foi reconstruído como um puro e simples «agente»*, e a semiótica centrou-se na descrição das acções.

No entanto, o próprio desenvolvimento da sintaxe modal acima evocada permitiu encarar as coisas de forma diferente. Em relação à sintaxe narrativa e às suas transformações elementares, o espaço entre o sujeito e o objecto alargou-se consideravelmente: este espaço, ocupado pelas modalidades, não permite somente dar conta do fazer do sujeito, isto é, do seu estatuto de agente, mas também do seu estado, ou do seu estatuto de paciente. A dinâmica afectiva, com efeito, é paradoxal: o sujeito tanto é *afectado pelo objecto como atirado para ele*³. Mas este paradoxo, que no fundo não é senão uma complexificação da relação sujeito-objecto, não impede que a dinâmica em questão possa ser apreendida, da mesma maneira que a acção, como um *efeito de sentido* e seja desde logo descritível como tal. O «pathos» é interpretado em termos modais, centrados sobre o objecto (cf. o sufixo *able*, em *aimable*, *abominable*, *haïssable*, *détestable* que exprime o poder ser do objecto) e em termos aspectuais. Por um lado, as modalidades do objecto asseguram a conversão, ao nível semio-narrativo, da categoria profunda que é o classemático tímico⁴, por outro, ao nível discursivo, «tensão», «espera», «inacabamento», «imperfeição», etc. exprimem valores aspectuais. É assim, por exemplo, que a «emoção» e o «sentimento» podem ser distinguidos, a primeira pelo seu aspecto pontual e incoativo, o segundo pelo seu aspecto durativo. Estando reunidos os elementos de uma gramática, pode-se procurar evidenciar o dispositivo sintáctico próprio às configurações

* N.T. Em francês «agissant».

passionais. Os trabalhos já comprometidos há algum tempo nesta direcção atribuíram-se assim como tarefa descrever as estruturas subjacentes às paixões-lexemas (a «cólera», o «desespero», a «nostalgia», etc.), isto é, explicitar e desenvolver os percursos virtuais que o seu simples enunciado subtende. A longo prazo, e numa perspectiva mais larga, tratar-se-ia de definir os conflitos passionais, quer eles ponham em contacto vários actores, quer se desenvolvam no interior de um só actor: este, neste caso, torna-se o espaço de um drama onde estão em jogo as confrontações modais que definem os papéis e as posições actanciais antagónicas. Poder-se-ia, enfim, descrever histórias passionais tendo em conta, desta vez, o observador e a perspectivação que ele efectua, seleccionando e privilegiando tal ou tal percurso do actor.

A exploração que aqui se propõe diz respeito apenas à dimensão discursiva. Pareceu-nos interessante analisar as *variações de discurso* susceptíveis de pôr em cena um mesmo motivo passional. Não se falará, portanto, do núcleo definidor da «avareza», mas de algumas combinações discursivas que manifestam o seu ascendente, ou a apreendem como um objecto. Nos dois casos procurar-se-á examinar em que medida a manifestação textual, diversificada por natureza, é susceptível de «produzir» a sintaxe configurativa da paixão. Encarar-se-á assim, sucessivamente, o discurso passional do avarento, o discurso descritivo dando a «ver» a avareza, a relação intersubjectiva ilustrando a confrontação entre o avarento e outros actores, enfim o discurso analítico e justificador. Muitos outros exemplos ou fragmentos de discurso poderiam sem dúvida ter sido seleccionados. Aqueles que escolhemos para analisar aqui parecem já suficientemente sugestivos: eles permitem destacar constantes ao nível discursivo, capazes de transbordar o caso único da paixão escolhida e susceptíveis de ser aplicados a outros campos passionais de exercício. A variedade dos textos submetidos à nossa análise pode, além disso, ser facilmente organizada e reagrupada sob duas rubricas: há, de um lado, o que chamámos a *dominante narrativa*, onde se encontram juntos os textos que mostram, de uma forma directa ou por intermédio de um observador, a paixão em actividade (excertos de Molière e de Balzac); e, do outro, a *dominante argumentativa*, reunindo textos onde a avareza, apresentada como um objecto de conhecimento, é submetida a uma avaliação (Djâhiz e Mauriac). Os fragmentos de análise que se seguem estão longe de ser exaustivos: trata-se aqui sobretudo de assinalar os *lugares problemáticos*, como portas conceptuais de entrada nos textos em questão, indicando pistas, mas não as percorrendo de todo.

2. Dominante narrativa

2.1. O discurso passional: uma catálise generalizada

O primeiro texto que vamos examinar é o célebre monólogo de Harpagon, em *L'Avare* de Molière (Acto IV, cena 7), quando ele acaba de constatar o desaparecimento do seu pequeno cofre.

HARPAGON. (Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.) — Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis

perdu, je suis assassiné! On m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent! Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? où se cache-t-il? Que ferais-je pour le trouver? Où courir? où ne pas courir? N'est-il point là? n'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête! (Il se prend lui-même le bras.) Rends-moi mon argent, coquin!... Ah! c'est moi. Mon esprit est troublé et j'ignore où je suis, qui je suis et ce je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi! Et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie: tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui me l'a pris? Euh! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice et faire donner la question à toute ma maison: à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Ehl de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux! Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après!

Na leitura deste texto, vem imediatamente uma observação ao espírito: este discurso prolifera, e as suas formas de consecussão determinam por si próprias a produção do efeito cómico. Quais são portanto os princípios da sua proliferação? Qual é a dinâmica particular que a organiza? Tudo se passa, de facto, como se o sujeito enunciador, cavando o espaço que o separa do seu objecto, se dedicasse a preencher incançavelmente este vazio e perdesse de vista o universo de referência objectivo que, inicialmente, motiva o seu discurso: parece, desde logo, que este discurso se auto-produz até ao infinito. Para apreender este funcionamento particular podemos avançar uma hipótese.

A teoria semiótica chama *catálise* à «explicitação dos elementos elípticos que faltam na estrutura de superfície»⁵. A operação de catálise apoia-se no princípio de pressuposição que permite reconstruir um elemento implícito (pressuposto) a partir de um elemento contextual manifestado (pressuponente). É assim, por exemplo, que a partir de uma sequência narrativa de *sanção* manifestada (punição, recompensa, etc.), o leitor pressupõe, de acordo com a lógica narrativa, uma sequência de *acção* que a terá motivado, mesmo que esta acção não esteja enunciada no contexto. Trata-se, portanto, muito por largo, da «interpolação de uma causa a partir de uma consequência». Operação de ordem sintagmática, a catálise está de algum modo hipertrofiada no discurso passional. Este, explorando as potencialidades sintagmáticas que surgem a partir da mínima figura, dedica-se a actualizar e a percorrer — de maneira ofegante — toda a cadeia interpretativa.

Observando o fenómeno de perto, constata-se, por exemplo, que Harpagon selecciona uma figura («o dinheiro») que ocupa a posição de um actante objecto; deste actante extrai um valor que o modaliza (o desejável) e transforma este valor num novo actante que o encarna («mon cher ami»); este, por seu lado, chama um novo conjunto de valorizações «apoio», «consolo», «alegria») que pressupõem — por catálise — uma outra figura actancial (o seu amado); e esta vem fundir-se, em última instância, e sob o efeito dos valores que a investem, com a figura actancial do próprio sujeito («je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré»). Incontestavelmente, na confusão sintagmática dos objectos e dos valores, o sujeito do discurso passional sobrevaloriza-se! E o que aqui se observa, a propósito da figura inicial do dinheiro, pode também ser analisado a propósito do «ladroão» e das figuras pessoais que entrelaçam o texto. O fenómeno da «auto-alimentação», característico no discurso passional, obedece portanto a regularidade. Pode-se tentar destacar os princípios da sua formação, distinguindo três momentos: (1) dissociação entre o *objecto* inicial e o valor que o tematiza; (2) virtualização do objecto e autonomização do valor; (3) transformação dinâmica do valor numa nova figura actancial, convocando por seu lado valorizações específicas. A iteração do ciclo das virtualizações e das actualizações, articulada em volta dos limites actanciais sucessivos, assegura o engendramento contínuo das formas discursivas. Trata-se aí de um percurso de referencialização interna.

Este processo de valorizações em cascata entrava o próprio desenrolar sintagmático. Impedindo a constituição de um programa de acção que, para se realizar, exige a estabilidade axiológica dos objectos, ela não seria capaz de conduzir a uma conclusão. O discurso passional parece assim prisioneiro da actualização obstinada das virtualidades axiológicas e não pode passar à utilização de uma realização. Donde este carácter sincopado do discurso que recobre a síncope da programação narrativa.

As figuras semânticas perderam, portanto, a sua estabilidade e pelo facto do curso sintagmático que tende à saturação, a estrutura paradigmática parece transtornada. Esta dilatação «emocional» do sentido repousa no entanto numa certa constante: a que dita a própria isotopia passional (a avareza). Ela opera como um filtro interpretativo exclusivo, ordenando todo o discurso e explorando todas as virtualidades a partir do seu sistema próprio de valores: a paixão é o «catalizador» (no sentido químico do termo) de todos os valores disponíveis no universo semântico de referência.

2.2. *As isotopias descritivas*

A avareza define-se tanto pelo desejo de apropriação como pelo desejo de retenção (diferentemente da avidez, por exemplo, que não comporta o segundo elemento: a avidez é a apropriação, mas não retenção). Como se exprime a duplicidade desta definição através das isotopias descritivas de um texto colocando em cena a avareza em actuação? O excerto de *Eugénie Grandet* de Balzac, aqui proposto, permite daí extrair três: a dissimulação, a acumulação, a iteração.

O narrador observa o avarento no exercício íntimo da sua paixão, descrevendo o lugar da sua actividade.

L'unique croisée d'où elle tirait son jour était défendue sur la cour par d'énormes barreaux en fer grillagés. Personne, pas même M^{me} Grandet, n'avait la permission d'y venir, le bonhomme voulait y rester seul comme un alchimiste à son fourneau. Là, sans doute, quelque cachette avait été très habilement pratiquée, là s'emmagasinaient les titres de propriété; là pendaient les balances à peser les louis, là se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les reçus, les calculs, de manière que les gens d'affaire, voyant toujours Grandet prêt à tout, pouvaient imaginer qu'il avait à ses ordres une fée ou un démon. Là (sans) quand M^{me} et M^{lle} Grandet étaient bien endormies, venait le vieux tonnelier choyer, caresser, couvrir, cercler son or. Les murs étaient épais, les contrevents discrets. Lui seul avait la clef de ce laboratoire, où, dit-on, il consultait des plans sur lesquels ses arbres à fruits étaient désignés, et où il chiffrait ses produits, à un provin près, à une bourré près⁹.

Dissimulação

O conceito de isotopia, largamente divulgado nos nossos dias, designa, como se sabe, a redundância de categorias semânticas ao longo de uma cadeia textual. A promoção das categorias subjacentes que permitem reconhecer uma isotopia pode ser realizada conjuntamente a partir de diferentes lugares do discurso. A riqueza de um texto resulta aliás, muitas vezes, desta conjugação de parâmetros distintos que participam, em diferentes graus, na formação de uma mesma isotopia. É o que se pode observar aqui no texto de Balzac. O modelo semiótico bem conhecido das *modalidades veridictórias* sob a forma de um quadrado, articulando as categorias ser-parecer e as suas negações: o *secreto* realiza a conjugação do /ser/ com o /não-parecer/. A dissimulação pode ser analisada com a ajuda de especificações modais suplementares que concernem o actante dissimulador (ser+querer não parecer) e o actante observador (querer saber+não poder saber).

As formas textuais que participam na realização desta complexa isotopia são numerosas. Elas resultam antes de mais da entrada em cena da observação. O observador não tem acesso directo ao seu objecto de conhecimento: este é mediatisado por actores intermediários instalados na micro-narrativa do saber, o rumor público («sans doute», «dit-on») e as «pessoas de negócio»; o saber que daí resulta é incerto e calculado («pouvaient imaginer»). Elas resultam também da utilização de metáforas para designar o lugar e a actividade que aí se exerce: em si mesmas as metáforas são figuras medianeiras que afastam na mesma proporção a identificação exacta do objecto e o mascaram; além disso, também o seu conteúdo convoca a isotopia da dissimulação: o laboratório dum alquimista estipula um saber secreto. Elas resultam ainda da própria descrição figurativa, tanto de ordem espacial (identificação da periferia — paredes — e não do centro, defesas, esconderijo, barras gradeadas, espessura das paredes), como de ordem temporal (noite). Resultam enfim da modalidade prescritiva que condiciona o acesso ao lugar (interdição).

Acumulação

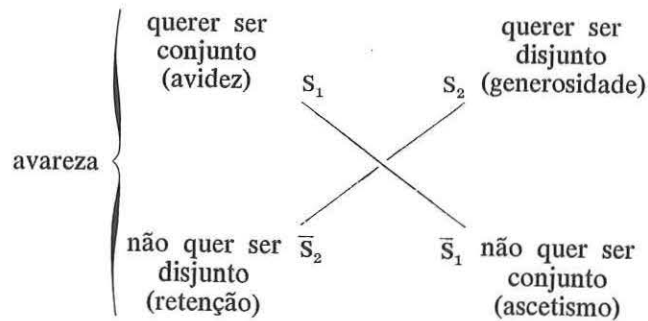
Da mesma forma, os elementos que promovem a isotopia figurativa da «acumulação dos bens» são de ordem muito diversa. Sem entrar aqui no detalhe dos inventários e das enumerações que criam um efeito de escalonamento paradigmático, assinalemos a importância da *codificação semi-simbólica* que participa na emergência e na instalação desta isotopia. Designa-se por «sistema semi-simbólico», em semiótica, a homologação que a análise pode estabelecer entre as categorias do plano do significante e as categorias do plano do significado. Aqui a recorrência anafórica (no sentido clássico da palavra anáfora), «Là... là... là», assim como a recorrência gráfica dos cinco «c» («choyer, caresser, couvrir, cuver, cercler») instala no plano da expressão categorias homólogas às que desenvolve o plano do conteúdo. O interesse desta observação pode ser o de sustentar a ideia de que a organização semi-simbólica não releva exclusivamente do domínio da imagem ou do de poesia, onde ela se manifesta exemplarmente. Ela pode ser reconhecida em qualquer texto, por pouco que a disposição semântica do discurso e a contextualização dos efeitos de sentido imponham as suas homologações.

Iteração

O fazer do avarento é iterativo; é constituído por programas narrativos invariavelmente reproduzidos. É o que exprime o imperfeito. Convém no entanto estabelecer uma pausa acerca deste fazer do sujeito passional: que relação actancial é realmente posta em prática através do enunciado das acções? Já se observou mais acima que a análise modal das paixões dava lugar ao paradoxo de um sujeito competente, equipado de modalidades que asseguram a sua inclinação para um objecto (querer, saber, fazer, etc.), mas ao mesmo tempo um sujeito «afectado» pelas modalidades de que o objecto está investido: são estas últimas que determinam o seu «estado». A substituição modal incidente no *objecto* chega, de uma certa forma, a dinamizá-lo: ele é o «paciente activado», e, colorariamente, a cristalizar o sujeito no seu estado: ele é o «agente passivado». Assim, enquanto ele é suposto poder agir, o sujeito passional «é agido» pelo objecto da sua paixão. Esta virtualização do sujeito competente foi observada mais acima, através do discurso passional de Harpagon, incapaz de passar à acção, ou de sair do seu discurso; pode-se observá-lo de novo aqui, de uma outra maneira, na descrição balzaquiana. São raros os verbos de que o pai Grandet, neste excerto, seja o sujeito. Ele é ora apagado dos verbos de acção pela passivização verbal sem agente («quelque cachete avait été (...) pratiqué»), ora afastado pelo emprego de formas reflexas que fazem das próprias coisas sujeitos da acção de que são objecto («s'emmagasinaient les titres...», «se faisaient (...) les quittances»). Quanto às transformações axiológicas da figura do ouro, encontra-se o esboço das catálises de Harpagon no encadeamento sintagmático dos cinco verbos (os cinco «c») que levam da valorização amorosa («choyer, caresser») à fusão identificadora (pela identidade profissional do velho tanoeiro: «cuver, cercler»), passando pela criação («couvrir»).

«Dissimulação», «acumulação» e «iteração passivada do fazer» formam assim as isotopias temáticas que subtemem a organização descritiva. Manifestadas com a ajuda de dispositivos variados, mas excepcionalmente proeminentes neste excerto, estas isotopias articulam, na sua combinação, a definição da própria avareza.

Num trabalho não publicado, A. J. Greimas propôs inscrever a avareza num quadrado semiótico e, dando-lhe uma definição modal, pôr em perspectiva esta paixão numa cadeia definicional.



A deixis (S₁ — \bar{S}_2) ilustra claramente o duplo movimento do comportamento avaro: a avidez (que o /querer ser conjunto/ a objectos de valor descreve) e a retenção (/não querer ser disjunto/).

É fácil observar que esta estrutura simples, estabelecida ao nível semio-narrativo, está convertida no nível discursivo sob a forma das três tematizações retiradas da leitura do texto balzaquiano: o /querer ser conjunto/ realiza-se na isotopia da «acumulação», o /não querer ser disjunto/ realiza-se na da «dissimulação»; quanto à passivização do sujeito, inscreve-se na formulação modal do enunciado de estado (/querer ser/ ou /não querer ser/). A descrição de Balzac não comporta a denominação da avareza, ela-mesma; no entanto, através da sua organização semântica, ela constrói, por ausência, a sua definição: a designação é a cobertura lexemática de uma organização sintáctica de que o texto manifesta e entrecruza os elementos constitutivos.

2.3. O «campo magnético» da paixão

A crise passional alimenta-se de boa vontade do objecto mais anódino, mais insignificante na aparência: é que ela constitui, em si mesma, uma poderosa máquina de produzir e gerar significação. No exemplo aqui considerado, a modesta figura de um «pedaço de açúcar» basta para encadear o processo.

— *Pauvre jeune homme! dit M^{me} Grandet. Fatale exclamation! Le père Grandet regarda sa femme, Eugénie et le sucrier; il se souvint du déjeuner extraordinaire apprêté pour le parent malheureux et se posa au milieu de la salle.*

— *Ah ça! j'espère, dit-il avec son calme habituel, que vous n'allez pas continuer vos prodigalités, madame Grandet. Je ne vous donne pas MON argent pour embucquer de sucre ce jeune drôle.*

— *Ma mère n'y est pour rien, dit Eugénie. C'est moi qui...*

— *Est-ce parce que tu es majeure, reprit Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais me contrarier? Songe, Eugénie...*

— *Mon père, le fils de votre frère ne devait pas manquer chez vous de...*

— *Ta ta ta ta! dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frère par-ci, mon neveu par-là. Charles ne nous est de rien, il n'a ni sou ni maille; son père a fait faillite; et quand ce mirliflor aura pleuré son saoul, il décampera d'ici; je ne veux pas qu'il révolutionne ma maison⁷.*

Para encarar esta dinamização excepcional da figura pode evocar-se a «paixão da palavra» que habita André Breton, na época da escrita automática: «Eu tinha-me posto a acariciar imoderadamente as palavras; pelo espaço que admitem à sua volta; pelas suas tangências com outras palavras inumeráveis que eu não pronunciava»⁸. Os «campos magnéticos» designam estas «tangências»: exprimem as ressonâncias associativas que, cada vez mais, mostram as virtualidades que o semantismo lexical contém em potência e que a leitura, assim focalizada à volta do átomo verbal concebido como um ninho de imagens, pode actualizar até ao infinito. No quadro de uma semiótica das paixões o «campo magnético» que envolve a figura é conceptualmente descrito a partir da categoria «tímica». Os termos desta categoria convertem-se, num nível mais superficial do percurso generativo, em valores axiológicos, e o espaço tímico torna-se então no espaço modal que define o «estado» do sujeito em relação com os seus objectos⁹. Compreende-se então como a figura — na ocorrência o «açucareiro» — pode ser investida de valorizações consideráveis e formar a base do motivo passional. É nesta base que se desenvolve o movimento inferencial da catálise, evocado mais acima.

Donde a importância do «detalhe» figurativo: o apaixonado parece afundar-se nele com deleite... Mais precisamente, afunda-se no envolvimento tímico e percorre o seu espaço. Como se espreitasse no detalhe figurativo a emergência do valor, ele apreende a ocasião de investir aí massivamente e de libertar, ao mesmo tempo, (ou de se libertar de) o universo axiológico que o define enquanto sujeito passional. A grelha sempre disponível de uma isotopia «emocional» opera como um instrumento de interpretação, de generalização e de finalização. Numa configuração discursiva como a que se organiza em torno do açucareiro, a paixão não tem que ser enunciada enquanto tal: ela é facilmente reconstrutível pelo leitor como um molde subjacente. Em última análise, a configuração desenvolve a definição sintagmática da paixão-lexema. É assim que através do movimento interpretativo do pai Grandet se reconhece a avareza em actividade¹⁰. O texto de Balzac manifesta de forma elíptica, mas clara, o investimento axiológico do açucareiro: equivalência actorial entre «sa femme, Eugénie, et le sucrier», identificação entre «le sucre» e «Mon argent», desmesura entre o universo dos valores individuais do pai Grandet e os valores colectivos de referência adoptados por Eugénie e a sua mãe («prodigalité», «révolutionner»), e instalação de uma relação polémica.

3. Dominante argumentativa

Os discursos de uma paixão não são só os mantidos pelo sujeito passional, entregue às emoções, ou os que, de uma forma ou de outra, o encenam. São também os discursos que apreendem a paixão como um objecto de conhecimento — e dedicam-se a descrevê-lo, a justificá-lo ou a denunciá-lo, usando então as formas do discurso argumentado, cuja finalidade explícita é, como se sabe, fazer saber e fazer crer.

Os dois excertos aqui submetidos a análise ligam-se a esta perspectiva. Certamente poderíamos ter alargado o campo, e a selecção feita não pretende ser representativa nem de uma tipologia dos discursos, nem de uma descrição da própria avareza. O discurso clínico do psicanalista, o discurso ético do moralista e muitas outras variações deveriam ser estudadas se tivéssemos a ambição — ou a paixão! — de esgotar um tal tema. Os breves fragmentos recolhidos, o do filósofo árabe Djâhiz (séc. XVIII) e o do escritor francês contemporâneo Mauriac, são apenas exposições sumárias. São, no entanto, suficientemente significativas para fazer ressaltar dois espaços problemáticos interessantes: de um lado, o carácter eventualmente passional do discurso argumentado, e, do outro, a articulação das dimensões figurativas e cognitivas na argumentação.

3.1. A argumentação figurativa

O esquema-tipo do discurso passional: disjunção entre a figura do objecto e os valores que lhe estão associados (conduzindo a uma hiper-modalização do objecto), conversão dos valores modais em figuras e percursos actanciais, produção sobre estas de novas valorizações, etc., este esquema pode encontrar-se em funcionamento no discurso argumentado. A sintagmática talvez não seja aí tão violentada como no caso do discurso sincopado da emoção (dominado pela aspectualização incoativa), mas as manipulações axiológicas e actanciais são da mesma ordem, e prosseguem o mesmo objectivo: integrar todas as figuras disponíveis do universo semântico no interior do esquema pré-determinado pela isotopia tímica e tentar assim esgotar ou saturar o valor. É o que ilustra o breve excerto de Djâhiz. A carta completa de Al Kindi que se dedica a justificar o fundamento da sua decisão de proprietário ocupa doze páginas — doze páginas onde se acumulam os motivos de erosão do valor imobiliário, de tal forma que, no movimento da generalização, o objecto inicial que os suscitou perdeu toda a sua pertinência: o «crescimento momentâneo de habitantes nos seus locais» não é senão uma figura-pretexo para o desenvolvimento de um discurso específico de avaliação.

Al Kindi s'invitait chez ses locataires qui supportaient ces obligations à cause de l'esprit, de l'excessive avarice et de l'agréable conversation dont il faisait preuve.

Pendant que je demeurais chez lui, je reçus un de mes cousins et son fils, pour un séjour d'un mois environ.

Il m'écrivit alors: «Le loyer de ta maison est de trente dirhams; comme vous êtes six, cela fait cinq dirhams par personne. Puisque tu ajoutes deux personnes, il faut compter deux fois cinq dirhams en plus. Par conséquent, à partir d'aujourd'hui, ton loyer est de quarante dirhams.»

En quoi leur séjour te porte-t-il préjudice? lui demandai-je. Ils ne pèsent sur la terre, capable de supporter des montagnes, que le poids de leur propre corps, et leur subsistance est exclusivement à ma charge. Ecris-moi donc pour m'expliquer tes raisons.

Je ne savais pas à quel sujet je m'attaquais et dans quelle voie je me lançais!

Il m'envoya la lettre suivante: «Les raisons qui me poussent à agir ainsi sont nombreuses; elles sont constantes et connues: la première est que la fosse d'aisances est plus vite pleine et que sa vidange coûte très cher. Ensuite, le nombre de pieds augmentant, on marche davantage sur les terrasses d'argile et sur le sol cimenté des chambres et on emprunte plus fréquemment l'escalier: l'argile s'écaille, le ciment s'effrite, les marches s'usent, sans compter que les poutres des plafonds fléchissent et se rompent à cause du piétinement et du poids excessif qu'elles ont à supporter. Quand on entre, sort, ouvre, ferme, pousse ou tire le verrou plus souvent, on brise les portes et on arrache les ferrures. (...)»¹¹.

Al Kindi, na sua argumentação, não dá razões, apenas expõe factos. O seu discurso desenvolve-se exclusivamente segundo a dimensão pragmática, oposta à dimensão cognitiva: relembremos que a primeira diz respeito ao desenvolvimento no discurso-enunciado de comportamentos concretos, reconstruídos na leitura como «acontecimentos» materiais e físicos; a segunda recobre a discursivização dos objectos do saber e da sua circulação entre os actores do conhecimento: ela pressupõe a dimensão pragmática que é o seu referente obrigatório, mas pode ser manifestada como uma isotopia própria¹². Certos investigadores (ver nomeadamente os trabalhos de J. Fontanille) acrescentam aí actualmente a *dimensão tímica*, susceptível de se desenvolver como uma dimensão própria (cf. o discurso passional) ou de afectar, interagindo com elas, as dimensões pragmática e cognitiva. Como quer que seja, um discurso sustentado apenas sobre a dimensão pragmática seria exclusivamente figurativo (cf. o estatuto da anedota) e um discurso puramente cognitivo definiria o texto mais «abstracto».

As realizações discursivas são, bem entendido, sempre complexas. A análise do discurso deveria permitir dar conta dos regulamentos, substituições, «desordens», domínios de uma dimensão sobre outra. É, portanto, interessante sublinhar aqui — no caso de Djâhiz — a dominante figurativa da sua argumentação: na sua perspectiva, a abundância dos factos é suficiente; e eles «falam» por si. Ao mesmo tempo, a competência interpretativa do enunciatário é tanto mais solicitada quanto o discurso se apresenta como menos argumentativo: o leitor deve, com efeito, procurar o que se esconde por detrás das figuras; é-lhe necessário, no caso, isolar e encurralar os mais ínfimos refúgios do valor e daí tirar as conclusões.

3.2. A argumentação abstracta

J'aime l'argent, je l'avoue, il me rassure. Aussi longtemps que je demeure le maître de la fortune, vous ne pouvez rien contre moi. «Il en faut si peu à notre âge», me répètes-tu. Quelle erreur! Un vieillard n'existe que parce qu'il possède. Dès qu'il n'a plus rien, on le jette au rebut. Nous n'avons

pas le choix entre la maison de retraite, l'asile et la fortune. Les histoires de paysans qui laissent mourir leurs vieux de faim après qu'ils les ont dépouillés, que de fois en ai-je surpris l'équivalent, avec un peu plus de formes et de manières, dans les familles bourgeoises! Eh bien, oui, j'ai peur de m'appauvrir. Il me semble que je n'accumulerai jamais assez d'or. Il vous attire, mais il me protège¹³.

O excerto do *Nó das Víboras*, ao invés, explora os procedimentos da argumentação abstracta. A adesão do enunciário realizar-se-á — ou não — a partir do percurso cognitivo que lhe é proposto: a avareza, desta vez, é construída como um objecto de conhecimento e é como tal que deve ser avaliada. A análise poderá então privilegiar dois aspectos: a encenação do sujeito-cognitivo, e as sequências-tipo do discurso argumentado.

Recorrendo a formas similares às que observamos no discurso da investigação em ciências sociais¹⁴, o sujeito da enunciação do discurso cognitivo multiplica as posturas: ele faz variar infundavelmente as suas posições, como se lhe fosse necessário colmatar o espaço enunciativo e prevenir assim toda a intervenção intempestiva do anti-sujeito (sob a forma de contra-argumento). O exame das marcas pessoais e das figuras actanciais do sujeito no breve fragmento de François Mauriac é excepcionalmente significativo sob este ponto de vista: o sujeito enunciador realiza-se tanto sob a forma de um sujeito individual («j'aime l'argent...»), tanto sob a de um sujeito colectivo no qual ele se integra («nous n'avons...»); tanto é estabelecido como um *sujeito persuasivo*, enunciando proposições objectivas (a citação do interlocutor: «Il en faut si peu à notre âge», o enunciado universal: «un vieillard n'existe que par...», o esboço de uma narrativa: «les histoires de paysans...»), tanto como um *sujeito interpretativo* avaliando os enunciados objectivos («quelle erreur!») ou reforçando o seu efeito de verdade, constituindo-se como referentes incontestáveis: «les histoires de paysans...» não podem ser contraditas porque são enunciadas como o primeiro termo de uma proposição analógica («en ai-je surpris l'équivalent...») de que só o segundo termo está submetido à eventualidade de uma contestação.

Outros parâmetros, referentes aos jogos de presença/ausência do sujeito e as encenações do anti-sujeito, («vous») nomeadamente, poderiam também ser examinados de perto. Mas destaca-se um segundo centro de interesse para a análise, que diz respeito à natureza e à distribuição das sequências argumentativas: a passagem do discurso individual ao discurso «teórico» articula-se à volta da denúncia do erro. Os investigadores, muitas vezes, não procedem de outra maneira: eles convocam o erro do anti-sujeito (citando — e por aí referencializando — o discurso erróneo) para fixar o desenvolvimento da «verdade» nova, ela mesmo absolutamente provisória... Segue o enunciado de uma verdade geral assumida por uma «pessoa de universo» que forma a base referencial (modalizada segundo a necessidade /dever ser/) da argumentação. Este enunciado é seguido de um *comentário* que desenvolve as suas alíneas (a ausência de escolha do velho entre avareza e não-avareza) e de uma micro-narrativa ilustrativa que exemplifica («les histoires de paysans»). A argumentação pode então, no termo de um percurso, reatualizar o sujeito inicial num enunciado conclusivo (introduzido por «Eh bien, oui...»), e condensar, numa forma de agora em diante lógica, o resultado do raciocínio: a última frase do fragmento é uma «reprise»

sintética da primeira e da segunda, exprimindo, pela sua simetria sintáctica, a «solidariedade polémica» dos actantes da narrativa («Il vous attire, mais il me protège»).

Conclusão

A análise metodológica destes breves fragmentos tinha por objectivo enfocar um conjunto de variações discursivas a partir de um mesmo motivo passional. A selecção de fragmentos diferentes teria, sem dúvida alguma, permitido destacar direcções de trabalho suplementares. Isto para dizer que não há, aos nossos olhos, textos pré-destinados à análise sonhada para a sua conformidade a modelos anteriormente concebidos. Bem pelo contrário, estes modelos resultam de uma atitude geral em relação aos textos, e particularmente do postulado da sua «imanência». Este princípio, que cria desde Saussure e Hjelmslev a autonomia da linguística, é claramente assumido pelos semioticistas: eles designam de «universo semântico» todo o fenómeno de sentido anteriormente à sua descrição e «objecto semiótico» a sua explicitação com a ajuda de conceitos descritivos da metalinguagem¹⁵. Isto significa que o objecto está isolado na autonomia das relações que o criam enquanto tal, excluindo o extra-textual. No fundo, o texto é apreendido pelo semioticista no seu isolamento, um pouco como o escultor Giacometti apercebe uma pasta: «Um dia no meu quarto olhava para uma pasta pousada em cima de uma cadeira, então tive verdadeiramente a impressão que não somente cada objecto estava sozinho, mas que ele tinha um peso — ou antes, uma ausência de peso — que o impedia de pesar sobre o outro. A pasta estava sozinha, tão sozinha que tive a impressão de poder retirar a cadeira sem que a pasta mudasse de lugar. Ela tinha o seu próprio lugar, o seu próprio peso e até o seu próprio silêncio»¹⁶. Imanência da pasta, imanência do texto.

Traduzido do francês *Les discours d'une passion* por ÂNGELA MARQUES

NOTAS

¹ Seria aliás interessante confrontar, sob este ponto de vista, as variações tanto de estatuto como de método, às quais o texto está submetido na cultura pedagógica (desde a primária à universidade): haveria aí provavelmente um indicador cultural particularmente sensível.

² Para a semiótica das paixões, cf. nomeadamente H. Parret, *Les passions — Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles, P. Mardaga, 1986, A. J. Greimas, *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983, e J. Fontanille éd., «Sémiotique des passions», *Actes Sémiotiques-Bulletin*, E.H.E.S.S.-C.N.R.S., 39, 1986.

³ Cf. Paul Ricoeur, «Le sentiment», in *A l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1986, pp. 251-265.

⁴ Cf. A. J. Greimas, «La modalisation de l'être», *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.

⁵ A. J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique — Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, op. cit., entrada «Catalyse».

⁶ H. de Balzac, *Eugénie Grandet*, Paris, Gallimard, T III.

⁷ *Ibid.*, p. 546.

⁸ André Breton, *Manifestes du surréalisme*, 1924, Paris, Gallimard, Coll. Idées, p. 30.

⁹ Para mais precisões sobre a construção semântica deste conceito, pode-se ler A. J. Greimas, *Du sens* II, «De la modalisation de l'être», op. cit., pp. 93-102.

¹⁰ De forma análoga, pôde-se analisar num excerto de *La Prisonnière* (Proust, *A la recherche du temps perdu*, Pléiade, T III, p. 21), como a explorações interpretativas do narrador a partir de um tique conversacional de Albertine, desenhavam pela ausência a configuração do «cíume». Cf. «C'est vrai? C'est vrai?» — «Les mots de la conversation», in «Polémique et conversation», *Actes Sémiotiques — Bulletin*, VII, 30, 1984, pp. 54-58.

¹¹ Djâhiz, *Le livre des avarés*, Paris, Maisonneuve, 1951, pp. 116-117.

¹² Ver J. Fontanille éd., «La dimension cognitive du discours», *Actes Sémiotiques — Bulletin*, III, 15, 1980.

¹³ François Mauriac, *Le noeud de vipères*, Paris, Le livre de poche.

¹⁴ Cf. A. J. Greimas, E. Landowski, éds., *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette-Université, 1979, p. 25.

¹⁵ Cf. A. J. Greimas, J. Courtés, *Dictionnaire*, op. cit., p. 1981 (entrada «immanences»).

¹⁶ Citado por Jean Genet, *L'atelier d'Alberto Giacometti*, Paris, L'arbalète.

JOSEPH COURTÉS

Université de Toulouse — Le Mirail

LES STRUCTURES DISCURSIVES DANS MC 16,1-8 *

Remarque introductive

A la différence d'autres chercheurs qui assimilent l'énonciation aux conditions de production des énoncés, à leur contexte psycho-sociologique, ou, plus largement, extra-linguistique, nous partons d'une autre hypothèse selon laquelle l'énonciation est une instance proprement linguistique (lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un discours verbal), logiquement présupposée par l'énoncé, dont on retrouve les traces ou les marques dans les discours concrètement réalisés: si l'énonciation n'est pas un concept linguistique, il y a en revanche une conception linguistique de l'énonciation.

Dans cette perspective, on reconnaîtra que ce que l'on appelle communément l'«énoncé» recouvre à la fois le «narré» ou, mieux, l'*énoncé énoncé* (tel qu'il est décrit dans un chapitre précédant cette étude), et la manière de narrer le récit, à savoir l'*énonciation énoncée*, qui est constituée par l'ensemble des marques, identifiables dans le texte, qui renvoient à l'instance de l'énonciation. Ainsi, par exemple, une séquence filmée ne comporte pas seulement l'«histoire» qui y est racontée, mais aussi une prise de vue particulière — à hauteur habituelle, en plongée, en travelling, etc. — par laquelle l'énonciateur va imposer à l'énonciataire un point de vue déterminé, une manière propre d'envisager les événements narrés.

La production de l'énoncé (ou l'acte de langage) commence, on le sait, avec l'opération de débrayage qui, à partir de l'instance de l'énonciation — conçue comme le syncrétisme de l'«ego, hic et nunc» — projette hors d'elle un «non-je», à savoir le «il», un «non-ci» c'est-à-dire un «ailleurs», et un «non-maintenant» interprétable comme un «alors». Du point de vue du parcours génératif de la signification, il s'agit ici de la mise

* Présentées à titre de pré-publication, ces quelques pages — appelées à de profonds remaniements — sont extraites d'une large étude comparative portant sur un ensemble de récits du «tombeau vide»; le texte ici pris en considération est celui de la Traduction Oecuménique de la Bible (TOB). — La «remarque introductive» est reprise, presque textuellement à J. Courtés, «Introduction à la sémantique de l'énoncé», *Actes Sémiotiques — Documents*, EHESS/CNRS, VIII, 73-74, 1986, p. 35-36.

en place de ces éléments fondateurs des discours réalisés, que sont les acteurs, les espaces et les temps. Soit donc le texte analysé:

ÉVANGILE SELON SAINT MARC

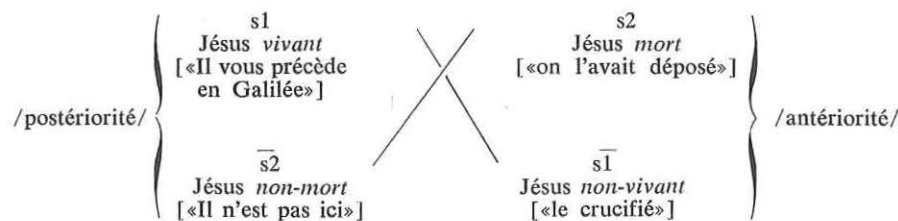
Les femmes au tombeau

(Mt 28,1-8; Lc 24,1-11; Jn 20,1)

16¹ Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'embaumer². Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil étant levé³. Elles se disaient entre elles: «Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau?»⁴ Et levant les yeux, elles voient que la pierre est roulée; or, elle était très grande⁵. Entrées dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur⁶. Mais il leur dit: «Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié: il est ressuscité, il n'est pas ici; voyez l'endroit où on l'avait déposé⁷. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre: «Il vous précède en Galilée; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit»⁸. Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

1. Temporalisation

C'est par une indication temporelle que commence la péricope de Marc (=Mc): «Quand le sabbat fut passé». Ecrite au passé, cette incise marque tout de suite un débrayage temporel par rapport à l'instance de l'énonciation: c'est le «alors» du narré qui s'oppose au «maintenant» de l'énonciateur. Toutefois, grâce à un choix de mots et de formes linguistiques appropriés, l'énonciateur introduit à l'intérieur même de cet «alors» une démarcation entre une /antériorité/ et une /postériorité/: le «sabbat» a été retenu comme charnière et offert au lecteur comme point de repère. La disposition temporelle ainsi obtenue peut être corrélée tout de suite, à un niveau plus profond, à l'organisation logico-sémantique posée aux premiers temps de notre description:



On voit, entre autres, que la résurrection — présentée plus haut comme le parcours: s1 → s1̄ → s2 → s2̄ → s1 — comporte une composante temporelle essentielle à sa définition.

Mis à part le discours des femmes et celui du «jeune homme», sur lesquels nous revenons ci-après, la péricope de Mc est au passé, sauf en deux endroits où l'auteur a recours à ce que l'on appelle traditionnellement le «présent historique» (ou «narratif»): «elles vont à la tombe» (16,2) et «levant les yeux, elles voient» (16,4). Certains grammairiens pensent que l'utilisation du présent historique, dans une séquence au passé, sert soit à mettre en relief les «faits essentiels», le passé étant alors plutôt associé aux «faits accessoires», soit à «donner au récit une vivacité particulière», le présent historique donnant alors «l'impression que le fait, quoique passé, se produit au moment où l'on parle» (M. Grevisse, *Le bon usage*, 1986, p. 1289). Cette remarque rejoint le point de vue naguère adopté par la *Grammaire du Français contemporain* (J. C. Chevalier et al., Larousse, 1964) selon laquelle le présent historique «rend (ainsi) le lecteur témoin direct de l'événement» (p. 338). Autre formulation, tout à fait comparable, celle, récente, de *La grammaire d'aujourd'hui* (M. Arrivé, F. Gadet et M. Galmiche; Flammarion, 1986) d'après laquelle «l'instance de l'énonciation est fictivement rejetée dans le passé» (p. 564).

Pour éclairer le propos, il convient tout d'abord de rappeler que, pour la sémiotique, le temps peut être ressaisi selon un système de rapports, qu'il est analysable comme un jeu de positions temporelles. Ceci posé, et avant de revenir, plus loin, au problème que soulève le présent historique, faisons un détour par les énonciations rapportées (ou dialogues) qui font jouer un cadre temporel, discursivement important. Pour la simplification du propos [car nous ne visons pas ici un essai de sémiotique générale], et pour rester proche du texte de Mc, nous retenons comme base le schéma ternaire, manifesté dans notre péricope: l'opposition passé/présent/futur.

Si nous prenons la péricope de Mc 16,1-8 dans son ensemble, nous reconnaissons qu'elle est fonction d'un débrayage temporel énonciatif: écrite au /passé/, elle renvoie implicitement au /présent/ de l'énonciateur. A l'intérieur de cette séquence au /passé/, l'énonciateur introduit, à un niveau partiel, la même structure temporelle. Une telle insertion n'est possible que grâce au jeu de l'énonciation rapportée: c'est le cas de Mc 16,3 et, plus explicitement encore du point de vue des formes temporelles, de Mc 16,6-7: en ce dernier passage, le /présent/ («Ne vous effrayez pas [...] Vous cherchez Jésus [...] il n'est pas ici; voyez...») s'oppose tant au /passé/ («il est ressuscité [...] l'endroit où on l'avait déposé») qu'au /futur/: nous interprétons en ce sens le «allez dire» (Mc 16,7) comme un «vous direz». Par énonciation rapportée, nous entendons ici un simulacre de l'énonciation, tel qu'il est mis en place dans le discours dès lors, par exemple, qu'y est inséré un dialogue: les marques de l'énonciation («ego, his et nunc») sont appelées à disparaître si l'on substitue à la forme dialogale le discours indirect correspondant.

Le texte de Mc a au moins cette particularité d'enchâsser une autre énonciation rapportée à l'intérieur même de celle que nous venons de signaler: avec Mc 16,7, nous avons une énonciation rapportée de second degré, qui s'articule, elle aussi, selon le même schéma de base: nous relevons ainsi une opposition entre le /présent/ [«Il vous précède»], le /passé/ [«comme il vous l'a dit»] et le /futur/ [«vous le verrez»]. Il est à noter que ces deux énonciations rapportées, dont la seconde est directement subordonnée à la première, sont linguistiquement introduites, toutes les deux,

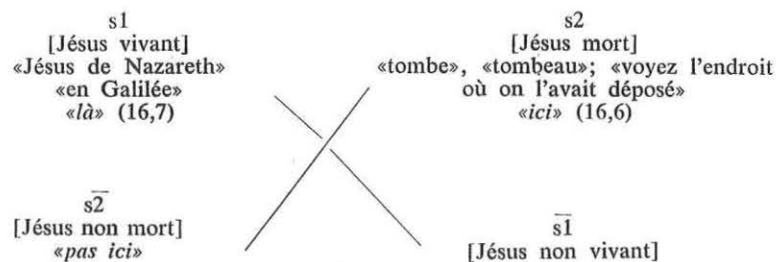
tance du «elles vont» dans la mesure où s'exprime, en cette incise, le PN des femmes, celle aussi de «elles voient», le cognitif — figurativisée ici par la vue — occupant une position clé dans notre texte.

Il convient de faire un pas de plus par rapport à l'interprétation que *La grammaire d'aujourd'hui* donne du présent historique, selon laquelle celui-ci apparaît quand «l'instance de l'énonciation est fictivement rejetée dans le passé». On semble en effet oublier, de par d'adverbe «fictivement», qu'il y a tout de même une certaine manipulation de l'énonciataire par l'énonciateur, celui-ci imposant à celui-là un point de vue déterminé sur les événements racontés. Autre chose est d'ouï-dire l'épisode du tombeau vide, autre chose d'avoir l'impression — même illusoire — d'y assister, à certains moments, comme «en direct». On sait, par exemple, en peinture, que la perspective produit un effet de profondeur, même s'il s'agit — à un autre niveau — d'une simple «fiction» (le tableau ne jouant que sur deux dimensions).

Si, à la suite de bien des commentateurs, on pose que le présent historique vise, en quelque sorte, à rendre plus proche le lecteur — même «fictivement» — de l'histoire racontée, on reconnaîtra que, en réalité, ce qui est en jeu n'est pas tant la suppression d'un écart temporel que ce qui lui est, en réalité, corrélé: l'immédiateté (ou la concomitance) recherchée correspondrait en fait, du point de vue sémiotique, à un /pouvoir faire croire vrai/ de la part de l'énonciateur. L'enjeu du présent historique relève, en profondeur, des modalisations épistémiques et véridictoires au niveau de l'énonciation: un phénomène qui demande encore à être analysé.

2. Spatialisation

C'est au schéma de base, plus haut proposé, que nous avons corrélé, en passant, la distribution spatiale, du moins en ce qui concerne l'histoire de Jésus (opposée à celle des femmes):



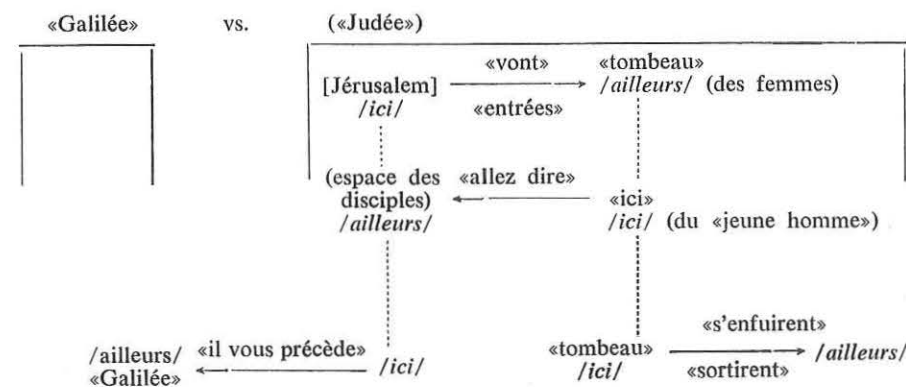
Si la «tombe», le «tombeau», l'«endroit», le «ici» peuvent être considérés comme équivalents du point de vue de l'énoncé énoncé, puisque tous ces termes renvoient au «mort», il n'en va point tout à fait de même au plan de l'énonciation énoncée.

On voit, par exemple, que l'angle de vue, postulé au début du texte, est différent de celui du «jeune homme». Le verbe «aller», employé d'abord à l'infinitif [«pour aller l'ambaumer»: 16,1], puis repris à l'indicatif présent [«elles vont à la tombe»: 16,2], situe l'observateur, nul ne l'ignore, au point

de départ du déplacement, par opposition à «venir», par exemple, qui, selon le dictionnaire, «marque un déplacement qui aboutit ou est près d'aboutir au lieu où l'on se trouve» (*Petit Robert*). Lié à «achetèrent des aromates» — qui renvoie, de par le négoce, à l'univers de la ville — le «aller» prend donc comme point de référence Jérusalem.

L'observateur semble alors se délayer parallèlement aux femmes. A cet égard, notons deux indices. D'un côté, il est question d'abord de la «tombe» (16,2) que le dictionnaire considère comme le «lieu où l'on ensevelit un mort» (*Petit Robert*), puis du «tombeau» (16, 3.5.8) défini, lexicographiquement pralant, comme «monument funéraire servant de sépulture pour un ou plusieurs morts»: ce passage de la «tombe» au «tombeau» semble aller du générique au spécifique, de qui est vu «de loin» à ce qui l'est «de près». D'un autre côté, nous relevons l'«entrée» du tombeau (16,3) et sa reprise: «Entrées dans le tombeau» (16,5): l'énonciataire semble bien invité à accompagner pour ainsi dire les femmes à rester avec elles à l'extérieur du tombeau jusqu'à ce qu'elles y «entrent»: d'ailleurs le verbe «entrer» (=«aller à l'intérieur de») prend justement comme point de référence l'extérieur, par opposition à l'intérieur.

A partir de l'/ici/ de l'énonciation présupposée, toute une série de décrochages spatiaux est possible, qui est tout à fait homologable à celle que nous avons relevée au plan temporel. A l'/ailleurs/ de l'énonciation se substitue, si l'on peut dire, le /ici/ des femmes, celui qui marque présentement le début de leur histoire: tel est le point de référence, instauré par «aller» (16,1). N'oublions pas, en effet, que l'opposition ici/ailleurs est d'ordre purement relationnel et que, comme le fait notre péricope de Mc, elle est toujours déplaçable: comme le temps, l'espace est, sémiotiquement, un système de rapports.



Si la «tombe» est le /ailleurs/ des femmes, elle est aussi, en même temps, le /ici/ du «jeune homme», auquel s'oppose immédiatement un autre /ailleurs/, celui où se tiennent les «disciples» et «Pierre» (selon Mc 16,7). Et c'est par rapport à ce nouvel endroit, pris alors comme un /ici/, que se situe ce nouvel /ailleurs/ qu'est la «Galilée».

Quant à Mc 16,8: «Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau», il prend comme point de repère le «tombeau» [près duquel se situerait alors l'observateur]: il y a insi, pour les femmes, une inversion dans la perspective

retenue entre le «elles vont à la tombe» [qui pose Jérusalem comme point de départ] et le «elles s'enfuirent» [à partir du «tombeau»]. Ce changement de point de vue n'est sûrement pas l'effet du hasard: en imposant à l'énonciataire comme repère le «tombeau» — et non, comme il eût pu le faire, l'endroit d'où viennent les femmes (avec un énoncé tel que: «elles revinrent précipitamment chez elles») — l'énonciateur l'incite indirectement à adhérer aux valeurs sémantiques investies sur ce lieu grâce au discours du «jeune homme». Si, au niveau de l'énoncé énoncé, le «tombeau» est dévalorisé du point de vue des femmes, au point qu'elles «s'enfuirent», il est, en revanche, marqué positivement au niveau de l'énonciation énoncée qui l'a choisi comme repère final.

Cette remarque peut s'appliquer aussi bien au segment: «Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit». Ici, l'espace de référence est la «Galilée» (par opposition à la «Judée» où se déroule l'épisode du tombeau vide), ce que corrobore l'insistance de l'énonciateur lorsqu'il rappelle que Jésus est «de Nazareth» (16,6) c'est-à-dire d'une ville de «Galilée». Avec le «il vous précède en Galilée», nous revenons pour ainsi dire au point de départ de la vie de Jésus, aux premiers temps de sa mission: au niveau de l'énoncé énoncé, dans le cadre, plus haut examiné, de l'histoire de Jésus, la résurrection (comme parcours de $s1 \rightarrow \bar{s}1 \rightarrow s2 \rightarrow \bar{s}2 \rightarrow s1$) nous ramène à l'espace de départ; au plan de l'énonciation énoncée, le choix de la «Galilée» plutôt que de la «Judée» comme point de repère est sûrement lié au fait que la «Galilée» est associée à la naissance, à la «vie», à l'euphorie/, tandis que la «Judée» l'est à la crucifixion, à la «mort», à la /dysphorie/.

3. Actorialisation

Nous avons précédemment évoqué l'énonciation rapportée en précisant qu'il s'agit là d'un simulacre de l'énonciation, tel qu'on le retrouve, par exemple, dans un récit donné lorsque vient s'intercaler un dialogue: c'est précisément le cas dans notre péricope de Mc, aussi bien en 16,3, où les femmes parlent entre elles, que en 16,6-7, où le «jeune homme» et les femmes sont en position d'interlocuteurs. Bien entendu, le dialogue n'est qu'un cas particulier de l'énonciation rapportée: c'est sur lui que nous voudrions attirer l'attention.

Lorsqu'on projette, à l'intérieur du discours, la structure de la communication, on obtient, selon les cas, des formes quelque peu différentes de l'énonciation rapportée:

a) Dans notre «Introduction à la sémantique de l'énoncé» (op. cit.), on a vu que le texte du roman de Kessel, *Le lion*, est écrit en «je», le «tu» correspondant restant alors plus ou moins implicite: nous avons là les deux rôles de narrateur/narrataire, délégués directs de l'énonciateur et de l'énonciataire. A partir de là, le «je» peut subsumer à la fois, par exemple, le rôle de narrateur (=actant de l'énonciation rapportée) et celui d'actant de la narration (à qui il arrive une histoire); ailleurs, au contraire, ces deux fonctions seront disjointes: tel est le cas dans la chronique où le sujet

cognitif n'intervient pas dans le déroulement pragmatique des histoires racontées, sa tâche consistant seulement à filtrer les événements pour le compte de l'énonciataire.

b) Avec le texte de Mc, les données sont quelque peu différentes. Ainsi les acteurs «elles» et «jeune homme» sont d'abord, au point de départ, des actants de la narration; c'est seulement en cours de route qu'ils accèdent au rôle d'actants de l'énonciation rapportée. C'est précisément cette disjonction des rôles qui permet d'opposer formellement dialogue et récit. Précisons, au passage, que la structure dialogale peut être coextensive à la totalité d'un discours donné: tel est le cas d'une pièce de théâtre, construite comme une succession de dialogues.

Ce qui caractérise donc le dialogue c'est le fait que les actants de la narration deviennent, à un moment donné et pour un temps, les actants de l'énonciation rapportée. La question qui se pose alors est de savoir comment l'on passe du récit [en «il»] au dialogue [forme: «je/tu»].

Soit tout d'abord Mc 16,3: «Elles se disaient entre elles: 'Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau?'. Le problème que soulève immédiatement ce verset, c'est l'identification, au moins partielle, au plan actoriel, du «nous» au «elles». De même en Mc 16,6: «Mais il leur dit: «Ne vous effrayez pas...». Ici aussi, le passage de «leur» à «vous» ne paraît pas aller de soi. Si l'on prend, en effet, au sérieux l'opposition entre le «il» et le «je/tu» et si l'on s'en sert pour fonder la distinction entre récit et dialogue, alors on n'a plus le droit d'homologuer directement le «nous» au «elles» (en 16,3), ni le «vous» au «leur» (en 16,4), comme s'il s'agissait de simples anaphores: il est vrai que le recours à l'anaphore est d'autant plus tentant que celle-ci est manifeste dès lors qu'on passe de la forme dialogale au style indirect [dans un énoncé du genre: «allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il les précède en Galilée»]; mais ce serait oublier alors la spécificité même du dialogue.

Si toutefois, pour le lecteur, identification partielle il y a du «nous» au «elles» (16,3) et du «vous» au «leur» (16,6), elle se situe peut-être moins au plan syntaxique qu'au niveau sémantique. C'est sans doute la reprise d'un même donné sémantique et dans le récit et dans le dialogue, qui autorise, comme par contrecoup, l'identification actorielle: la variation syntaxique s'opère sur un fond d'invariant sémantique. Ainsi, dans le premier cas (16,3), nous avons la récurrence de «tombe»/«tombeau»: «elles vont à la tombe [...]: «Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau?». Dans le second cas, c'est le thème de la /frayeur/ qui est repris pour garantir la cohérence discursive malgré le changement de niveau au plan syntaxique: «elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit: «Ne vous effrayez pas...» (16, 5-6).

L'énonciation rapportée de second degré (en 16,7) nous paraît aller dans le même sens. Des «disciples» et de «Pierre» — qui sont en position de «il» dans le récit — on passe au «vous» du dialogue, au rapport «je/tu». De ce point de vue, disons que Mc 16,7 est tout à fait comparable à Mc 16,6, à ceci près toutefois que cette énonciation rapportée de second degré ne reprend pas explicitement un sémantisme du segment précédent, qui assurerait le maintien de l'isotopie et faciliterait l'identification actorielle: c'est précisément cette absence qui nous paraît justifier une possible hésitation du

lecteur dans l'interprétation de «Il vous précède». N'étaient-ce, en effet, les deux points et les guillemets, on peut se demander si ce «vous» n'engloberait pas, outre les «disciples» et «Pierre», les femmes elles-mêmes. On notera au passage que, dans le texte parallèle de Mt 28,7, le «vous» ne concerne pas les «disciples», mais les femmes.

Mc 16,7-8

«...
allez dire
à ses disciples
et à Pierre:

«Il vous précède
en Galilée;
c'est là que
vous le verrez
comme il vous
l'a dit».

Mt 28,7-8

«...
allez dire
à ses disciples:

«Il est ressuscité des morts», et voici
qu'il vous précède
en Galilée;
c'est là que
vous le verrez
Voilà, je vous
l'ai dit».

Si l'on maintient une ferme séparation entre récit et dialogue, la seule interprétation possible est de considérer que, en Mc 16,3, le «elles» [=actant de la narration] et le «nous» [=actant de l'énonciation rapportée] diffèrent de par leur fonction: nous ne parlerons donc pas ici d'une relation d'identité (dans le cadre de l'anaphore), ni, a fortiori, de coréférence (qui prendrait comme critère de reconnaissance une donnée extra-linguistique), mais plutôt de syncrétisme. Lorsque tel acteur — ici, par exemple, les femmes — se trouve momentanément doté de la compétence linguistique, il subsume deux rôles différents: à titre d'actant de la narration — comme en notre texte de Marc — il évolue d'abord sur la dimension pragmatique: c'est le programme de la quête du cadavre, décrit plus haut du point de vue narratif; transformé ensuite en actant de l'énonciation rapportée, il se place alors, de par son «dire», sur la dimension cognitive: il s'agira, selon les cas, d'un /faire savoir/ et/ou d'un /faire croire/. Même si le discours indirect est à même de jouer ce même rôle, il est clair que le dialogue se caractérise d'abord par sa fonction d'information/persuasion: rappelons ici, par exemple, que discours du «jeune homme» (16,6) est manifestement «argumenté», l'absence du cadavre de Jésus, on l'a dit, étant comme la justification de sa résurrection.

On retiendra d'abord que si le récit est au moins le lieu de la dimension pragmatique, le dialogue est une des différentes formes d'accès à la dimension cognitive [on a noté plus haut la récurrence de «voir» qui en est une des manifestations figuratives possibles]. Dans la mesure où le dialogue n'est pas coextensif à l'univers de discours considéré (comme tel serait le cas avec une pièce de théâtre), il est évident qu'il constitue au moins un élément de la trame narrative: le récit englobe le dialogue et lui assigne telle ou telle fonction. Dans notre péricope de Mc, on voit, par exemple, que le discours du «jeune homme» provoque chez les femmes un sentiment de «peur» (16,8), tout en jouant simultanément un autre rôle.

Quelques observations complémentaires s'imposent ici, en effet, qui ont trait à la mise en discours de la péricope en son entier. Pour faciliter l'analyse, nous avons opposé — dans l'énoncé énoncé — l'histoire de Jésus

à celle des femmes. Ici s'établit une relation antinomique entre le savoir total du «jeune homme» [dont le discours reconstruit le parcours «résurrection»] et le savoir partiel des femmes [qui en restent au seul état de Jésus mort]. Si l'épisode du tombeau vide ouvre [«elles vont à la tombe»] et clôt [«elles sortirent et s'enfuirent»] l'histoire des femmes, il ne correspond pour autant — dans le discours du «jeune homme» — qu'à une seule phase de l'histoire, englobante, de Jésus, qui lui donne sens, en marquant sa place dans le parcours général. D'où comme une sorte d'inversion qui nous est proposée par le texte de Mc, quand on passe du niveau sous-jacent où l'histoire des femmes n'est finalement qu'un élément constitutif de l'histoire de Jésus, au niveau de surface où, curieusement, c'est l'histoire des femmes qui semble — par le biais du dialogue — comme encadrer l'histoire de Jésus.

A vrai dire, en effet, il n'y a pas deux histoires, mais une seule, celle de la résurrection de Jésus avec son parcours:

s1 [Jésus vivant: «de Nazareth»] →

s1 [Jésus non vivant: «crucifié»] →

s2 [Jésus mort: «on l'avait déposé»] →

s2 [Jésus non mort: «il n'est pas ici»] →

s1 [Jésus vivant: «en Galilée»].

Ce que, pour la commodité du propos, nous avons appelé l'histoire des femmes et qui correspond à l'axe s2/s2, n'est en réalité qu'un point de vue actoriel, différent de celui du «jeune homme», tous deux portant sur un seul et même événement: la résurrection de Jésus, et ce qui est, par exemple, sortie de Jésus hors du tombeau pour le «jeune homme», est, pour les femmes, perte du cadavre. Naturellement, au niveau du discours concrètement réalisé, les deux points de vue sont difficilement présentables en simultanéité. L'énonciateur est alors obligé soit de choisir un point de vue en laissant l'autre présupposé [l'histoire d'un hold-up peut être racontée soit du point de vue du voleur, soit du point de vue du volé], soit de les présenter en succession, comme dans notre texte de Mc, quitte à les distribuer à des niveaux différents.

S'il est vrai que l'histoire des femmes n'est qu'un épisode de l'histoire de Jésus, on pourrait concevoir que celle-ci se déroulat sur la dimension pragmatique: elle raconterait alors l'événement de la résurrection en situant le comportement des femmes à sa place prévue. En fait, l'énonciateur a choisi ici une autre solution qui consiste à enchâsser, si l'on peut dire, l'histoire de Jésus dans celle des femmes: ce renversement de point de vue n'est possible que si l'on passe corrélativement de la dimension pragmatique à la dimension cognitive [que ce soit, ailleurs, grâce au discours indirect, ou — dans le récit marcie — par la forme dialogale] qui propose alors un énoncé de type explicatif. Par où la dimension cognitive trouverait ici, le cas échéant, un de ses traits caractéristiques, liée qu'elle serait à la problématique des points de vue dans le discours: en ce sens, il conviendrait de distinguer le *cognitif énoncé* [le savoir obtenu permettant par exemple une progression du récit, au plan de l'énoncé énoncé] du *cognitif énonciatif*, relatif aux actants de la communication.

L'ÉNONCIATION COMME PROCESSUS CONCEPTUEL

(0)

Depuis quelques années on peut constater un intérêt de plus en plus grand pour ce que le structuralisme anthropologique, psychologique et linguistique ainsi qu'une certaine sémiotique¹ ont conçu comme l'un de leurs principaux projets scientifiques. Il s'agit de la description et de la simulation des connaissances (soit verbales, soit non-verbales) — des connaissances que l'homme emploie d'une part pour réaliser les buts qu'il se donne et d'autre part pour concevoir des nouvelles connaissances. Ce projet qui n'était pas pris au sérieux pendant une certaine période par les différentes disciplines concernées ou qui fut vite détourné en une sorte de philosophie spéculative a trouvé pourtant sa consécration grâce à l'arrivée de ce qu'on appelle «science cognitive» ou encore — au sens un peu plus large — «intelligence artificielle». Comme l'un de buts les plus centraux de cette tendance de recherche est la simulation de différents processus conceptuels, qui organisent les diverses activités de l'homme, par des automates que propose une technologie électronique très avancée, il a été presque nécessaire que les préoccupations du structuralisme et de la sémiotique se joignent à celles de la «science cognitive»².

Sans vouloir parler ici des finalités de ce genre de simulation (qui sont d'ailleurs très diverses), soulignons néanmoins qu'il représente un intérêt non seulement «pratique» ou «applicatif» mais aussi «théorique» dans ce sens qu'il pourrait peut-être fournir la possibilité d'une vérification expérimentale des modèles structuraux ou sémiotiques³.

Il est néanmoins vrai aussi que la simulation automatique des processus conceptuels n'est pas très avancée et se réduit, la plupart du temps, à des domaines assez bien structurés (comme à celui des maladies bactériennes du sang ou encore à celui de la prospection minière en géologie⁴). Quant aux domaines qui intéressent plus spécifiquement les sciences humaines et sociales (p.e. l'analyse et la génération du discours et la description du comportement) et encore en ce qui concerne les processus conceptuels particulièrement importants dans le traitement du sens (p.e. la planification de l'action, la décision, la préférence, la catégorisation, la typologisation des processus, le domaine des «pathèmes», etc.), il n'existe — à quelques

exceptions près⁵ — encore pratiquement aucun système dit expert dont on pourrait dire qu'il représenterait un minimum d'impact pour les recherches s'occupant justement de la description du sens («meaning» en anglais).

Un des arguments les plus connus qui revient constamment pour expliquer ce fait assez décevant est celui de la «complexité» de l'information à traiter ainsi que son caractère flou, apparemment peu structuré dont la cause est à chercher de toute évidence dans la subjectivité qui imprègne les divers processus proprement humains de la conceptualisation.

(1)

La question de savoir si l'on pourra un jour simuler les processus conceptuels sous-jacents aux activités du «traitement du sens» plus astucieuses, plus sophistiquées et aussi plus proches d'une logique proprement discursive, passe donc, entre autres, par la description de cette composante subjective qui s'exprime, on le sait, par l'acte de l'énonciation.

Dans l'acte de l'énonciation sont instituées les trois composantes essentielles de toute mise en discours, à savoir l'actorialité, la spatialité et la temporalité. Les trois composantes en question se distinguent en une *dimension énonciative* et une autre *énoncive*. La dimension énoncive recouvre toutes les occurrences dépourvues de marques de l'énonciation qui sont, selon la formule célèbre d'E. Benveniste⁶, le «je», l'«ici», et le «maintenant» renvoyant à la dimension énonciative. La composante de l'actorialité dans sa dimension énonciative met en scène, entre autres, les couples locuteur/allocutaire (pour le discours oral) ainsi que narrataire (pour les récits); la dimension énoncive de cette même composante met en scène par contre les personnages ou les acteurs d'un discours ou d'un récit. A l'intérieur de la composante de la temporalité, cette distinction se fait selon les deux concepts venant de la linguistique textuelle allemande «Erzählzeit» et «erzählte Zeit». La «Erzählzeit» est déictique et exprime, en se référant au moment T_0 ou au contexte discursif, la simultanéité, l'antériorité ou la postériorité; la «erzählte Zeit» est non-déictique et sert, suivant A. J. Greimas et J. Courtés «à transformer une organisation narrative en «histoire»⁷. La composante de la spatialité jouit, comme C. Kerbrat-Orecchioni l'a très bien montré⁸, de la même distinction entre usage déictique et non-déictique et renvoie ainsi de nouveau aux deux dimensions énonciative/énoncive.

Lors de la production d'un discours quelconque, les trois composantes, avec leurs deux dimensions *interagissent* d'une telle manière qu'elles restent distinctes les unes par rapport aux autres ou se syncrétisent en des unités discursives complexes. L'établissement des règles permettant d'engendrer de tels syncrétismes et une des tâches à accomplir si on veut simuler non seulement des processus logico-discursifs mais aussi des discours (des «textes» comme on dit aussi).

(2)

En distinguant préalablement entre «discours fonctionnel» et «discours narratif», D. Janik⁹ essaie par exemple d'élaborer une première typologie

de discours narratifs. Pour cela il s'appuie surtout sur les syncrétismes possibles entre narrateur/narrataire et acteur du récit (=composante de l'actorialité) et entre les deux composantes de l'actorialité et de la temporalité (il laisse donc à part la spatialité).

Ainsi D. Janik arrive à distinguer quatre formes typiques de discours narratifs auxquels s'ajoutent encore deux autres formes «périphériques» et quelque peu a-typiques:

1) *discours narratif de témoignage*: un acteur du récit englobe les rôles du narrateur et du «héros»; l'acteur ainsi défini se localise ensuite dans une antériorité temporelle par rapport à la situation actuelle du narrateur-locuteur mais la situation temporellement antérieure de l'acteur et celle du narrateur-locuteur sont «découplées», c'est-à-dire qu'il n'existe pas un lien d'évaluation entre les deux;

2) *discours narratif d'autobiographie*: a les mêmes caractéristiques que celles définissant le discours de témoignage à cette exception près que la situation temporelle antérieure de l'acteur de l'autobiographie et celle de l'énonciation narrative ne sont pas découplées, c'est-à-dire que le narrateur-locuteur «juge» ou «évalue» l'histoire de l'acteur en question;

On voit que c'est le rôle d'un actant *cognitif* (un «observateur» ou «évaluateur») qui distinguent les deux formes des discours narratifs cités: tandis qu'il est absent (ou seulement implicite) dans le discours de témoignage, il est présent dans celui de l'autobiographie en s'assimilant au narrateur-locuteur. A partir de ce constat on pourrait peut-être envisager encore une autre forme de discours narratif possédant les mêmes propriétés que les deux premières formes mais en se distinguant d'elles par le fait que l'actant cognitif est un acteur autonome qui évalue par rapport au narrateur-locuteur ou par rapport à l'acteur de l'histoire. On peut aussi s'imaginer l'assimilation de l'actant cognitif à la position du narrataire énonciatif (ou à l'allocutaire) — procédure qui peut déclencher des stratégies particulières telles que celles de la «mise-en-confiance», de la «complicité» mais aussi celle de la «justification». En reprenant la distinction entre allocutaire («personne» à qui le locuteur s'adresse) et non-allocutaire («personne» qui est — au moins apparemment mais pas nécessairement réellement — exclue de l'axe de la communication/narration), il est même possible d'envisager des cas où l'actant cognitif est assimilé à la position du non-allocutaire (p.e. «Si tu ne demandes ce que je ferais si *quelqu'un* disais que j'ai agi comme un idiot...»). Les différentes formes de discours narratifs ne sont donc pas, comme on le voit, des unités rigides et clairement délimitées mais plutôt des faisceaux de traits: ce ne sont pas les traits eux-mêmes qui sont spécifiques à une forme de discours narratif (ou autre) mais leurs regroupements spécifiques et locaux!

3) *discours narratif auctorial* (le narrateur-locuteur et les acteurs du récit sont distincts; le narrateur-locuteur projette les actions des acteurs du récit sur son actuel «horizon de conscience»);

4) *discours narratif objectif* (le narrateur-locuteur et les acteurs du récit sont distincts, mais le narrateur «débraye» le récit et les actions des acteurs de son actuel «horizon de conscience»).

Là de nouveau on pourrait peut-être en respectant le rôle de l'actant *cognitif*, déceler une autre forme de discours narratif qui verrait l'actant cognitif comme une unité autonome installée dans le récit et commentant/jugeant les acteurs et leurs actions.

Les deux formes périphériques sont:

1) *discours du narrateur* (n'est présent que le narrateur-locuteur et sa situation actuelle);

2) *discours autonome des personnages* (ici le narrateur-locuteur est absent ce qui produit l'effet *comme* si l'auteur est présent dans le(s) acteur(s): c'est le cas du «monologue intérieur», du «stream of consciousness». A notre avis, on rencontre ici une «énigme» qui se résout grâce à la distinction introduite par O. Ducrot¹⁰ entre le L-locuteur (le locuteur en tant que tel) et le λ-locuteur (le locuteur en tant qu'être du monde):

«En disant «Hélas!» ou «Chic», on colore sa propre parole de tristesse ou de joie: si la parole fait connaître ces sentiments c'est dans la mesure où elle est elle-même triste ou joyeuse. A quelqu'un qui se contente de dire «Je suis très triste» ou «Je suis très heureux», on peut éventuellement faire remarquer qu'il n'a guère l'air. ... C'est que le sentiment, dans le cas des énoncés déclaratifs, apparaît comme extérieur à l'énonciation, comme un objet de l'énonciation, alors que les interjections le situent dans l'énonciation elle-même — ... Je poserai donc que l'être à qui est attribué le sentiment, dans une interjection, c'est L, le locuteur vu dans son engagement énonciatif. Et c'est à λ au contraire qu'il est attribué dans les énoncés déclaratifs, c'est-à-dire à l'être du monde...»¹¹

Dans le «monologue intérieur» le narrateur, pourrait-on dire d'une manière analogique, est pris dans son «engagement énonciatif» tandis qu'il est considéré comme un «être du monde», comme un objet de l'énonciation, dans sa position auctoriale, de biographe, de témoin, etc.

Insistons sur le fait qu'il ne s'agit ici que d'une amorce d'une typologie des discours narratifs mais dont l'élaboration plus poussée et conceptuellement raffinée est tout à fait centrale si on veut comprendre un jour cette intelligence narrative qui est à l'œuvre dans un très grande variété de systèmes sémiotiques. Il faut aussi retenir l'importance centrale que joue dans un déploiement narratif ce que les sémiologues autour de J.-G. Grize appellent le «raisonnement». La présence d'un actant cognitif dans chacun des différents types de discours narratifs montre que la mise en scène de n'importe quel type de récit et de narration présuppose une certaine forme de raisonnement qui se différencie — selon D. Apothéoz, M.-J. Borel et C. Péquegnat¹² — en trois niveaux: rhétorique, argumentatif et cognitif au

sens restreint. Le *niveau cognitif* concerne la constitution de l'objet d'un discours (par exemple, la description d'un personnage ou d'un paysage, etc.); le *niveau rhétorique* concerne enfin le processus même de la communication dans ce sens qu'il doit rendre accessible une information ou un récit. Normalement un discours s'organise par le biais des deux composantes, celle de la *narrativité* et celle du *raisonnement*. Il importe donc non seulement de favoriser l'élaboration des «plans (ou des schèmes) d'action mais des plans d'argumentation et de cognition.

Avant de reprendre cette problématique de la narrativité et du raisonnement dans le discours, revenons de nouveau sur la question énonciateur/narrateur (locuteur).

(3)

Les remarques concernant l'existence d'un L-locuteur et d'un λ -locuteur nous amènent en effet à une différence importante — différence qui a été très finement interprétée par O. Ducrot dans sa théorie polyphonique de l'énonciation. Il s'agit de la distinction entre l'énonciateur et le locuteur/narrateur.

Souvent on admet tacitement que le locuteur, le «je», est identique avec la position de l'énonciateur. Or, il paraît bien que non seulement locuteur et énonciateur sont deux rôles différents mais en plus qu'il y a la possibilité d'une co-présence de plusieurs énonciateurs dans un discours. Selon O. Ducrot, un cas particulier d'une double énonciation est, par exemple, le rapport en style direct ou encore un dialogue du genre suivant:

A: «J'ai mal».

B: «J'ai mal; ne pense pas que tu vas m'attendrir»¹³.

L'acte de l'énonciation crée, selon la formule chère à O. Ducrot, une nouvelle situation juridique, c'est-à-dire un certain cadre réglant un certain type de transfert d'information, de narration, d'argumentation en distribuant des lieux de vérité, de responsabilité, de sanction, etc. Or, c'est le «je» en tant que locuteur qui est tenu pour responsable et donc pour l'énonciateur d'une telle mise en scène. Suivant la distinction entre L-locuteur et λ -locuteur, il est néanmoins clair qu'il ne peut s'agir que du L-locuteur si on parle de ce syncrétisme entre locuteur et énonciateur — «L est responsable de l'énonciation, considéré uniquement en tant qu'il a cette propriété. λ est une personne «complète», qui possède, entre autres propriétés, celle d'être l'origine de l'énoncé»¹⁴. Le λ -locuteur est donc en fait ce qu'on appelle en sémiotique le «simulacre» de l'énonciation ou encore l'énonciation énoncée.

Pour revenir à notre problématique de la description de cette activité énonciative qui est à l'œuvre dans la mise en discours de schèmes conceptuels représentant la connaissance véhiculée par le langage, retenons donc: le cas de la double énonciation (voir le rapport en style direct) montre qu'un discours peut être constitué non seulement par un sujet d'énonciation mais par plusieurs; le cas du λ -locuteur montre qu'il faut distinguer entre l'instance du locuteur/narrateur est celle du sujet de l'énonciation.

Le premier point a des conséquences pour l'analyse et la génération du discours dans ce sens que celui-ci n'est pas seulement sujet aux différentes mises en perspectives dans la narration et dans l'argumentation d'un fait ou d'un événement mais, en plus, aux différentes «logiques», à différents «jeux» dont chacun a son propre énonciateur.

Qu'on nous permette de citer ici un exemple relevant de la littérature romanesque — il s'agit de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil. Dans ce roman circulent différentes notions-clés comme «paix», «culture», «science», «grande idée», etc. dont différents groupes d'acteurs font un usage spécifique et approprié par rapport à une intention correspondante: ainsi les intellectuels pensent à la synthèse séculaire des grands systèmes philosophiques quand ils parlent de la «grande idée»; les hommes politiques pensent par contre à un grand congrès international réunissant les différentes puissances du monde, les militaires pensent, quant à eux, à une coalition entre l'Autriche et l'Allemagne, le pouvoir économique adore sous la notion de la «grande idée» l'efficacité de la rationalité industrielle et financière, en la considérant comme l'achèvement de la philosophie, etc. Si on laisse à part le rôle critique de Ulrich (le personnage central de ce roman) et, à travers lui, du narrateur, on voit bien ce qui distingue une simple mise en perspective d'un fait ou d'un événement et la co-présence de différentes énonciations concernant le même fait ou événement: les intellectuels, les militaires ou encore les hommes politiques et de la finance peuvent parler autant qu'ils veulent de la «grande idée» ou de la «paix» mais cela veut tout simplement dire qu'on «cause», car chacun a une certaine conception de ces faits pour laquelle il prend la responsabilité sans s'engager pour d'autres conceptions qui sont néanmoins aussi véhiculées par un même discours. En ne jouant pas sur les mots, mais sur les différentes conceptions «cachées» dans un mot, il y a toute une gamme de stratégies discursives où peut puiser à ses fins celui qui est conscient de cet état de fait. Mais ici a naturellement aussi lieu l'émergence de phénomènes liés à la communication elle-même comme, par exemple, le «malentendu», la «mauvaise compréhension», etc. De toute façon, une «grammaire du discours»¹⁵ voulant analyser et générer des (fragments de) discours quelque peu plus complexes est nécessairement confrontée à ce type de problèmes pour lesquels il faut trouver de bonnes descriptions permettant ensuite de préciser les règles conceptuelles.

Le deuxième point que nous avons retenu ci-dessus renvoie en fait à une question assez délicate pour toute théorie qui s'occupe de la description et simulation de la signification langagière: comment peut-on se représenter l'activité de l'énonciation? Il paraît que pour les uns l'énonciation est quelque chose qui est en soi irréductible et originaire de toute production du sens (ce sont souvent les théoriciens des «performatifs» qui adhèrent — du moins implicitement — à cette théorie); pour les autres l'énonciation constitue *un acte* parmi d'autres bien que évidemment d'une importance centrale (d'un point de vue philosophico-épistémologique c'est, par exemple, la thèse «représentationaliste» du langage (Frege) qui est utilisée pour soutenir ce point de vue). Il nous semble peu satisfaisant de considérer l'énonciation comme l'origine (peu importe si c'est au sens génétique ou au sens d'une présupposition logique) de toute production du sens sans pouvoir dire comment elle pourrait être décrite et expliquée (il nous semble d'ailleurs

qu'une telle «thèse» privilégie un peu trop exclusivement la composante «communicationnelle» et intersubjective du langage, devant réduire ainsi à la limite tout problème de vérité au sens logique du terme en une simple question de vraisemblance).

Nous adopterons donc la deuxième position et considérerons l'acte de l'énonciation comme un type d'acte particulier mais qui est descriptible comme n'importe quel autre acte. Citons dans cette optique une proposition de J.-F. Bordron qui reflète exactement notre propre position:

«Les instances de l'énoncé et de l'énonciation étant respectivement présupposants et présupposés, il est souhaitable de les décrire en des termes comparables. Nous proposerons d'appeler sujet de l'énonciation (SE) l'axe syntaxique entre sujet et anti-sujet ou, si l'on considère l'ensemble de la catégorie «sujet», comme protoactant «sujet». De la même façon, on obtient une définition protoactantielle de l'objet de l'énonciation (OE) et des autres places syntaxiques. L'instance de l'énonciation se trouve ainsi pourvue d'une syntaxe (...) que l'on peut mettre en relation avec celle de l'énoncé»¹⁶.

L'acte de l'énonciation ainsi vu devient donc descriptible et peut-être simulable pourvu qu'on obtienne plus de renseignements sur son fonctionnement.

Comme tout autre acte intentionnel, aussi l'acte de l'énonciation provoque en tant que processus intentionnel un *changement d'état* (peu importe si le nouvel état créé par l'énonciation est qualitativement différent ou non par rapport à l'état servant comme lieu de départ du changement). Est affecté par ce changement d'état la «personne» à qui cet acte est adressé, le *destinataire* de l'énonciation ou encore l'*énonciataire*. C'est dans cette optique que P. Fabbri et M. Sbisà¹⁷ ont retravaillé, nous semble-t-il, la typologie des actes de langage de Austin pour la replacer dans une théorie sémio-linguistique générale des processus intentionnels. L'objet de l'acte de l'énonciation est enfin l'énoncé-discours à l'aide duquel l'énonciateur cherche à provoquer un changement d'état du destinataire.

Il faudrait, nous semble-t-il, faire ici une distinction nette entre, d'une part l'énoncé-discours comme «produit» ou «résultat» de l'activité énonciative, et d'autre part l'affectation du destinataire et son changement qui sont aussi «produit» ou «résultat» de cette même activité. Bien qu'on confonde souvent ces deux facettes dans l'énonciation, elles suivent néanmoins deux types d'intentions différents et il serait donc assez utile de préciser ce qu'on entend par «acte de l'énonciation»: ou bien la construction d'un énoncé ou bien son emploi pour provoquer un changement d'état chez le destinataire.

Il est clair que l'emploi d'un énoncé-discours présuppose nécessairement que l'énonciateur le maîtrise ou le contrôle, c'est-à-dire qu'il a pu ou su le construire ou reconstruire; ceci n'est évidemment pas nécessairement requis si on considère l'acte de l'énonciation comme un acte de construction d'un objet. Notons que cette distinction a été très bien vue par les sémiologues autour de J.-B. Grize qui distinguent, dans leur «sémiologie du raisonnement»¹⁸, entre, d'une part le *niveau cognitif* réservé à l'élaboration conceptuelle de l'objet du discours, et d'autre part le *niveau argumentatif* où se construisent toutes ces stratégies persuasives et interprétatives destinées

à la «communication» de l'objet qu'est le discours, dans le but de provoquer un changement d'état chez le destinataire.

Ce qu'on entend donc en général par l'acte de l'énonciation est un processus plus complexe composé essentiellement par deux actes plus simples (construction de l'objet «discours»; communication de l'objet «discours»).

(4)

Pour revenir encore une fois à cette amorce d'une typologie de discours narratifs dont nous avons emprunté les éléments à une étude de D. Janik, elle concerne avant tout l'élaboration de l'objet «discours» (quant aux effets plus ou moins subjectifs ou objectifs que ces différents types de discours peuvent produire, notons qu'il s'agit ici des *effets inférables* mais non pas encore d'un usage effectif). Ainsi on peut se poser la question: comment un raffinement d'une telle typologie serait-il envisageable? En retenant la proposition de Bordron que l'énonciation et l'énoncé doivent être décrits en des termes comparables, il faut trouver encore des critères permettant la description d'un *acte*, d'une *action* ou encore d'un *processus intentionnel*. A l'aide de tels critères une typologie de processus intentionnels est envisageable et, par le biais de cette typologie, il est possible de comprendre davantage les mécanismes dans l'énonciation ainsi que les rapports qui peuvent apparaître entre le niveau de l'énonciation et celui de l'énoncé-discours.

Comme il nous manque ici l'espace nécessaire pour développer pas à pas un système conceptuel pouvant guider une démarche sémio-linguistique pour l'élaboration d'une telle typologie des processus intentionnels, nous nous contenterons d'en indiquer quelques points essentiels¹⁹.

Nous soutenons qu'il y a essentiellement trois critères qui règlent les différents types de processus intentionnels.

Le *premier critère* détermine la composition actantielle de la composante «subjective» d'un processus intentionnel. Ce critère englobe donc tous les rôles actantiels qui concernent motivation, compétence/contrôle et exécution d'un faire/ne pas faire (notons que les deux rôles centraux sont ici l'*agent* (celui qui exécute un faire) et le *destinateur* (celui qui contrôle ce faire)).

Le *deuxième critère* détermine la composition actantielle de la composante «objective» d'un processus intentionnel. Ce critère comprend donc tous les rôles actantiels qui concernent les objets «visés» ou qui servent à la visée d'un processus intentionnel (la distinction la plus importante à faire ici est celle entre l'*objet* comme *catégorie dépendante* (c'est-à-dire comme «représentation» mentale ou autre d'une (partie d'une) situation), et l'*objet* comme *catégorie indépendante* (c'est-à-dire comme (partie de) la situation «elle-même»).

Le *troisième critère* détermine:

— les différentes formes du *changement d'état* ainsi que celles de l'*aspectualité* à l'aide de laquelle de déroulement d'un processus peut être envisagé;

— les différentes formes de la *modification* intervenant lors d'un processus (voir les «modalités» au sens sémiotique du terme, c'est-à-dire

les modificateurs déterminant l'arrière-plan motivationnel et la compétence d'un processus);

— la nature «affectante» ou non d'un processus (c'est-à-dire la possibilité qu'un processus peut avoir de provoquer un changement d'état du sujet lui-même ou de l'objet visé par le sujet).

Sans pouvoir le montrer ici, notons qu'à l'aide de ces critères (qui se différencient naturellement en différentes sous-catégories), il est possible de mettre en place une typologie de processus intentionnels tels qu'ils s'expriment dans le langage naturel et dans le discours, et qui recouvrent tout de même un échantillon assez important de l'«activité significative» de l'homme. Qui dit «typologie» sous-entend évidemment aussi que les différents types de processus se positionnent les uns par rapport aux autres d'une manière intelligible. Ainsi peut-on reconstruire un système conceptuel qui est sous-jacent aux différents types de processus et qui se construit essentiellement autour des deux composantes: *objet* comme catégorie dépendante («représentation», «attitude», etc.) vs *objet* comme catégorie indépendante («situation», «unité autonome», etc.).

A la première composante s'attachent des processus tels que ceux de la motivation, de la construction du sujet (de l'apprentissage) et de la disposition (du contrôle); à la deuxième composante s'attachent des processus tels que ceux de la cognition/perception/affection, de la transitivité et de la factivité ainsi que ceux de la construction de l'objet. Ces différents types de processus remplissent des fonctions spécifiques les uns par rapport aux autres ainsi que par rapport au système général en lui garantissant de ce fait un certain équilibre.

Soulignons que ces types de processus et leur organisation sous-jacente sont indépendants d'une langue naturelle; mais ils ne sont pas non-pertinents: ce sont les lexèmes verbaux qui ont servi en fait à l'élaboration de cette typologie. La connaissance des différents types de processus ainsi que de leurs fonctions spécifiques au sein d'un système conceptuel plus général est d'une importance cruciale pour les recherches en science cognitive et en sémiotique, puisqu'elle fait avancer l'analyse (c'est-à-dire la reconnaissance et la description) automatique dans le domaine du langage ainsi que la génération des parties quelque peu plus complexes des discours et des récits.

Si on considère l'énonciation comme un acte (comme un processus) comparable dans sa structure formelle aux autres actes, on comprend l'importance qu'une typologie des processus intentionnels possède pour la compréhension de celle-ci. En retenant que la composante «objective» de l'énonciation est l'énoncé-discours, l'une des principales préoccupations de cet acte est en effet la construction de l'objet «discours». Mais l'énonciation peut se présenter aussi comme un acte quasiment perceptif et cognitif au sens observationnel du terme, c'est-à-dire comme un acte qui ne construit pas l'objet-discours mais qui le commente et interprète comme une «situation» indépendante par rapport à l'énonciateur. L'acte de l'énonciation peut prendre aussi la forme d'un processus de motivation (de désir, d'obligation, de nécessité, de condition, etc.), il peut s'exprimer comme un processus d'apprentissage, de disposition et ainsi de suite. Finalement, l'acte de l'énonciation est aussi un acte qui s'inscrit dans ce genre de processus qui

mettent en rapport deux sujets, en représentant ainsi les différentes possibilités de l'échange, de la communication et surtout de la persuasion et de l'argumentation²⁰.

On voit donc — et M. Hammad l'a déjà souligné²¹ — que les différents types de processus intentionnels peuvent s'articuler sur un niveau *énonciatif* du discours et sur un niveau *énoncif*: ainsi les deux niveaux deviennent comparables et — selon les vœux de J.-F. Bordron — un «calcul» (au sens très large) possible «portant sur les rapports entre les composantes syntaxiques de ces deux instances»²².

NOTES

¹ Nous pensons en effet à la sémiotique «structurale» dans la ligne F. de Saussure/L. Hjelmslev/A. J. Greimas.

² Voir p.e.: P. Stockinger (éd.): «Intelligence artificielle et théorie sémio-linguistique», in: *Actes Sémiotiques-Bulletin* VIII/36, 1985.

³ J.-C. Gardin, M.-S. Lagrange et M. Renaud (éd.): *Systèmes experts en sciences humaines*, Paris, Eyrolles 1986.

⁴ Voir: H. Farreny, *Les Systèmes Experts. Principes et Exemples*, — Toulouse, Cepadues Ed. 1985.

⁵ Voir p.e.: J. Pitrat, *Textes, ordinateurs et compréhension*, Paris, Eyrolles 1985; G. Sabah, *Contribution à la compréhension effective d'un récit*, thèse d'Etat, Université Paris VI, 1978.

⁶ E. Benveniste, De la subjectivité dans le langage. in: *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 1966.

⁷ A. J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

⁸ C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin, 1980.

⁹ D. Janik, *Literatursemiotik als Methode. Die Kommunikationsstruktur des Erzählwerks und der Zeichenwert literarischer Strukturen*, Tübingen, G. Narr, 1985.

¹⁰ O. Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Paris, Minuit, 1984.

¹¹ *Ibid.*

¹² D. Apothéloz, M.-J. Borel et C. Péquegnat, «Discours et raisonnement», in: J.-B. Grize (éd.): *Sémiologie du raisonnement*, Berne, Peter Lang, 1984.

¹³ O. Ducrot, *op. cit.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Expression empruntée à L. Danlos, *Génération automatique de textes en langues naturelles*, Paris, Masson 1985.

¹⁶ J.-F. Bordron, Énonciation, in: A. J. Greimas et J. Courtés (éd.): *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage II*, Paris, Hachette, 1986.

¹⁷ M. Sbisà et P. Fabbri, «Models for a pragmatic analysis», *Journal of Pragmatics* 4, 1981.

¹⁸ *Op. cit.*

¹⁹ L'élaboration d'une telle typologie est le thème de notre travail de recherche en cours.

²⁰ Dans la perspective des recherches en intelligence artificielle voir notamment le travail de P. Cohen et C. R. Perrault, *Elements of a Plan-Based Theory of Speech Acts*, *Cognitive Science* 3, 1979.

²¹ M. Hammad, «Énonciation», in: Greimas/Courtés: *Sémiotique II*.

²² J.-F. Bordron, *op. cit.*

PROLEMAS DE ENUNCIÇÃO

0. *Introdução*

Estas considerações iniciais têm por objetivo situar melhor o trabalho e estabelecer o ângulo sob o qual se pretende examinar a enunciação.

Ninguém ignora a existência de duas tendências opostas no tratamento do texto, que se acreditam inconciliáveis e que se recriminam mutuamente: de um lado, as análises do «texto pelo texto», análises internas e iminentes, do outro, as abordagens sociológicas, históricas, psicológicas do texto ou mesmo sua livre interpretação. Texto, pretexto, contexto emaranham-se nesse jogo teórico, marcadamente ideológico. Todos aqueles que se (pre-) ocupam com o texto são chamados a se posicionarem a respeito. Se, no trabalho constante com a linguagem, atraídos pelo fascínio da significação a ser construída, percebe-se a necessidade de analisar o texto como um sistema de regras capaz de explicar sua organização imanente — em suma, uma análise formal e estrutural, no bom sentido (existe o mau?) —, pressente-se, por outro lado, e exactamente por se estar interessado no sentido, que é imprescindível considerar o texto também como um pretexto do contexto.

A conciliação das abordagens ditas internas com as frequentemente denominadas externas não é um anseio recente ou de alguns, apenas. A contribuição deste artigo não está, portanto, no reconhecimento ou na proposição desse casamento, aparentemente condenado ao insucesso, mas na discussão do contexto epistemo-metodológico em que é possível fazê-lo, sem cair nas superposições de análises contraditórias ou nas correlações um tanto simplistas da sociolinguística norte-americana.

Os objetivos propostos só têm alguma chance de serem alcançados caso se recorra a teorias e a modelos de análise do texto ou do discurso e não de explicação da frase, mesmo que se reconheça a inegável contribuição metodológica da linguística frásica. Aceitar o fato de que se fala por textos e não por frases, e conceber o texto como um todo, cujo sentido não é a soma dos sentidos de suas frases, é inverter a direcção da análise: a descrição das frases está na dependência da explicação satisfatória dos mecanismos de organização e coerência textual. É, assim, na linguística transfrásica, na gramática textual ou na semiótica narrativa e discursiva

que se podem obter os subsídios requeridos para que se juntem a análise interna, necessária, dos mecanismos e regras que engendram o discurso com a abordagem externa das variáveis sócio-históricas de sua produção e de sua recepção, a que, em última instância, se subordina o sentido do texto.

A escolha da teoria semiótica, apresentada por A. J. Greimas e desenvolvida pelo Grupo de pesquisas sêmio-linguísticas da E.H.E.S.S. de Paris, como ponto de partida das reflexões sobre o discurso assim definido, justifica-se por duas razões principais: em primeiro lugar, tal enfoque descreve e explica satisfatoriamente o componente narrativo do discurso, oferecendo método e técnicas adequadas de análise interna do texto; em segundo lugar, acredita-se que, pela mediação da enunciação, o modelo semiótico permita articular o discurso com suas condições de produção. É, sem dúvida alguma, a proposta mais desenvolvida, actualmente, de análise interna e imanente do texto e, ao conceber um sistema de regras capaz de explicar, com os mesmos princípios epistemo-metodológicos, tanto as estruturas narrativas quanto as discursivas, a semiótica greimasiana deu já os primeiros passos para a construção de um modelo que, sem abandonar a análise do texto, examine também sua inserção no contexto.

Acredita-se, portanto, poder fazer o projecto avançar nessa direcção, sem contradições teóricas, pois a enunciação, que se tomará como elemento intermediário entre formações discursivas e sociais, tem já lugar na proposta greimasiana.

1. *Enunciação e intertextualidade*

Pretende-se explicar, assim, as vinculações do discurso com suas condições sócio-históricas de produção e de recepção através da análise da estrutura da enunciação. É preciso, no entanto, deixar claro que em nenhum momento será tratado do problema, já sobejamento discutido, das relações entre texto e referente, entre linguagem e mundo, mas sim de ligações intertextuais. Da mesma forma que não se deve ler o texto apenas como um conjunto de frases e que, para explicar a frase, precisa-se antes analisar o texto, tampouco pode-se pretender tomar o contexto como uma simples soma de textos. Necessário se faz considerá-lo como um texto maior, uma totalidade de significação, no interior de que cada texto cobra sentido. O sentido do texto depende do sentido do texto-contexto em que se integra. Esse contexto não se confunde, por conseguinte, com o «mundo das coisas» e tem, enquanto texto, uma organização narrativo-discursiva em que os textos-partes assumem posições.

Tal concepção de contexto implica, em última instância, uma semiótica da cultura que permitiria o estabelecimento dos papéis narrativo-discursivos devidos a cada texto no macro-texto cultural. Lotman e a chamada semiótica russa têm-se dedicado ao problema, sob um prisma um pouco diferente¹. Não é o objectivo deste trabalho a semiótica da cultura, nem se tem a pretensão de chegar até o macro-texto cultural. Não se trata, portanto, de ler o texto-contexto na sua totalidade, mas sim recortado pelas relações que mantém com o texto que está sendo examinado. As dificuldades são

muitas, sobretudo as de delimitação das relações intertextuais a serem consideradas.

Um único caminho se apresenta, o de determinar como cada discurso se posiciona quanto à enunciação, ou melhor, o de desvendar a organização narrativa da enunciação.

2. Estruturas narrativas da enunciação

2.1. Esquema narrativo canônico

O esquema canônico da narrativa prevê três percursos narrativos: o do Destinator-manipulador, o do Destinatário-sujeito e o do Destinator-julgador².

O Destinator-manipulador é o actante que comunica ao Destinatário-sujeito os valores postos em jogo e lhe atribui a competência modal e semântica requeridas para um determinado fazer, por ele, Destinator, desejado. Competência define-se como o conjunto de condições que tornam possível o fazer e pode ser modal — e, nesse caso, pressupõe as operações de manipulação, pelas quais o Destinator capacita o sujeito para o fazer, ao lhe conferir as modalidades do querer/dever, saber e poder fazer — e semântica — o quadro de valores necessários ao fazer do Destinatário-sujeito, previamente determinado pelo Destinator.

Por sua vez, o Destinatário-sujeito é aquele que faz, a partir da manipulação do Destinator, tocando-lhe, portanto, a responsabilidade da transformação de estados ou do fazer-ser.

Finalmente, cabe ao Destinator-julgador sancionar o fazer do sujeito. O resultado da performance do sujeito lhe é comunicado para que o julgue, isto é, verifique se o contrato inicialmente estabelecido entre o Destinator-manipulador e o Destinatário-sujeito foi ou não cumprido, se os valores foram ou não assumidos, podendo a sanção ser positiva ou negativa: o sujeito será reconhecido, cognitivamente, como «herói» ou «vilão», e recompensado ou punido pragmaticamente.

Os actantes³, entidades narrativas, são, na instância das estruturas discursivas, preenchidos por papéis temáticos e recobertos figurativamente, tornando-se atores. Dessa forma, um Destinatário-sujeito pode apresentar-se no discurso, como um pescador ou o Joãozinho-da-lagoa.

Enunciador e enunciatário podem ser considerados como atores (papéis temáticos, mais precisamente), implícitos e logicamente pressupostos de qualquer enunciado. Trata-se do percurso temático da enunciação, em que, na verdade, se confundem dois subtemas, o da *produção* e o da *comunicação*, eixos segundo os quais se desenrolam as atividades humanas. O eixo da *produção* é o da ação do homem sobre as coisas, transformando-as ou construindo-as; o da *comunicação* subsume a ação do homem sobre os outros homens, ação criadora das relações inter-subjetivas fundadoras da sociedade⁴.

No percurso temático da enunciação como *produção* de enunciados (e, portanto, de significação) não se reconhecem dois atores distintos, enunciador e enunciatário, e sim seu sincretismo, geralmente denominado sujeito da enunciação. Já no percurso temático da *comunicação*, enunciador

e enunciatário colocam-se, respectivamente, como destinator e destinatário da comunicação do discurso-enunciado.

Essa duplicidade de percursos temáticos permite, certamente, tomar a enunciação como a atividade humana por excelência, ao mesmo tempo produção e comunicação.

O caráter ambíguo e duplo da enunciação só desaparece quando a descrição deixa o nível discursivo e passa ao narrativo, isto é, quando são correlacionados actantes e papéis actanciais narrativos com papéis temáticos discursivos.

ESTRUTURA NARRATIVA		Percurso do Destinator-manipulador	Percurso do Destinatário-sujeito	Percurso do Destinator-julgador
ESTRUTURA DISCURSIVA	Tema da Comunicação	Enunciador	Enunciatário	
	Tema da Produção		Sujeito da Enunciação (Edor/Etário)	

Dois pontos, visualizados no esquema acima, devem ser ressaltados: em primeiro lugar, o enunciador pode cumprir tanto o percurso do Destinator-manipulador, quanto, em sincretismo com o enunciatário, o do Destinatário-sujeito; em segundo lugar, há casas vazias na instância discursiva do tema da produção, que se procurará preencher.

2.2. Enunciação como comunicação

Na primeira leitura, a do tema da comunicação, o enunciador está colocado como Destinator-manipulador, responsável pelos valores em jogo e capaz de levar o Destinatário-sujeito, o enunciatário, a crer e a fazer. O fazer manipulador (fazer persuasivo) realiza-se no e pelo discurso-enunciado.

O enunciatário, por sua vez, manipulado cognitivamente e pragmaticamente pelo enunciador, cumpre os papéis do Destinatário-sujeito, ainda que o fazer pretendido não se realize. O fazer interpretativo do enunciatário, que o instaura como sujeito virtual ou atual (mas não real), ocorre também no discurso-enunciado.

Desses fatos resulta que, para conhecer tanto o fazer persuasivo do enunciador quanto o interpretativo do enunciatário, precisa-se recorrer à análise interna e imanente do texto. O texto deverá ser, assim, abordado, primeiramente, como rede de relações e de operações lógico-conceituais de valores fundamentais, axiologizados em eufóricos e disfóricos ou em tensos e relaxados; em seguida, como uma organização narrativa, em que os valores, investidos em objetos, serão valores (ideológicos) de um sujeito; finalmente, como estruturas discursivas. Se a primeira reação de euforia

e de disforia do ser vivo em seu contexto, assim como as relações ideológicas dos sujeitos com os objetos caracterizam já o enunciador e o enunciatário do texto, é, certamente, na instância das estruturas discursivas que eles mais se expõem. A sintaxe discursiva, também denominada sintaxe da enunciação, determina as relações entre enunciação e enunciado e entre enunciador e enunciatário, de que resultam as diferentes «visões» do discurso (em primeira ou em terceira pessoa, por exemplo), o uso de diálogo ou de descrições, os sistemas de referência temporal e espacial, os recursos argumentativos e de implicação e outros procedimentos, que criam no discurso a ilusão de enunciação e a de realidade, para produzir efeitos de verdade (de dizer-verdadeiro). Da mesma forma, os valores disseminados como temas e revestidos por figuras procedem do *saber-fazer figurativo do enunciador*. É necessário, portanto, desenvolver a sintaxe e a semântica da enunciação, apenas esboçadas, recorrendo, quem sabe, às diferentes colocações da semântica da enunciação — da argumentação, da pressuposição, dos atos de linguagem —, à teoria do texto literário, sobretudo quando aprecia problemas de ponto de vista, de verossimilhança e veridicção e de expressão do tempo e do espaço, à estilística e à retórica, às reflexões sobre coerência textual, às teorias semânticas e a suas contribuições à análise do discurso.

A análise do texto, na instância discursiva sobretudo, permite que sejam estabelecidas as «características do enunciador» como um tipo de manipulador — os recursos que utiliza na persuasão do Destinatário, as «imagens» que dele faz, o fazer que deseja ver realizado, os valores com que joga e assim por diante.

O percurso do Destinatário-sujeito, que engloba o programa narrativo de aquisição da competência e o da performance (no caso, sua virtualidade, apenas), poderá ser, por conseguinte, examinado também a partir da análise interna do texto. Subtipos de Destinatário-sujeito serão encontrados: sujeitos modalizados pelo querer-fazer ou pelo dever-fazer (textos literários vs textos religiosos ou científicos), sujeitos modalizados pelo saber-fazer (textos tecnológicos), sujeitos dos quais se espera um fazer cognitivo, sujeitos instados a um fazer pragmático.

Tendo observado muito rapidamente o percurso do Destinatário-manipulador e o do Destinatário-sujeito, na leitura da enunciação como comunicação e manipulação, percebe-se, graças ao esquema de narrativa, que não se preencheu a casa do Destinatário-julgador.

É função do Destinatário-julgador avaliar o fazer do sujeito, tomando como referência o contrato assumido, mas, muito frequentemente, na leitura da enunciação como comunicação, a estrutura narrativa interrompe-se no momento em que o Destinatário se torna sujeito capacitado para o fazer ou sujeito que crê, não ocorrendo, portanto, o percurso final da sanção. Nas vezes em que a sanção acontece, como no discurso da publicidade, o Destinatário-julgador é investido pelo mesmo papel temático do enunciador, que já preencherá o Destinatário-manipulador. Curiosamente, a enunciação, nesse aspecto, tem características semelhantes às do conto maravilhoso, em que o rei cumpria os papéis actanciais de Destinatário-manipulador e julgador.

Mostrou-se, em resumo, que a leitura temática da comunicação se faz a partir do discurso, que congrega o fazer emissor-persuasivo do enunciador (e, em alguns casos, seu fazer interpretativo, que antecede a sanção) e o

fazer receptivo-interpretativo do enunciatário. Ressaltou-se, também, a necessidade de desenvolver a sintaxe e a semântica da enunciação, e foram arroladas certas propostas a serem utilizadas, com proveito, nessa direcção, sempre, porém, no quadro da teoria semiótica. Só o exame mais acurado das estruturas discursivas pode levar a um maior conhecimento da enunciação, concebida como instância de mediação entre estruturas sêmi-narrativas e estruturas discursivas e responsável, portanto, pelas diferentes opções do discurso e por elas instaurada.

2.3. Enunciação como produção

Na segunda leitura, a do tema da produção, o enunciador e o enunciatário, sincretizados no sujeito da enunciação, são vistos como sujeitos produtores do discurso-objeto. Trata-se de um programa narrativo de construção de objetos e não de construção de sujeitos. Os textos mais comumente examinados, como os contos populares, são narrativas de construção de sujeitos: o sujeito, através do objeto, busca valores que o modifiquem, que o «construam», como o herói que parte à procura da princesa ou da poção mágica, em que estão investidos os valores desejados (o saber ou o poder, por exemplo). Quanto os programas de fabricação de objetos, é bem conhecida a análise greimasiana de uma receita de cozinha (a da «soupe au pistou») ⁵, que será tomada como ponto de referência para o exame da produção do objeto-discurso.

O sujeito, para quem o busca e a manipulação de valores são essenciais, só lhe interessando os objetos como lugares de investimento dos valores, pode obter um objeto-valor através de três diferentes programas narrativos: o de *doação* (com ocorre na relação desequilibrada do Destinatário-manipulador com o Destinatário-sujeito, ou na troca, em que há dois objetos-valor em jogo), o de *apropriação/espoliação* (na relação polêmica do sujeito com o Anti-sujeito) e o de *produção*. Um programa de produção consiste na construção de um objeto como suporte de um valor desejado ou necessitado pelo sujeito construtor ou por algum outro sujeito, o que justificaria sua criação. A produção de um objeto para servir de cobertura ou suporte de um ou mais valores só é, assim, empreendida para satisfazer a uma necessidade do sujeito ou para lhe proporcionar um prazer. No exemplo, já citado, da receita de cozinha, a execução correcta das indicações leva à construção do objeto «sopa» que dará ao cozinheiro, ou a seus convidados e familiares, um prazer estético de ordem gustativa.

Voltando à produção discursiva, é preciso, primeiramente, lembrar que se trata da construção de um objeto-valor cognitivo e não da fabricação de objetos pragmáticos, como no exemplo acima ou no folheto de montagem de peças. O discurso construído é o objeto cognitivo resultante da competência e do fazer do sujeito da enunciação e, apenas nas exceções, que são os discursos tecnológicos e os textos que contam sua produção, apresenta-se como manifestação discursiva de um dos componentes da competência modal do sujeito. Esses simulacros explícitos da enunciação constituem casos singulares, que facilitam o exame do quadro enunciativo. Normalmente, a competência do sujeito da enunciação, tanto modal quanto semântica,

assim como sua performance, então pressupostas pelo enunciado e podem ser, em grande parte, reconstruídas, a partir do discurso.

A sintaxe discursiva permite refazer a competência modal do sujeito da enunciação e sua performance; a semântica, os valores que utiliza. As configurações discursivas e os percursos figurativos selecionados pelo discurso são lugares privilegiados para a apreensão dos valores investidos no objeto construído. As análises do léxico, sobretudo as de inclinação sociológica, levam em conta tal fato. Na semântica estrutural, uma das colocações mais instigantes foi a caracterização das figuras de conteúdo como procedentes da relação orientada entre mundo e língua, ou melhor, entre a semiótica do mundo natural e a semiótica linguística. As figuras do discurso, resultantes do saber-fazer figurativo do sujeito da enunciação, podem, por sua vez, ser examinadas como o ponto de intersecção entre dois ou mais discursos, ou entre texto e contexto. A enunciação começa, assim, a aparecer como estrutura de mediação entre o discurso e seu contexto.

Se é possível reconstruir grande parte da competência do sujeito a partir da análise do discurso, restam, porém, a ser determinados os valores para os quais o objeto-discurso foi produzido e, sobretudo, o Destinador-manipulador que os comunicou ao sujeito da enunciação, ao mesmo tempo que o capacitou para tal desempenho.

Surge, assim, a exigência de preencher as casas vazias no esquema narrativo canônico e, para tanto, propõe-se um *produtor* (como ator ou papel temático), que ocupe a do Destinador-manipulador, e um *receptor-interpretante*, que se encarregue da do Destinador-julgador. A escolha dos nomes foi motivada pela expressão «condições de produção e de recepção» e pela «estética da recepção». Interpretante, além de remeter a Peirce, lembra-nos o fazer interpretativo que tal ator exerce, evitando, assim, o caráter simplista da recepção — «destino da comunicação» — da teoria da informação.

ESTRUTURAS NARRATIVAS		Percurso do Destinador-manipulador	Percurso do Destinatário-sujeito	Percurso do Destinador-julgador
ESTRUTURAS DISCURSIVAS	Tema da Produção	Produtor	Sujeito da Enunciação	

Ao apresentar os papéis temáticos do produtor e do receptor como Destinadores, respectivamente manipulador e julgador, do sujeito da enunciação, tenciona-se criar a possibilidade de descrever, com método e técnicas da semiótica, as chamadas condições de produção e de recepção do texto (ou parte delas).

O produtor é o responsável pela competência do sujeito da enunciação e a origem de seus valores, colocando-se, portanto, com o Destinador sócio-histórico (ou psico-sócio-histórico). É indispensável considerar o sistema de produção responsável pelas formações ideológicas caracterizadoras

do Destinador-produtor, que se está propondo como fonte de valores do sujeito da enunciação.

Não se trata, como alguns poderiam pensar, de analisar o ser ontológico: constrói-se o percurso narrativo do Destinador-manipulador e seu preenchimento discursivo pelo papel temático do produtor sócio-histórico, a partir dos textos que formam o contexto do discurso em questão. Para caracterizar sócio-historicamente o sujeito da enunciação não é mais suficiente a análise interna do discurso examinado, precisa-se recorrer aos textos que o envolvem.

Conforme proposta inicial, tentou-se explicar a organização narrativa da enunciação e suas relações com os papéis temáticos discursivos da comunicação-manipulação e da produção. Recorreu-se, na primeira leitura temática, à análise narrativa e discursiva do texto, sobretudo à sintaxe e à semântica da enunciação, e, na segunda, à análise semiótica da intertextualidade contextual. Espera-se ter mostrado que é possível conciliar, em um mesmo quadro epistemo-metodológico, as análises interna e externa do texto, pelo caminho, ainda não suficientemente conhecido, da enunciação.

NOTAS

- 1 Veja-se, em português Schnaiderman, Bóris (org.), *Semiótica russa*. São Paulo, Perspectiva, 1979.
- 2 Para a semiótica greimasiana, veja-se, sobretudo, Greimas, A. J. e Courtés, J.; *Sémiotique — Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris, Hachette, 1979.
- 3 Há, entre actantes e atores, a instância intermediária dos papéis actanciais.
- 4 Greimas e Courtés, op. cit., p. 46.
- 5 Greimas, A. J.; *La soupe au pistou ou la construction d'un objet de valeur*. Documents. Paris, 5, 1979.

DAS CONSTRUÇÕES DO SUJEITO

Introdução

Admitidas e tantas vezes reivindicadas, as incompatibilidades epistemológicas existentes entre linguística e/ou semiótica e psicanálise não impedem, paradoxalmente, a emergência periódica, na cena científica, de análises comparativas de conceitos relativos à linguagem, tendo como referências fundamentais Ferdinand de Saussure e Jacques Lacan.

A partir desta constatação certas observações se impõem que orientarão o percurso a que nos propomos neste espaço de reflexão, cuja pretensão é dupla, com incidências para o aprofundamento das questões em torno das quais a psicanálise se articula e a semiótica se reorganiza em busca da concretização do seu projecto científico.

Em primeiro lugar, quanto à relação estabelecida para o confronto disciplinar, se F. de Saussure é incontestavelmente o representante da linguística que a partir dele se constitui, propondo uma teoria e procedimento formais capazes de definir a *língua* como objecto autónomo, já a evocação de J. Lacan exige ser elucidada. De facto, não estando neste sentido ao nível de F. de Saussure — este lugar pertence a Sigmund Freud, fundador da psicanálise, de sua teoria e de seu método — a importância atribuída a J. Lacan nos estudos comparativos, a ponto de sua contribuição teórica não ser tomada como uma das tantas teses que testemunham a complexidade do campo analítico, mas como a representante da psicanálise como disciplina, advém antes do facto dele ter proposto uma teoria psicanalítica da linguagem, para a qual ele convocava tanto o corpus freudiano como o *Curso de Linguística Geral*, colmatando assim uma lacuna que persistia desde Freud¹ e isto num momento em que os estudos científico-linguísticos se encontravam em pleno arranque. Ou seja, é só neste momento, que retira a psicanálise do território em que ela se encontrava confinada, obrigando-a a aceitar o confronto com outros domínios do saber, que ela atrai a atenção dos que trabalham no âmbito das ciências da linguagem, aparecendo mesmo para muitos, dadas as suas preocupações teóricas, como susceptível de disputar o objecto da ciência, colocando em causa a sua autonomia. E a evocação constante de Freud neste processo confirmava o

lugar de privilégio concedido ao que não era senão uma reelaboração teórica possível da teoria freudiana.

Assim sendo, o reconhecimento da complexidade que envolve o campo analítico conduz a uma apreciação crítica dos estudos comparativos que, na verdade, só são possíveis a partir de sua limitação a uma única conceptualização dos problemas que lhe são inerentes. É nesta medida que a teoria lacaniana, pelo carácter sistemático da sua exposição conceptual, se presta a uma aproximação entre domínios heterogéneos e à busca das suas convergências e divergências. Sem visar a sua especificidade, e tendo-lhe restituído o seu verdadeiro lugar, evocá-la-emos contudo no que se segue, justificando a sua presença neste trabalho.

Em segundo lugar, a conformidade com os princípios de cientificidade por parte dos que trabalham no domínio das ciências da linguagem parece, de facto, implicar ou a rejeição da psicanálise ou a homologação das suas unidades específicas com as que pertencem ao seu quadro metodológico. Nesse último caso, assiste-se, como não poderia deixar de ser, tratando-se de campos heterogéneos, a uma mera constatação estéril de tais convergências e divergências conceptuais, quando não à redução das suas particularidades epistemológicas, sem que um desafio recíproco das disciplinas convocadas, que conferiria precisamente um sentido aos estudos comparativos, permita, sem perda da sua autonomia e da sua pertinência, o avanço do processo de conceptualização que lhes é próprio. Assim é que as relações entre psicanálise e ciências da linguagem sejam, no mínimo, difíceis, apesar de tais aproximações e na falta de um confronto que assuma, além das diferenças, a possibilidade de uma colaboração mútua, no sentido de permitir que a alteridade desbrave novos horizontes, indique novas direcções de investigação.

É este o objectivo que nos propomos. Visando uma redefinição das relações entre semiótica e psicanálise, que começaremos por expor sucintamente, tentaremos dar conta dos diferentes modos de construção do *sujeito* no interior destes campos heterogéneos. Nestes dois momentos a teoria lacaniana estará, no que se refere à psicanálise, presente. No primeiro porque a relação disciplinar tem nela a sua origem, sendo, por outro lado, a partir dela rejeitada ou não pelos teóricos da linguagem. No segundo porque a teoria do sujeito avançada por Lacan, apesar da dúvida ou das controvérsias que pesam sobre certos aforismos (cf. por exemplo, «*o inconsciente é estruturado como uma linguagem*») e sobre certas lacunas (cf. a questão do *afecto*), que não desenvolveremos aqui, constitui um dos pontos fortes da sua conceptualização, sobretudo porque ela elucida a questão da sua divisão e a importância do Outro impessoal, cuja dimensão, transcendental ou não², também não será aqui objecto de discussão, interessando-nos tão somente a sua definição enquanto instância ou lei implícita a qualquer discurso³, o que nos permitirá estabelecer um paralelo entre a psicanálise e a teoria semiótica. Aliás, é a partir do reconhecimento recíproco deste lugar nevrálgico que ambas conceptualizam, das suas diferenças e das suas convergências, que uma colaboração conjunta se torna possível. De onde o terceiro momento deste artigo, em que indicaremos algumas regiões sobre as quais poderiam incidir, em perspectivas cruzadas, as focalizações teóricas, esclarecendo-se mas também complexificando-se mutuamente. Desta forma, sem denegar a necessidade de um exame comparativo prévio da noção-base que nos serve de ponto de partida, e que limitaremos a certos aspectos para precisar o

carácter de um encontro disciplinar possível, mas vencendo as resistências que purificariam o nosso percurso das suas possíveis repercussões positivas, mostraremos como a semiótica poderá beneficiar das colocações da psicanálise para desenvolver as suas proposições actuais, teóricas e metodológicas, sobre o *sujeito* e, correlativamente, sobre o *discurso*, pontos nevrálgicos que constituem o centro do debate científico actual. Na verdade, a constituição de uma *semiótica discursiva* passa pela difícil questão do *sujeito* que se tem complexificado a medida do dinamismo do fazer teórico. Em contrapartida, a utilização, por parte da psicanálise, de tais proposições sobre a dimensão enunciativa, esclarecer-se-ão. Como já tivemos a ocasião de expor algures ⁴, a escuta psicanalítica pode integrar o conhecimento das contribuições das ciências da linguagem, com a condição de reservar, nesta escuta, um lugar para a teoria analítica. A semiótica discursiva, quanto a ela, é hoje a única a propor uma teoria geral do discurso ⁵, sendo por isso susceptível de servir, por um lado, como um «catalisador teórico» ⁶ para a reflexão analítica, englobando e esclarecendo, na sua elaboração da dimensão enunciativa dos factos de linguagem, noções dispersas que atraem certos psicanalistas sensíveis à problemática da linguagem, noções provindas desta ou daquela perspectiva teórica, linguística ou lógica, pertencendo a um ou a outro dos diferentes níveis, linguístico ou metalinguístico. A referência sobre o sujeito enunciante tal como ele é construído pela semiótica permitir-nos-á, por outro lado, melhor situar as condições de utilização da gramática actancial e/ou modal por parte do psicanalista confrontado, na sua escuta, com as estruturas subjectivas, isto é, discursivas.

1. *Semiótica e Psicanálise: das relações*

1.1. Interpelar as ciências da linguagem, na sequência de J. Lacan, advém da necessidade mesma de garantir os seus aforismos ⁷ para prolongar os momentos fundadores do seu pensamento.

Sabe-se que a exigência lacaniana de um *retorno a Freud*, para reabilitar e consolidar as bases éticas da psicanálise, como reiteradas vezes ele afirmou, contra os desvios duma certa prática analítica, implicava um retorno à linguagem ⁸, que a partir daí empresta as suas articulações ao inconsciente. E, uma vez postulada, a analogia entre a organização do inconsciente e o funcionamento da linguagem autorizava um segundo empréstimo:

«Un jour, je me suis aperçu qu'il était difficile de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert» ⁹.

A reinterpretação dos princípios da linguística saussuriana ilustra, de facto, a mutação metapsicológica visada, fazendo a investigação do inconsciente depender doravante do reconhecimento da dimensão simbólica, mais precisamente, do acto de linguagem, ou da sua importância capital para a experiência analítica ¹⁰. E esta interpelação das teses saussurianas relativas à *língua*, bem como a inflexão conceptual dela fatalmente decorrente, longe de visar uma «dissolução completa da linguística» ou mesmo uma «fusão» ¹¹ das duas disciplinas e a consequente perda da sua especificidade, era equiva-

lente à utilização feita das matemáticas ¹²: elaborar conceptualmente o que a ciência exclui — a dimensão inconsciente — só é possível através de *metáforas* e de *ilustrações*, em que se transformam os conceitos emprestados às disciplinas convocadas, adquirindo uma significação outra. De facto, afirma J. Lacan:

«Mon dire, que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est pas du champ de la linguistique» ¹³.

O que pressupõe esta outra afirmação que se explicita, indexando a diferença dos campos:

«Si on considère tout ce qui, de la définition du langage, s'ensuit à la fondation du sujet (...) alors il faudra, pour laisser à Jakobson son domaine réservé, forger quelque autre mot. J'appellerai cela la linguisterie» ¹⁴.

«Entrar na linguística» não significava então adoptar a ciência da língua, a não ser para, apesar dela, metaforizar os seus conceitos, visando apenas a constiuição de uma *linguisterie* cujo fim não era outro que o de fundar e/ou sustentar a analogia entre linguagem e inconsciente, localizada para além da contingência da fala ¹⁵.

Posteriormente, a referência à linguística e mesmo à semiótica por parte de psicanalistas, sejam eles lacanianos ou não, sensíveis à reintegração, ou, ao menos à assunção explícita e sistemática, tanto teórica como prática, dos problemas relativos à linguagem, desenvolve-se visando sempre a especificidade do campo analítico, as ciências da linguagem servindo apenas de estímulo para a sua teorização.

1.2. Outra é a relação do semioticista com a Psicanálise. No *Dicionário* de A. J. Greimas e J. Courtés encontra-se uma referência significativa à teoria analítica. Afirma ela, por um lado, a irredutibilidade intrínseca destes dois campos do saber, dadas as suas respectivas «certezas epistemológicas e metodológicas» e, por outro lado, a impossibilidade de uma colaboração recíproca que, segundo os autores, daí advém ¹⁶.

Muito recentemente, no entanto, os progressos efectuados pela investigação semiótica, que adopta e explora novos campos problemáticos, como, por exemplo, o das emoções e das paixões, visando uma elaboração teórica segura e adequada destes, motivam uma evolução da referência em questão, suscitando uma mutação possível na forma de encarar as relações entre psicanálise e semiótica. Em *Du Sens II*, A. J. Greimas reconhece:

«La sémiotique s'est longtemps interdit de toucher à tout ce qui relève, de près ou de loin, du domaine de la psychologie. Ce parti pris (...) ne s'impose plus aujourd'hui: au contraire, l'absence d'instruments d'analyse, lorsqu'il s'agit d'aborder des sentiments et des passions «de papier», rencontrés dans les discours, apparaît déjà comme une limitation méthodologique arbitraire. Ainsi, les exigences internes, du développement de la sémiotique, auxquelles il convient d'ajouter le refus persistant de la psychanalyse d'élaborer une méta-psychologie

souhaitée par Freud lui-même, nous ont poussé à entreprendre l'examen systématique des théories des passions»¹⁷.

A reserva em relação à teoria analítica não impede que se atenua a impossibilidade de uma colaboração conjunta — por «crise de crescimento» ou por «uma viragem decisiva» —, o semiótico estando doravante, ao menos implicitamente, autorizado, a partir dos novos objectos que a sua investigação integra, a observar algures, para saber como outros, mesmo Freud, conceptualizaram a problemática visada, com a condição de assumi-la a seguir de forma específica e segundo critérios próprios ao seu campo de saber. É ao menos assim que tomaremos a mutação em questão e o seu testemunho, para argumentarmos aqui a articulação por nós visada entre semiótica e psicanálise, sem pretender postular um espaço interdisciplinar que faça tábua rasa, não propriamente das «certezas» (a psicanálise sofre, antes, de incertezas, sendo estas precisamente o seu próprio), mas da especificidade que confere a cada uma a sua alteridade irreduzível.

No exame comparativo que efectuaremos a seguir esta heterogeneidade estará, implícita ou explicitamente, presente, o que interditará a redução, frequente nos estudos comparativos, da complexidade dos conceitos analíticos que, uma vez libertos das suas implicações metapsicológicas, se tornam, de facto, entidades teóricas susceptíveis de homologações desproblematizadas.

2. *Semiótica e Psicanálise: do sujeito ou da enunciação da sua falta*

2.1. A reintegração dos parâmetros enunciativos do discurso que, num primeiro momento, limitando o seu campo de descrição ao nível do texto enuncivo, a semiótica excluiu¹⁸, não poderia efectivar-se senão no quadro do projecto de uma *teoria geral da linguagem* que, na esteira de F. Saussure e de L. Hjelmslev, sobretudo, ela elabora, construindo-se como disciplina com vocação científica. Assim sendo, a semiótica discursiva estende hoje a exigência descritiva do nível das estruturas *ab-quo* narrativas ao nível das estruturas *ad-quem* discursivas, visando apreender os procedimentos enunciativos gerais que sub-tendem as estratégias enunciativas ou, mais globalmente, as operações de *discursivização*. Desta forma, a elaboração do novo domínio descritivo pressupõe a construção de procedimentos analíticos conformes aos critérios internos que se encontram na base da metodologia semiótica, e que fazem dela uma disciplina específica.

O postulado de imanência, afirmado por F. Saussure e confirmado por L. Hjelmslev, é, finalmente, o garante desta continuidade metodológica. Deslocando-se de um nível para outro, o fazer semiótico constrói o seu objecto — a articulação da significação, visando dar conta da sua produção e da sua apreensão —, considerando apenas as propriedades intrínsecas das produções discursivas, sem incorporar, portanto, na sua descrição, factores extra-linguísticos, ou seja, tudo o que diz respeito às suas condições concretas de produção. A semiótica, à semelhança da linguística, retira assim desta referência principal, que lhe permite postular a especificidade do seu objecto, cujo modo de existência releva unicamente da linguagem e não do que é externo à sua ordem, a sua autonomia científica.

É preciso ressaltar, no entanto, que a problematização do postulado de imanência, por parte de certos sectores teóricos do domínio da linguística, repercutiu-se no campo semiótico. De facto, como dar conta, a partir de uma óptica puramente formal, da unidade discursiva? Dada a dificuldade de elaboração de uma teoria do discurso, certas investigações linguísticas¹⁹ encontram no extra-linguístico um meio susceptível de suprir a falta de instrumentos adequados à apreensão dos conceitos de *discurso* e de *enunciação*. O enunciado é assim explicado pela realidade que, além dele, pertence a uma ordem heterogénea. O que não deixa, correlativamente, de colocar em causa a auto-suficiência da ciência da língua, atenta hoje, ao menos em parte, às colocações da sociologia e da psicologia que, fora do território propriamente linguístico, lhe servem de interlocutores, na sua busca de um novo modelo descritivo.

A semiótica, quanto a ela, não abdicando das fronteiras que balizam o domínio em que opera, e considerando criticamente as interações disciplinares, bem como as transgressões dos critérios científicos de pertinência²⁰, reconhece, no entanto, a possibilidade de *uma intersemiotividade*²¹. No que diz respeito à relação entre o discurso e o contexto extra-linguístico, trata-se de uma relação entre realidades semióticas, o segundo termo sendo também uma linguagem, tendo, portanto, também o estatuto de objecto investido de significação²². Isto é, o discurso *referencializa*²³ sempre uma realidade já categorizada, enformada, com ela entrando em relação. Evocar esta relação é ter finalmente em conta o modo de correlação das organizações semióticas, relevando de sistemas significantes de diferentes níveis. E isto porque, conforme explicita E. Landowski, o contexto, para a semiótica, tem uma singularidade:

«Ni en amont, ni en aval, mais au coeur du langage, telle pourrait être la formule. Car si d'un côté, il n'est fait acception d'aucune réalité première, avant le langage, qui fonderait le sens du sens, il n'y aura pas non plus de réalité ultime, après le langage, qui aurait pour fonction d'arrêter le sens du sens»²⁴.

Se o enunciado da enunciação não *reflecte*, o seu outro referencial, mas a partir dele se constrói na sua especificidade discursiva, a semiótica estenderá esta distância ao domínio da enunciação da subjectividade.

De facto, se «não há discurso sem sujeito», como observa H. Parret²⁵, integrar a problemática da discursivização e da enunciação é levantar a espinhosa questão da subjectividade. E como introduzir a noção de *sujeito* no campo teórico dependente do princípio de imanência, senão a partir de especificações que garantam a sua coerência metodológica? De onde, para a semiótica, a oposição necessária entre sujeito falante e sujeito enunciante, entre agente extra-discursivo e eu-discursivo. Quanto ao primeiro, o semiótico reconhece os condicionamentos (psicológicos, sociológicos, fisiológicos, económicos, sócio-políticos, etc...) que determinam os seus enunciados, os quais exigiriam, para a sua análise, e é o caso da óptica que considera o sujeito como um efeito destes, a assunção de parâmetros extra-discursivos, isto é, extra-teóricos, a começar pelo sujeito ele mesmo como fonte produtora do discurso e garante da sua compreensão e interpretação. Impossibilitada

de conceder ao sujeito do discurso um tal estatuto, não o denegando embora na sua realidade de ser social, falante e pensante, a semiótica postula, ao contrário, o sujeito como tributário do enunciado da enunciação com o qual ele se encontra numa relação de pressuposição recíproca, não tendo, portanto, outra existência que semiótica: resultante desta relação o sujeito é apenas um *efeito de sentido* do discurso realizado, podendo aí ser apreendido nos seus papéis actanciais diversos, nos seus percursos modais variáveis.

Na verdade, como saber onde se funda o sujeito, como toma ele forma, se não se considerar o seu percurso em busca de sentido? Tentando a reconstituição deste, a semiótica deixa emergir, por outro lado, o que há de fundamental na experiência, na actividade humana e que a regula nesta busca. Chamemos terceiro termo a este lugar ideico — maneira da semiótica imaginar uma espécie de árbitro imaginário que garante o discurso como unidade de sentido e a homogeneidade da interpretação das mensagens transmitidas entre os participantes de uma troca intersubjectiva. Trata-se, mais precisamente, de um *simulacro* representando um sistema de constrangimentos, postulado como prévio à produção de qualquer discurso e, correlativamente, à constituição do sujeito como *actante*. O enunciado-discurso aparece, desta forma, como o resultado da enunciação: de um *fazer-ser* que consiste, por um lado, na *discursivização* deste sistema construído como uma gramática actancial e modal — sintaxe semio-narrativa autónoma em relação à manifestação discursiva, representando o patamar mais profundo do modelo gerativo. Pressupondo, conseqüentemente, a competência do sujeito que lhe permite operar sobre os conteúdos que coloca em cena, conforme a estratificação do modelo, seleccionando a forma a eles adequada, o acto enunciativo se define desta forma e, por outro lado, pela manipulação, sempre selectiva e dependente de uma enunciação particular, dos procedimentos de *desembraiação* e *embraiação* que instituem o discurso com os seus actantes e as suas coordenadas espacio-temporais. Uma tipologia de percursos modais, isto é, uma tipologia de sujeitos e de relações intersubjectivas torna-se assim possível. Da sua exploração depende uma tipologia dos discursos e, mais amplamente, a constituição de uma *semiótica discursiva* na sua forma mais acabada.

2.2. A relação postulada entre o *sujeito* e o *discurso* não é, no entanto, apenas um artifício formal decorrente do carácter imanente da perspectiva semiótica e necessário à manutenção da sua coerência metodológica e à afirmação da sua originalidade relativamente aos contextos teóricos dos quais ela se diferencia. É o que a psicanálise esclarece, elucidando, ao mesmo tempo, o engano, e separando-se por sua vez, também, de tais contextos teóricos que, para lá da referida relação, apreendem o sujeito através de projecções: atravessando o seu discurso em direcção a uma suposta verdade ou realidade, seja ela de ordem sociológica ou psicológica, o que encontram senão o resultado de uma operação que consiste em localizar no discurso o que é da mera responsabilidade da recepção? Se, por outro lado, existe também uma prática psicanalítica que extrai o sujeito da linguagem, dela o dissociando, esvaziando assim o seu lugar para apreendê-lo na sua in-existência através de significações apriorísticas, que nutrem aliás as certezas de certos linguísticos e mesmo semioticistas, a verdade é que para a psicanálise freudiana se impõe a consideração do sujeito *na* e *a partir da* linguagem,

o seu discurso, dela procedendo, sendo, para o analista, o único «documento» onde fundar a análise da transferência, dele dependendo a investigação do inconsciente. Neste sentido, a oposição entre sujeito falante e sujeito enunciante é interrogada na sua razão de ser, porque os termos se equivalem, sendo especificações de uma mesma noção. De facto a expressão «ser falante», para a psicanálise, não remete unicamente para o analisando que o é efectivamente, mas refere-se, ao contrário, ao sujeito como dependente da ordem da linguagem, vista como um sistema colectivo de constrangimentos que o transcende e do qual ele não é mestre. Assim é que, por outro lado, dentro dos parâmetros que lhe são próprios, também a teoria analítica constrói a noção de sujeito, independentemente deste ou daquele ser individual, independentemente dos diferentes percursos subjectivos, nas e através de enunciações singulares, indicando as condições primordiais da prática analítica.

Foi partindo da matriz freudiana que é *Die Traumdeutung*²⁶, texto reconhecido pelo semioticista como «um notável trabalho de análise semiótica *avant la lettre*»²⁷, que J. Lacan postulou a linguagem como primordial para a constituição e estruturação do ser falante, encontrando neste sentido as proposições de E. Benveniste, ele próprio não indiferente à psicanálise, e as do semioticista. Afirmar que, para além do domínio circunstancial da fala, a prática analítica localiza no inconsciente a estrutura da linguagem²⁸, não significava somente advogar a reabilitação desta prática, convidando o psicanalista a uma travessia do puramente contingente, para ouvir na e apesar da fala a mensagem inconsciente ou a verdade subjectiva. De facto, a tese que a partir daí se explicita — «o inconsciente é estruturado como uma linguagem» — diz respeito à divisão inaugural do sujeito (*Spaltung*), que o torna dependente de dois registos heterogêneos (o consciente e o inconsciente). Dado o seu acesso à dimensão da linguagem, o inconsciente é esta outra sua parte que daí advém, articulando-se por isso segundo a ordem do significante:

«L'effet langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet, il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel»²⁹.

Foi aliás a compreensão do facto psicótico como tributário da carência — *verwerfung* para Freud, *forclusion* para Lacan — deste momento inaugural do processo psíquico que o acesso ao simbólico implica, e a incidência desta carência no discurso da psicose, que mostraram a Lacan a importância desta terceira ordem, impessoal, que além da fala é causa do ser como falante e pensante, isto é, faltante. Se só há sujeito a partir deste Outro, condição da sua constituição, também o discurso que ele constrói numa relação inter-subjectiva dele procede³⁰, garantindo, como diria o semioticista, «uma interpretação suficientemente isotópica»³¹, por parte dos participantes da realidade por ele transmitida. Mais precisamente, o sujeito não tem, na teoria analítica, outro estatuto que o de *efeito* desta ordem que o transcende, o *eu* discursivo representando-o apenas, sem o significar, não sendo mais do que o sintoma de sua falta. Se só assim há enunciação é

porque o eu é «um ente cujo ser está sempre algures», ou seja, «o eu não é um ser»³². De onde a diferença entre o *ego* (moi) e o *eu* (je):

«Le vrai je n'est pas le moi (...). L'important est la réciproque (...)
— le moi n'est pas le je»³³.

Na verdade o *ego* oculta o *eu*, relevando do eixo do imaginário que resulta da divisão subjectiva³⁴. Condensa ele múltiplos papéis ou representações que o constituem na sua alienação «através de um outro e para um outro»³⁵. Porque a existência do outro é fonte de projecções que permitem ao sujeito assumir uma identidade. Esta, fundamentada no reconhecimento de si através deste outro imaginário, é pura construção e esclarece a natureza da relação inter-subjectiva: mediatizada pela linguagem ela só pode fundar-se numa troca imaginária. O estatuto do outro não é assim também menos alienante do que o do sujeito com o qual ele comunica, dependendo por sua vez deste que, prolongando a projecção, lhe restitui em troca a certeza de si. Por isso J. Lacan fala de «muro da linguagem», para indicar uma ambiguidade fundamental relativamente a esta: se a ordem simbólica garante a constituição do sujeito, ela é, por outro lado, também causa do seu eclipse enquanto tal. Neste sentido, se «é ego quem diz ego», como afirma E. Benveniste, reconhecendo também a importância da linguagem para a constituição da subjectividade, a verdade é que este ego não sabe o que ele é e o que ele diz também lhe escapa. Só a análise das suas performances imaginárias³⁶, isto é, a descoberta, através do seu discurso, de seus múltiplos papéis (personagens) atribuídos e assumidos, deixará emergir o sujeito, o *eu*, na autenticidade da sua verdade. Considerar o seu discurso é então encontrar a sua própria sombra projectada, que um outro, fora do quadro analítico, tomará por verdadeira. O analista, quanto a ele, leva a sério a afirmação freudiana indicadora do que deve ser o percurso analítico: «*Wo Es war, soll Ich werden*». E deste *Es* freudiano de onde o *eu* advém, diz J. Lacan: «prenez-le comme la lettre S. Il est là, il est toujours là. C'est le sujet»³⁷.

3. Campos heterogêneos em intersecção

Após esta revisão sucinta do conceito de *sujeito*, tal como ele é construído pelas disciplinas aqui convocadas, é possível retornar à questão das suas relações, já que para além das diferenças que as separam, os seus pontos de fricção não são menos evidentes.

3.1. Das implicações da teoria analítica do sujeito

3.1.1. Se *sujeito* e *discurso* são termos correlatos para as duas disciplinas, o estatuto de *efeito* concedido ao primeiro em relação ao segundo pressupõe igualmente para ambas a existência de uma lei implícita, de cuja assunção depende a constituição de um e de outro. No entanto, se o sujeito semiótico não se confunde com o sujeito postulado pela psicanálise, sendo este uma unidade clivada, também o conteúdo desta lei implícita tem

para cada disciplina pressupostos específicos aos seus respectivos campos teóricos.

Para a semiótica trata-se de um «acto em potência», que ela formaliza como um sistema de constrangimentos, inseparável do conceito de *competência* para o qual ele remete. Que este conceito pressupõe o de *actante*, unidade sintáctica formal postulada como um dos termos do *enunciado elementar*, não impede que se procure esclarecer sobre a entidade que sustenta o modelo representativo deste acto e a partir dele elaborado. Trata-se, na verdade, de um sujeito já constituído, capaz de produzir um discurso como *uma sequência coerente de actos cognitivos*. Daí que, para a semiótica, se possa do acto inferir o sujeito.

Para a psicanálise, por sua vez, o conteúdo desta lei estruturante, que prescreve e interdita, implicando a questão relativa à linguagem, ultrapassa este aspecto de modelo de representação, do seu reconhecimento, dependendo a constituição mesma de um sujeito, inclusive da sua dimensão inconsciente. Remetendo para o que J. Lacan denominava de «metáfora paterna», a sua carência afecta o discurso: fora da lei, a psicose é, na verdade, uma enunciação impossível, nas suas várias formas clínicas.

3.2.2. Quais as implicações que se podem extrair destes princípios metapsicológicos com incidência para a conceptualização em semiótica? A suspensão (*forclusion*) desta lei que compromete o discurso e a comunicação inter-subjectiva permite situar um determinado número de preocupações que a semiótica discursiva enfrenta. Sem pretender apresentar aqui um desenvolvimento aprofundado neste sentido, indicaremos dois pontos apenas da exploração científica actual.

Sujeito e objecto

Na busca de uma conceptualização das «paixões», visando mesmo a construção de uma *semiótica das paixões*, a investigação retomou a matriz sintáctica *sujeito-objecto*, que sustenta as construções teóricas, re-situando o estatuto de um e de outro, que se enriqueceram com novas especificações, provocando mesmo uma certa «crise de crescimento» do projecto semiótico, conforme já lembrámos. Esta crise, fecunda, não deixou a partir daí de se acentuar. Com a integração do domínio da apreensão estética, a questão da relação sujeito/objecto mais se complexifica. Já não parece suficiente declarar-los termos resultantes de uma relação que é primeira, responsável pela instauração do sujeito na sua existência semiótica. A interrogação recai hoje sobre o que os constitui na sua diferença, na sua relação, da qual dependem os *enunciados de fazer e de estado*. Sem denegar a herança hjelmsleviana, o semioticista se desloca para o domínio da génese dos termos: como se funda o sujeito? Como se funda o objecto? Como se constitui o *outro* numa relação inter-subjectiva?

O sujeito, semioticamente existente, é ainda um sujeito separado em relação ao objecto do seu desejo. Como *sujeito de fazer*, ele é um agente dotado de uma *competência* modal que o torna apto à realização de um fazer visando a aquisição do objecto-valor desejado. Como *sujeito de estado*, são as modalidades inscritas no objecto desejado que o definem na sua

existência modal³⁸. Conservando a separação e o desejo correlativo, existente entre ambos no interior de um universo axiológico, a semiótica explora, por outro lado, as modalizações dos *enunciados de estado*, as modalizações do ser. Que, na verdade, um objecto seja abominável, detestável, etc... não impede, antes confirma, a relação de desejo que o une ao sujeito, podendo-se a partir de aí prever um jogo entre modalizações positivas e negativas que modificam os *enunciados de estado*, ou *perturbam* a existência modal do sujeito, dando lugar a sintaxes subjectivas, modais.

Também para a psicanálise o sujeito só se define a partir da relação com o objecto, fazendo da constituição de ambos o fecho da abóboda de sua construção teórica.

Se o acesso ao lugar do Outro constitui o sujeito e o discurso, ele constitui também o objecto. Só o investimento do simbólico extrai *o que se encontra em vias de se tornar um sujeito* de um estado de indiferenciação pré-objectal, instaurando um estado discreto, isto é, permitindo ao sujeito situar-se numa relação inter-subjectiva ou objectal. O objecto garante assim o sujeito no seu ser, sendo o seu correlato. Valorizando a relação, a psicanálise não deixa assim de também interrogar a génese dos termos nas diferentes etapas de sua constituição, bem como o fracasso da simbolização, ou seja, a instabilidade desta mesma relação, ou a sua impossibilidade, na psicose, onde a falta do objecto representa a ameaça de uma identidade subjectiva, mesmo que faltante. É assim que ela indica a importância da dimensão da linguagem na geração de um e de outro, da sua implicação mútua. Esta não deixa de advir de uma separação inicial, como o desejo que contemporaneamente a esta se instala, deixando emergir o sujeito como desejante e os seus objectos eleitos. Finalmente, a psicanálise pode assim elucidar as ambiguidades que afectam o *sujeito de estado* na sua *inquiétude*, as estruturas modais complexas que certos objectos envolvem, os conflitos modais entre sujeito e objecto, etc... questões que a semiótica visa para uma formulação teórica sólida dos *efeitos* passionais.

Enunciação, Discurso e Significação

A definição semiótica da enunciação não atingiu ainda uma conceptualização teórica estável. Na verdade, a questão da subjectividade na linguagem é geradora da diversidade de perspectivas que compõem a comunidade semiótica, partilhando-a entre uma tendência que considera a enunciação como dependente das marcas enunciativas do enunciado-discurso e uma outra que aponta a necessidade de ultrapassar a insuficiência desta posição, visto que o fenómeno enunciativo não se reduz às marcas formais localizáveis no enunciado-discurso. H. Parret e J. Fontanille, por exemplo, propõem diferentemente novos enfoques dos actos enunciativos³⁹, visando uma teoria destes que ultrapassa o nível de sua manifestação.

Corroborando esta tese, a teoria analítica mostra que, se o Outro impessoal é a condição da enunciação, o discurso é um todo de significação. Ou seja: o sentido articulado tem como condição o facto de sua enunciação, caso contrário não haveria significação. Que assim é o «discurso» da psicose o atesta, confirmando a verdade do Outro na história do sujeito. De onde se depreende que o *discurso* não se encontra, relativamente

à *enunciação*, simplesmente numa relação de pressuposição recíproca. Se todo o discurso como unidade de significação pressupõe a sua enunciação e vice-versa, é preciso ressaltar as implicações desta relação que é, na verdade, segunda quanto à sua condição primeira que a enunciação representa. O que permite ainda concluir sobre a relação de dependência entre *enunciação* e *significação*.

As implicações definicionais dos conceitos *discurso/enunciação/significação* correspondem às que H. Parret encontra aquando de um exame dos mesmos⁴⁰. Nesta medida, a elaboração teórica do conceito de enunciação deve ainda, para ele, ter em conta que a enunciação não é enunciada, mas é «transposta a partir do enunciado». Na verdade, o conceito de «enunciação enunciada» tem um pressuposto específico. Ele parece ter sido construído para evitar o risco do psicologismo e do sociologismo. Limitando o estudo do fenómeno enunciativo ao domínio do já realizado — do discurso —, rejeitando o domínio da *oralidade*⁴¹, a semiótica se protege do locutor empírico, contrariamente à pragmática e à teoria dos actos de linguagem, para considerar o enunciado (da enunciação) como único objecto cientificamente válido — lugar onde o projecto semiótico inscreve a sua gramática actancial modal, isto é, a teoria do sujeito enunciante que dela procede.

Dadas as implicações projectivas que através da psicanálise é possível elucidar, a problemática da oralidade pode assim ser revista bem como a especificação «enunciação enunciada».

3.1.3. *Consequências*

Evidentemente, o valor das propostas acima assinaladas, encontradas no cruzamento das perspectivas teóricas, psicanalítica e semiótica, só se estabelecerá para esta na medida em que elas se tornassem objectos teóricos operacionais, susceptíveis de ser colocados ao serviço da análise dos discursos. O que testemunharia a sua apropriação ou integração, isto é, a sua transformação no interior do projecto semiótico.

3.2. *Da necessidade e dos limites da análise semiótica*

3.2.1. Atenuada a distância entre psiquismo e linguagem, a prática analítica já não é o único lugar susceptível de garantir a teorização em psicanálise⁴². A extração desta do seu isolamento em relação aos outros campos de saber, irreversível, a obriga assim a uma interrogação sobre a função específica da linguagem na prática e na teoria analíticas, e, mais especificamente, sobre os parâmetros próprios do discurso produzido no quadro analítico, que alia à experiência os meios colocados hoje à disposição pelas ciências da linguagem. Qual a especificidade deste tipo discursivo que deve a sua heterogeneidade à regra fundamental que comanda a sua produção — a da associação livre?

Numa situação que nada tem em comum com as que sustentam as produções discursivas dos seres falantes, ele constrói-se segundo os pressupostos do contrato analítico, cuja modalidade deveria ser incluída no inven-

tário de uma tipologia das estruturas contratuais da inter-subjectividade e analisada na sua singularidade, a semiótica podendo neste caso servir de guia metodológico, dado o seu saber teórico a respeito que se elaborou e se elabora progressivamente a partir das análises dos discursos, se inspirando neste sentido nas orientações de V. Propp e de M. Mauss.

Apoiando-se no Outro, esta estrutura contratual rege o quadro que a justifica. E se, por um lado, ela coloca em causa os mecanismos inerentes à comunicação, privando-a de certos parâmetros fundamentais à sua realização, por outro, e conseqüentemente, ela é fonte do discurso do analisando: resultando da sua execução, releva ele também de uma modalidade atípica em relação às estruturas discursivas normativas. Ou seja, o inaudito semântico o domina, desafiando no seu conjunto a construção do discurso como unidade de sentido.

Quem são, na verdade, os participantes desta troca inter-subjectiva, em que a transferência desempenha um papel crucial, permitindo os percursos imprevisíveis e imprevisíveis de um e as intervenções, os silêncios, do outro? Vimos que o *eu* discursivo é sintoma do eclipse do sujeito ou uma figura que condensa múltiplas representações de si, construindo-se sempre na dependência do outro, da imagem deste projectada, numa relação inter-subjectiva mediatizada pela ficção. A experiência analítica consiste precisamente na transformação desta relação, na descoberta progressiva da transferência que translada para o lugar vazio do outro, a *quem* tudo deve ser dito, todos os outros⁴³, representando a alienação deste *eu* a seus objectos, num percurso discursivo em que a metáfora desempenha um papel preponderante. Aliada à regra fundamental, a escuta inhabitual que frustra a espera correlativa da enunciação na sua tentativa de atenuar a distância em relação ao outro, procurando corresponder ao que ela acredita ser o desejo deste outro, fazem da cura analítica uma aventura discursiva em que o sujeito diz sempre outra coisa do que aquilo que ele quereria dizer, a «metaforização discursiva» sendo uma razão essencial para desiludir a crença na adequação do *eu* discursivo ao sujeito analisando.

Desta forma, como aprender a heterogeneidade da economia discursiva produzida no quadro analítico, incluí-la no paradigma das formas discursivas possíveis, com o seu contexto e situação *sui-generis*⁴⁴? Uma análise desta é possível, em que a escuta analítica, evidentemente imprescindível, ganharia em interpelar o saber científico, concedendo-lhe, no entanto, o devido lugar.

O dispositivo construído pela semiótica, por estar situado a um nível de generalidade considerável, conforme tentámos mostrar, tem um carácter operatório, susceptível de, ao menos em parte, restituir a especificidade deste tipo discursivo. Em parte: porque o saber do semiótico, a sua metodologia e os seus critérios de cientificidade, não permitem avaliar o trabalho psíquico na sua complexidade (voltaremos a este ponto). Certos dos constituintes deste colocam mesmo em causa as suas propriedades formais, a sua construção homogénea fundada na sutura do sujeito. A divisão deste concede ao discurso construído no quadro analítico ligações inauditas entre as suas partes componentes, que relativizam a matriz simbólica imaginária na qual ele se apoia, exigindo a intervenção da escuta do analista que, através das deformações introduzidas no modelo, reconhece a verdade subjectiva que se insinua. Resta que esta verdade, que se constrói desafiando o sentido através de escolhas estratégicas, encontra no discurso o seu suporte.

Se a análise semiótica (ou qualquer análise com pretensão científica, e dadas as bases epistemológicas da ciência), não conduz à descoberta do sujeito, da verdade subjectiva, ela pode ao menos dar conta do discurso como construção imaginária. Também o que aqui nos ocupa, através de uma análise semio-narrativa dos seus enunciados, modal e actancial, e através da apreensão do funcionamento da enunciação, do tipo de desembraiagem/embraiagem, é susceptível de aparecer nas suas configurações específicas, como o lugar de operações de manipulação de um saber-fazer que visa o reconhecimento do outro, suscitando, através de suas estratégias enunciativas, uma modificação permanente da sintaxe inter-subjectiva. Na verdade, se o contrato inicial está na origem da variação do estatuto das partes contratantes, do seu percurso actancial e modal, esta advém do discurso que, colocando em cena os seus fantasmas, provoca um deslocamento constante do *eu* enunciante, ao qual corresponde o do destinatário. Este, denegado na sua qualidade de «terceiro ausente» ou simplesmente *ele*, é instituído como um *tu* complexo e polissémico que condensa, como *eu*, diferentes papéis actanciais, resultando da sua tentativa de preencher o vazio, de suster os efeitos da associação livre.

Enfim, ouvir a emergência do sujeito que se diz apesar das suas operações discursivas, passa pelo reconhecimento do seu simulacro: dos seus papéis e dos seus percursos, na sua relação com um outro: objecto que ele transforma, modaliza diferentemente, investe de valores, construindo-o, reconstruindo-se.

3.2.2. Da diferença acima estabelecida entre *funcionamento semiótico do discurso* e *funcionamento psíquico do sujeito* — este pressupõe aquele como uma das suas partes constituintes, dada a divisão da unidade subjectiva —, que delimita, apesar de sua intersecção possível, o alcance dos dois campos de saber, logo o lugar da análise semiótica na busca da economia subjectivo-discursiva heterogénea, própria do quadro analítico, decorre a necessidade de elucidar uma questão deixada em suspenso. Diz ela respeito à diferença das respectivas competências, a do semiótico e a do psicanalista face a esta.

Os efeitos da integração do saber teórico e descritivo da semiótica por parte do psicanalista não encontra um equivalente no caso do semiótico que visaria o mesmo material de análise a partir das categorias e dos princípios da teoria semiótica. Sem um conhecimento suficiente da psicanálise e talvez mesmo sem uma experiência analítica que sustentasse o seu percurso de semiótico, o risco seria grande, os resultados da sua prática descritiva podendo esbarrar em objecções de fundo. Na verdade, se o psicanalista convocasse o saber do semiótico, seria para dar forma a certas hipóteses que a partir do seu campo específico ele formularia, visando melhor apreender os contornos do material com o qual ele se vê confrontado. Nesta medida, o corpus teórico não seria tomado como susceptível de conter uma resposta total. O carácter imprevisível do processo analítico denuncia, aliás, à partida os limites das operações descritivas.

Já para o semiótico o mesmo não aconteceria. Ele aplicaria, a partir da sua preocupação fatal de investigação formal, um saber metodológico e os seus pressupostos intrínsecos, expandindo o poder deste saber. Dada a sua autonomia e generalidade, este não deixa de ser eficaz. Mas para

o semioticista que, ignorando a problemática analítica, se aventurasse fora das balizas seguras do *sentido*, onde a enunciação cede aos efeitos condensantes e deslocantes da associação livre, a translação pura e simples deste saber estaria fadada, por princípio, a falhar. Mais: não tendo o estatuto de *complemento*, ela careceria de fundamento — qual, na verdade, seria o objectivo desta extensão metodológica e o que ela traria para o avanço do processo de conceptualização em semiótica? — e denunciaria nada mais nada menos que uma relação problematizada entre os dois campos irreduzíveis aqui em questão e isto em detrimento de uma troca constante e fecunda, possível entre um e outro.

Conclusão

Traçadas as modalidades desta troca — o seu lugar e os seus limites a partir da noção de *sujeito* — a questão de uma interdisciplinariedade impossível, afirmada pelo semioticista, se esclarece⁴⁵. Desta forma, a concretizar-se, o projecto esboçado de uma *psicosemiótica*, por hora ainda «um voto piedoso da parte do semioticista»⁴⁶, apesar do impulso que neste sentido representa a investigação sobre as «paixões»⁴⁷, deve começar por especificar qual a disciplina que, para a sua constituição, a semiótica privilegiará como interlocutora ou simplesmente inspiradora.

NOTAS

¹ Consenso hoje há sobre o reconhecimento da ausência de uma teoria da linguagem na psicanálise. Cf. A. Green, «Le langage dans la psychanalyse», in *Langages*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 27.

² A este respeito cf. A. Green, *op. cit.*, p. 189 e seg.

³ *Idem*, *ibidem*.

⁴ Cf. «Du Discours en Sémiotique», in H. Parret et H. Reprucht, *Recueil d'Homages pour A. J. Greimas*, Vol. I, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1985, p. 333 (trad. portuguesa «Do Discurso em Semiótica», in *Cruzeiro Semiótico*, n.º 1, Porto, 1984, p. 75); «Psychanalyse et Théorie(s) du Texte», in *Degrées*, n.º 46-47, Bruxelles, 1986, p. f-f 10.

⁵ Cf. «Du Discours en Sémiotique», p. 325 e seg.

⁶ Cf. André Green, *op. cit.*, p. 43.

⁷ Cf. «L'inconscient est structuré comme un langage»; «l'inconscient est le discours de l'Autre»; «le langage est la condition de l'inconscient»; «le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant», etc...

⁸ J. Lacan, «La Chose freudienne ou le sens du retour à Freud en psychanalyse», in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

⁹ J. Lacan, «A Jakobson», in *Le Séminaire, Livre XX*, Paris, Seuil, 1975, p. 19.

¹⁰ J. Lacan, «L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud», in *Ecrits*, p. 493.

¹¹ Cf. a este sujeito nomeadamente M. Arrivé, *Linguistique et Psychanalyse*, Paris, Méridiens-Kliencksiec, 1986, p. 168.

¹² Cf. a análise esclarecida de F. Roustang, *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*, Paris, Ed. de Minuit, 1986, p. 99.

¹³ *Le Séminaire, Livre XX*, p. 20.

¹⁴ *Idem*, *ibidem*.

¹⁵ Cf. «notre titre fait entendre qu'au-delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience analytique découvre dans l'inconscient», «L'instance de la lettre dans l'inconscient», in *Ecrits*, p. 494-495.

¹⁶ *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Vol. I, Paris, Hachette Université, 1979, p. 302; cf. ainda a este respeito o comentário de I. Darrault sobre a constituição de uma psicosemiótica, «La Psychosémiotique: vers une théorie sémiotique généralisée», in H. Parret et H. Ruprecht, *Recueil d'homages pour A. J. Greimas*, Vol. I, p. 592.

¹⁷ A. J. Greimas, *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983, p. 15.

¹⁸ A. J. Greimas, *Sémantique Structurale*, Paris, Larousse, 1986, p. 153.

¹⁹ Cf. para um panorama global da problemática da enunciação, a partir do domínio da linguística C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.

²⁰ Cf. a este respeito A. J. Greimas, «Considérations épistémologiques», *Actes Sémiotiques. Documents*, V. 50, 1983, p. 5.

²¹ *Dictionnaire*, Vol. II, Paris, Hachette Université, 1986, p. 119.

²² *Idem*, p. 185.

²³ *Idem*, p. 188.

²⁴ «De quelques conditions sémiotiques de l'interaction», *Actes Sémiotiques. Documents*, V, p. 12.

²⁵ Aqui mesmo, p. 95.

²⁶ Tradução francesa *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

²⁷ A. J. Greimas et J. Courtés, *op. cit.*, Vol. I, p. 302.

²⁸ J. Lacan «L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud», in *Ecrits*, p. 495.

²⁹ J. Lacan, «Position de l'inconscient», in *Ecrits*, *op. cit.*, p. 835.

³⁰ «L'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend (...) Mais en retour ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole. C'est-à-dire, bien au-delà du discours qui prend du moi des mots d'ordre», «La Chose freudienne», in *Ecrits*, p. 431.

³¹ Cf. *Dictionnaire*, Vol. II, p. 119.

³² Cf. *Le Séminaire. Livre XX*, p. 109.

³³ «Du Phénomène de la Conscience», in *Le Séminaire. Livre II*, 1954-1955, Paris, Seuil, 1978, p. 60.

³⁴ Cf. «Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse», *Le Séminaire, Livre II*, p. 284.

³⁵ «Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud», in *Ecrits*, p. 374.

³⁶ «Le Moi dans la théorie de Freud, et dans la technique de la psychanalyse», *Le Séminaire, Livre II*, p. 288.

³⁷ *Idem*, p. 288.

³⁸ A. J. Greimas, *Du Sens II*, p. 57.

³⁹ Cf. respectivamente neste número p. 92 e p. 17 de *Enonciation Enoncada e Semiótica Discursiva-I*.

⁴⁰ «La mise en discours en tant que déictisation et modalisation», in *Langages* 70, Paris, Larousse, juin 1983, p. 83-97.

⁴¹ J. C. Coquet, «L'implicite de l'énonciation», in *Langages* 70, p. 9-14.

⁴² A este respeito nota pertinentemente A. Green: «notre position très critique à l'égard de la théorie lacanienne ne nous empêchera pas de reconnaître que Lacan a eu le mérite de mettre fin au contournement systématique de la question des rapports entre l'appareil psychique et l'appareil du langage». E, referindo-se à necessidade de um diálogo entre psicanálise e outras disciplinas, ele argumenta: «à se replier sur l'illusoire sécurité de sa pratique, dont serait issue une théorie restreinte aux enseignements qu'elle peut en tirer, elle court un danger (...), celui qui attend tous les systèmes clos: la sclérose, qui la condamne à disparaître», *op. cit.*, p. 244.

⁴³ Cf. J. Lacan, «Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse», *Livre 11*, 1954-55, p. 288.

⁴⁴ A. Green, *op. cit.*, p. 134.

⁴⁵ *Dictionnaire*, *op. cit.*, p. 301-302.

⁴⁶ *Idem*, *ibidem*.

⁴⁷ A. J. Greimas, *Du Sens II*, p. 98.

HERMAN PARRET

Fonds National Belge de la Recherche Scientifique
Universités de Louvain et d'Anvers

L'ÉNONCIATION ET SA MISE EN DISCOURS

Deux notions de dictionnaire

Cet article est la première version de deux notions extraites de ma contribution à l'*Encyclopédie Philosophique* (ouvrage publié sous la direction d'André Jacob par les Presses Universitaires de France), Tome II (consacré aux notions), à paraître en 1988. Ces notions sont des entrées dans les sections de philosophie du langage et d'épistémologie de la linguistique. C'est ainsi que ces notions sont rédigées plutôt pour une audience de philosophes et de linguistes bien que la sémiotique ne soit pas absente de ces considérations. Il s'agit d'un groupe de notions qui ont des interrelations certaines et qui sont toutes centrées sur la problématique de l'énonciation et de sa mise en discours. Comme j'ai pu montrer dans bien des études parues depuis près de dix ans (et pour la plupart reprises dans mon livre récent: *Prolégomènes à la théorie de l'énonciation. De Husserl à la pragmatique*, Berne, Peter Lang verlag, 1987), *compréhension*, *discours*, *énonciation*, *rationalité discursive*, *réciprocité*, *règle*, *régularité* et *stratégie* — les huit notions que j'ai accepté de rédiger pour l'*Encyclopédie Philosophie* — s'impliquent réciproquement. Je m'excuse auprès de mes lecteurs que la forme et le style de ma contribution à ce numéro spécial du *Cruzeiro Semiótico* sont quelque peu déviants. A cause de la limitation de l'espace et du caractère spécifique d'une encyclopédie, je me suis exprimé sans doute de façon trop assertorique et sans avoir eu l'occasion d'apporter toutes les nuances nécessaires. Je renvoie le lecteur aux ouvrages mentionnés chaque fois à la fin de chaque notion.

Discours

Ce terme — qui n'a pas d'équivalent dans la plupart des langues non-romanes comme l'anglais et le néerlandais, ou qui a un sens déviant de celui du français (là, par exemple, où un terme plus ou moins comparable indique plutôt un enchaînement raisonnant ou intellectuel, comme en allemand) — est d'une grande ambiguïté conceptuelle.

1. *Discours* se place en dehors des dichotomies traditionnelles en théorie linguistique, comme celle de *langue* et *parole*, *système* et *procès*, *compétence* et *performance*. Les grands linguistes structuralistes, comme Saussure et Hjelmslev, n'ont pas opérationnalisé une notion de *discours*. Tout comme la syntaxe, le discours est absent de la doctrine officielle de Saussure qui, toutefois, sent avec inquiétude que son attitude épistémologique, qui est essentiellement dichotomisante, est réductionniste: selon les *Sources manuscrites* (R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Paris-Genève, 1957), en discutant le statut du syntagme, Saussure écrit: «C'est en effet ici qu'il y a quelque chose de délicat dans la frontière des domaines de la langue et de la parole. La frontière de la langue et de la parole est un certain degré de combinaison» (fragment D 266). Le discours est ainsi perçu comme un troisième terme, entre la langue et la parole, ayant une fonction de subversion des dichotomies. On peut présumer la même position du discours en face des dichotomies de *système* et *procès* (chez Hjelmslev), et de *compétence* et *performance* (chez Chomsky). En un mot, le discours est-il qualifiable comme étant l'objet d'une théorie linguistique et comme grammaticalement structuré? Les structuralistes n'ont pas apporté de réponse. Dans la plupart des cas, le discours est identifié avec la parole, ou, tout simplement, avec la manifestation (en surface) de la langue; le linguiste Martinet va jusqu'à dire «que le discours n'a rien qui ne se trouve dans la phrase» (voir Parret 1971; 233 ss.). Deux amendements pourraient donner une certaine consistance épistémologique à la notion de *discours*, même à l'intérieur d'une conception structuraliste du phénomène de langage: d'abord, de lier le discours à la *faculté* de langage, cette capacité socio-cognitive de production linguistique, et ensuite, d'interpréter le discours comme une *syntagmatique* au moins inchoativement systématique. C'est ainsi que Buyssens (1943) a pu réévaluer le discours en tant qu'objet valable d'une théorie linguistique. C'était exploiter certaines remarques du *Cours de linguistique générale* qui étaient déjà ouvertement *fonctionnelles*. Cette conception fonctionnelle du langage ouvre, il est vrai, tout l'espace à la *linguistique du discours* qui est devenue, de nos jours, la branche pilote de la pragmatique: c'est en mettant en lumière l'origine psychosociale de l'acte de parler que la notion de *discours* a retrouvé sa pertinence épistémologique.

Il va de soi que cette incertitude concernant le statut épistémologique du discours n'est levée d'aucune façon. Rappelons la tension entre les notions de *discours* et de *texte*. De prime abord, il faut noter que le discours est en même temps l'*acte* et le *résultat* de cet acte, l'action de production verbale et le résultat concret, visible ou audible. Ensuite et en s'ajoutant à cette première ambiguïté, un discours est un *énoncé* qui a des propriétés *textuelles* mais il est en même temps une activité qui doit être caractérisée à partir de certaines conditions de production *contextualisées*. Le discours, par conséquent, est un «texte contextualisé». Le *texte*, dans cette perspective, est, comme la *langue* chez Saussure, une structure abstraite, un «objet» reconstruit et hypothétique résultant de notre investigation scientifique. Mais le *discours* alors, n'est-il que pure *manifestation* du texte sous-jacent? Ce serait retomber dans l'identification fallacieuse du *discours* et de la *parole* qui était toujours menaçante dans l'axiomatique structurale. Le discours n'est donc ni le texte ni la manifestation du texte: ce n'est pas un énoncé textuel ou, pour utiliser

la terminologie de Greimas, le discours n'est pas un texte énoncif mais un *texte énonciatif*: l'énonciation est le *contexte* producteur du discours. Tout dépend maintenant où l'énonciation sera localisée si l'on veut décrire et surtout expliquer l'activité linguistique dans toute sa richesse originale.

Le discours comporte des caractéristiques relationnelles et systématiques qui ne sont pas celles du «texte» sous-jacent reconstruit par les linguistes d'obédience structuraliste. Mais, à l'encontre de la parole qui est insaisissable, fugitive et non-structurée, le discours comporte sa «grammaire» et ses régularités. Le lieu du discours entre le texte et la parole — se constituant donc à nouveau comme un «troisième terme» médiatisant un couple dichotomique — devient intelligible si l'on manipule un modèle d'explication «à niveaux de profondeur», c'est-à-dire un modèle qui se présente sous forme d'un «parcours génératif» (voir Greimas et Courtés 1979). Dans ce parcours génératif, les sémioticiens font la distinction entre la compétence sémio-narrative et la compétence discursive. Les formes sémio-narratives sont dotées d'un statut transcendantal (Greimas et Courtés 1979: 103): elles sont propres à toutes les communautés linguistiques et donc universelles, elles se conservent à travers les traductions d'une langue à l'autre, et elles sont reconnaissables jusque dans les «objets» sémiotiques non-linguistiques (relevant du monde dit naturel ou d'autres codes culturels et artistiques); ces formes sémio-narratives sont en fait les formes de l'intelligence humaine dans sa globalité.

La compétence *discursive*, par contre, se situe en aval: elle se constitue lors de l'énonciation façonnant les énoncés. Selon la sémiotique orthodoxe, la soi-disant *discursivisation* ou mise en discours consiste dans la prise en charge des structures sémio-narratives et leur transformation en structures discursives. Il est intéressant de noter que, dans cette perspective, il n'y a plus aucune opposition possible entre le discours en tant que monologue et la communication en tant que dialogique. La structure de la communication n'étant plus réglée par des paramètres *extérieurs* au discours (le contexte psychologique, référentiel, situationnel, etc.) mais étant *interne* à une compétence qui se déploie au cours d'une génération du discours à partir d'un univers profond sémio-narratif, devient pleinement récupérable à l'intérieur du modèle sémiotique (voir aussi Greimas et Courtés 1985: 69 ss.). Bien que cette proposition donne une solution au problème épistémologique pénible du statut spécifique du *discours*, troisième terme entre le texte (ou la langue) et la parole, entre la profondeur et l'universalité abstraite d'une part et la surface et la contingence irrécupérable d'autre part; elle ne donnera pas satisfaction conclusive aux philosophes du langage et aux linguistes-pragmaticiens. Enumérons d'abord les termes du débat conceptuel qui donne à la problématique du discours une opacité tellement résistante.

2. N'importe quel modèle, qu'il soit étalé en «parcours génératif» (pensons à la grammaire générative de Chomsky ou à la sémiotique de type greimassien) ou qu'il soit plane (comme en linguistique structurale ou en logique aristotélicienne), doit pouvoir rendre compte des propriétés suivantes du *discours*. (a) Le discours est *déictiquement* marqué: il est «historique» au sens que le sujet énonçant est spatio-temporellement localisé et modifié par les forces psycho-sociales qui caractérisent une époque. Michel Foucault était particulièrement sensible à cette propriété. Selon Foucault, le

discours est «un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la fonction énonciative» (Foucault 1969: 154). Que la langue (saussurienne) soit «éternelle» ou que la forme sémio-narrative soit «transcendentale» (comme on peut le présumer si l'on suit Greimas), distingue en fait définitivement ces deux entités du discours qui porte exemplairement les marques de la deixis actorielle (la personne), temporelle et spatiale. (b) Le discours manifeste un ensemble de régularités et est ainsi soumis à des *règles* dont le statut reste à déterminer. Il ne s'agit pas de règles grammaticales gouvernant la bonne formation syntaxique des phrases; ce sont bien plutôt des *stratégies* qui doivent être acceptables pragmatiquement à l'intérieur d'une communauté énonciative. Les régularités discursives sont hétérogènes selon les différents types de contextes qui génèrent de la signification: la relation d'un fragment discursif avec son contexte référentiel, son contexte situationnel, son contexte psychologique, son contexte communautaire, est chaque fois gouvernée par une autre classe de «stratégies» qui, dans leur ensemble et dans leur diversité, restent communicables et reconnaissables. (c) Le prototype de toute discursivité est le discours *dialogique*: tout discours est en principe un *interdiscours*, ou mieux, l'interdiscours prime le discours (Maingueneau 1984: 11). Les discours dans leur isolement ne sont que des composants qui retrouvent leur identité sous la portée de l'interdiscours. Le sens discursif est contraint et modifié par l'unité de sens la plus large qui peut être projetée à partir du fragment en considération. Tout discours est toujours interpellatif ou appellatif, et en plus, il est toujours le résultat d'une interpellation ou d'un autre discours. Le sens discursif ne se calcule pas par addition des sens exprimés par les unités constituantes mais il se calcule à partir du sens de tous les discours qui fonctionnent en tant qu'horizon du discours en considération. (d) Ce caractère interdiscursif de tout discours ne peut pas faire oublier que la relation entre les discours est une relation de *traduction*, non pas donnée passivement mais conquise en toute tensivité et en toute polémique (présupposant donc une pluralité d'interprétations ou de traductions possible). La communicabilité des discours ne signifie pas toute absence de malentendu, de manipulation et surtout d'équilibrage de forces. Il n'y a aucune transparence de principe dans le développement de l'interdiscours: il n'y a que de l'opacité polémologique due à la présence de la subjectivité énonçante dans ses discours. (e) Les instances d'énonciation mises en discours sous la contrainte déterminante de l'interdiscours ont leur source, jamais substantiellement présente mais toujours reconstruite par catalyse, pour utiliser un terme du linguiste Hjelmslev, dans la *subjectivité* énonçante (voir l'article *Enonciation*). Il n'y a pas de discours sans sujet (en tant qu'effet de discours) comme il n'y a pas d'analyse de discours sans reconstruction des conditions (subjectives) de production et de compréhension des discours. (f) Toute pratique discursive est virtuellement une *pratique intersémiotique*: il n'y a aucune incompatibilité entre différents types de sémioticités, et c'est ainsi qu'une interaction de deux ou plusieurs sémioticités compatibles caractérise bien des pratiques culturelles et artistiques parmi les plus denses et les plus complexes: c'est le phénomène du syncrétisme des codes (pensons, par exemple, au théâtre qui met en relation différentes sémiotiques, tout comme

l'opéra et, pourquoi pas, la «vie quotidienne». (g) Finalement, bien qu'il y ait évidemment hétéronomie entre l'environnement ou le contexte générateur et le discours généré, on ne peut dissocier l'interdiscours et ses composantes, de cet environnement puisque l'interdiscours n'est pas uniquement le résultat des contextes; il est, en plus, constitutif de contextualisation. Les discours eux-mêmes mettent en place des contextes et des environnements: ils ne sont pas purement passifs à l'égard des contextes. Voici quelques sept exigences épistémologiques contraignant toute approche adéquate de la *discursivité*. On peut, en fait, les résumer sous deux grandes rubriques que je passe en revue dans les paragraphes qui suivent: il y a *discursivité* dès qu'il y a *subjectivation* et *contextualisation* de fragments de langage.

3. La *subjectivation* de l'activité linguistique est une nécessité de toute reconstruction du sens global et riche des séquences discursives puisque le discours n'est pas un texte tout court, comme on a dit, mais un «texte énonciatif». Cette subjectivation se concrétise par les opérations d'*embrayage* et de *débrayage* qui créent un cadre spatio-temporel au programme d'événements sous-jacent au discours linéaire (ou syntagmatisé). Le linguiste Jakobson a introduit la notion d'*embrayage* («*shifter*») pour analyser les marqueurs de la présence de la subjectivité dans le discours: il s'agit principalement des démonstratifs (classe générique comprenant les pronoms personnels et les pronoms démonstratifs). Il faut, à partir de Jakobson, compléter la liste des démonstratifs en indiquant les rapports des indicateurs de personne avec les indicateurs de temps et d'espace; en plus, il faut ajouter aux mécanismes de l'*embrayage*, les mécanismes du *débrayage*, ou d'*absentification* du sujet dans son discours (ce dernier type de mécanismes sera de prime importance pour la description d'une certaine classe de discours comme le discours scientifique, philosophique ou didactique). Toutefois, l'*embrayage* et le *débrayage* n'épuisent pas toute la subjectivation de l'activité discursive. En tant que «texte énonciatif», le discours manifeste bien d'autres instances de la subjectivité sous-jacente: cette subjectivité est présente dans son discours comme une *compétence modale* créant, à partir de la concaténation modale spécifique, et performant des suites d'actions dont l'intentionnalité devrait être reconnaissable par l'interlocuteur (en tout cas si l'on accepte que la communicabilité et le transfert des intentions entre sujets énonçants fonctionnent comme contrainte ultime à toute activité discursive). Il faut ajouter encore que cette compétence modale du sujet énonçant n'est pas solipsiste: l'énonciataire est toujours «imaginable» ou «représentable» par l'énonciateur, et c'est sur le fond de ces représentations, d'ailleurs réciproques, entre sujets énonçants (en tant qu'énonciateur ou en tant qu'énonciataire) que la communication se réalise. Toute communication présuppose donc la «reconnaissance» (au sens épistémique autant qu'au sens déontique) réciproque des compétences (spécifiquement modalisées) des sujets énonçants. Cette approche du discours prend son origine dans une longue tradition en philosophie du langage mais elle a été revitalisée, en linguistique contemporaine, par Benveniste (la soi-disant «linguistique de l'énonciation») qui reprend des intuitions à Bühler et, par delà, à la philosophie essentiellement transcendantale (Kant et Husserl) qui donne au *sujet* le rôle-pivot de condition de possibilité de toute phénoménalité discursive. «Subjectiver» le discours reste, de manière privilégiée, la stratégie

qui motive la plupart des pragmaticiens soi-disant «continentaux» (Ducrot en est un exemple prototypique; voir Ducrot 1980, et Benveniste 1966).

4. La *contextualisation* du fragment linguistique est une autre nécessité pour l'analyse du discours, et c'est plutôt par ce biais que les pragmaticiens anglo-saxons, spécialement dans la lignée de Wittgenstein et d'Austin, abordent l'étude du discours et de ses spécificités. Contrairement aux sémioticiens de l'Ecole de Greimas, les pragmaticiens, aussi bien en philosophie du langage qu'en linguistique, qui acceptent la pertinence de la contextualisation du sens des fragments discursifs, défendent la thèse selon laquelle le contexte n'est pas *dans* le texte mais qu'il y a une tension constitutive entre le discours et son contexte. Dans cette épistémologie, ce n'est pas un modèle «en profondeur» ou «à paliers multiples» qui est présenté mais bien plutôt un modèle qui reconstruit la richesse et la variation des sens *dans leur distribution* et en tant que pratique hétérogènes. Le discours y est vu comme un processus d'usage dans un contexte social et cognitif. Ceci n'aura pas comme conséquence la dissociation radicale de «discours» et «contexte» comme deux notions indépendantes. Le discours, dans cette perspective, n'est pas du tout un objet statique et stabilisé mais bien plutôt une activité manifestant une action sociale déterminée et, en plus, capable de *transformer* ce contexte: Austin nous a rappelé que «dire, c'est faire», ce qui veut dire, si l'on prend ce slogan dans son extension maximale, que la «vie du discours», en fin de compte, est le moteur de la «vie de la communauté énonciative» et des réalités psycho-sociales que en découlent. Il faut donc admettre que, bien que le discours et son contexte sont en tension perpétuelle, il y a une interdépendance nécessaire et une dialectique constitutive des deux termes anti-thétiques, le discours et le contexte. Différents types de *contextes* sont communément distingués: le contexte référentiel (le monde des objets, des états de fait et des événements; et, pour les ontologies élargies, les mondes actuel et possibles), le contexte psychologique, le contexte actionnel et le contexte situationnel. Différents types de *pragmatiques* correspondent à cette typologie des contextes. En effet, on peut dire que même la théorie des modèles et la logique modale qui dérivent le sens d'un fragment discursif d'un contexte existentiel (par exemple, le possible et le fictionnel comme référent; la réalité «modalisée» *in se*) sont un type de pragmatique ou d'analyse du discours (on appelle cette pragmatique parfois la «pragmatique indexicalisée»). Si l'on prend en considération le contexte actionnel où le discours lui-même est incorporé comme l'*action* la plus globale et la plus déterminante du sens de tout fragment discursif, on voit comment et pourquoi la dialectique du discours et de son contexte est constitutive: le discours, en effet, est son propre contexte. C'est bien selon cette ligne de force que Wittgenstein, Austin et Grice — et tout ce qui en est suivi en philosophie du langage et en linguistique empirique — ont pensé la tension entre discours et contexte. Toutefois, les contextualisations les plus étudiées depuis la vogue de la pragmatique sont les contextes psychologique et situationnel. Le discours est un processus *cognitif* où la «connaissance du monde» joue un rôle primordial. Non seulement la connaissance, mais d'autres systèmes épistémiques sont déterminants: on peut penser aux systèmes (ou plutôt pseudo-systèmes) de croyances, de convictions et de présomptions, et, à la limite,

aux idéologies. Ces systèmes épistémiques, qui sont pour la plupart *stéréotypiques*, concernent des épisodes conventionnels d'une certaine culture. C'est ainsi que les chercheurs en intelligence artificielle, intéressés à la duplication ou, au moins, à la simulation de la «vie du discours», ont développé une notion de *cadre* («frame») ou de *scenario* («script») qui nous permet de comprendre pourquoi les interlocuteurs sont capables d'établir des relations de motivation, d'intention et but pour des séquences d'actions discursives. La manipulation des discours, en production ou en compréhension, dépend de la faculté chez l'interlocuteur d'instaurer et de décourvrir des configurations cognitives «subjectives» (voir Van Dijk 1981). Le dernier type de contexte que nous présentons en ce lieu est le contexte *situationnel* ou *socioculturel* (comme ensemble de déterminants sociaux et sociologiques). Il s'agit ici du cadre social ou sociologique (hôpital, classe, cour de justice) ou les circonstances de la vie quotidienne (restaurant, conversation informelle, etc.) qui déterminent les routines intellectuelles et la distribution des rôles que les participants à l'interdiscours tiennent. On ne peut oublier, par exemple, que les hiérarchies sociales et, avant tout, l'autorité de l'énonciateur jouent une grande importance contextualisante si l'on veut comprendre le sens d'un fragment de discours. Dans ce domaine, les registres stylistiques et les opérations rhétoriques dépendent des contraintes contextuelles (discours poli, formel ou informel). L'ensemble des types de contextualisations — ensemble flou et mouvant — déterminent le sens des fragments de discours selon son enracinement dans le contexte générateur. Subjectivation et contextualisation sont les procédures complémentaires qui marquent la spécificité *sémantique* du discours, et ce sont les procédures qui démarquent la notion de discours à l'égard du *texte* et de la *parole*.

5. L'*analyse du discours*, que l'on peut identifier à la *pragmatique* en tant telle, se présente sous multiples formes. Toute taxinomie est insatisfaisante puisque les «spécialismes» en matière d'analyse du discours sont nécessairement réductionnistes. Selon Charaudeau (1983) on peut distinguer quatre ordres d'organisation du discours: l'ordre énonciatif, l'ordre argumentatif, l'ordre narratif et l'ordre rhétorique. Tous ces ordres dépendent de la «compétence sémiolinguistique». Tout dépend si l'on fait fonctionner comme maximale analytique un modèle «profond» (comme en sémiotique greimassienne) ou un modèle «en surface» (comme en philosophie analytique post-wittgensteinienne). En tout cas, les quatre ordres proposés par Charaudeau ne sont pas exclusifs et ils sont même enchâssés. Il faut plutôt conclure de cette taxinomie que bien des disciplines ou spécialismes hétérogènes ont tous leur mot à dire dans le domaine de l'analyse du discours: la «linguistique de l'énonciation», la théorie de l'argumentation, la grammaire sémio-narrative de type greimassien, la rhétorique (ancienne et nouvelle). Mais la série des sous-disciplines ne s'arrêtent pas là. Il faut ajouter à cette liste: la théorie des actes de langage (ou «actes de discours», dans la lignée d'Austin et de Searle), la «logique conversationnelle» (mise en oeuvre par Paul H. Grice), l'analyse du discours, dans son acception plus restreinte et plus technique (nous pensons à Halliday, études apparentées à la sociolinguistique), et également la soi-disant «analyse conversationnelle» (dont Goffman et l'ethnométhodologie américaine sont à l'origine). Ces approches offrent des théories partielles (ils se constituent souvent en

philosophies du langage) et les résultats empiriques fragmentaires (trop souvent cloisonnés à l'intérieur d'une seule méthodologie) — ils ont un avenir certain et philosophiquement significatif.

- Benveniste, E. (1966) — *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
 Buysens, E. (1943) — *Les langages et le discours. Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, Bruxelles, Éditions de l'U.L.B.
 Charaudeau, P. (1983) — *Langage et discours. Éléments de sémiolinguistique*, Paris, Hachette.
 Ducrot, O. (1980) — *Les mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit.
 Foucault, M. (1969) — *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
 Greimas, A. J. et J. Courtés (1979) — *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome I, Paris, Hachette.
 — (1985) — *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome II, Paris, Hachette.
 Maingueneau, D. (1984) — *Genèses du discours*, Bruxelles, Mardaga.
 Parret, H. (1971) — *Language and Discourse*, The Hague, Mouton Publishers.
 Van Dijk, T. (1981) — *Studies in the Pragmatics of Discourse*, The Hague Mouton Publishers.

Énonciation comme mise en discours

«Énonciation» s'oppose à «énoncé», et bien des théoriciens du langage se sont interrogés sur la relation entre ces deux notions. S'agit-il d'une dichotomie comme celles bien connues dans l'histoire des théories linguistiques, *langue* versus *parole*, *système* versus *procès*, ou *compétence* versus *performance*? Les linguistes sensibles à l'énonciation, dans la vogue de Benveniste (1966), ont soutenu que la langue doit contenir une référence à ce qui est, pour Saussure, la parole (Ducrot 1978 et 1980). L'énoncé, en effet, est invariant à travers l'infinité d'actes d'énonciation dont il peut être l'objet; l'énonciation produite *hic* et *nunc* est un événement unique, non-structuré et idiosyncratique. Toutefois, l'acte de discours individuel se fonde pourtant sur un *schéma général* de l'activité linguistique, ce qui fait dire à certains linguistes, d'obédience pragmatiste, que «l'énonciation est dans l'énoncé», que l'«énonciation elle-même est énoncée». L'énonciation peut donc se décrire par rapport à sa propre réalisation: il y a donc une certaine «transparence» de l'énonciation (voir le titre du livre de Recanati 1979). C'est ainsi que l'on a su distinguer entre le *locuteur*, origine irrécupérable de l'acte de parole, et l'*énonciateur*, sujet présent dans son énoncé (avec les notions parallèles de l'*allocutaire* et de l'*énonciataire*). On peut même aborder l'étude du sens d'un énoncé en tant que *description de l'énonciation*, et étudier ainsi l'inscription de l'énonciation dans la langue (c'est exactement ce que Benveniste a proposé et Ducrot et les «pragmaticiens» français ont réalisé). Ces marques de l'énonciation dans l'énoncé sont multiples: on a pu étudier de ce point de vue les échelles argumentatives des énoncés, la délocutivité, les présuppositions et les sous-entendus renvoyant tous à l'énonciation en tant qu'*inscribe* dans la langue. Selon le slogan que «le discours se signale lui-même dans le discours» (voir Recanati 1982), on a surtout porté l'attention sur les connecteurs pragmatiques, les délimitations entre actes de langage (avec le phénomène bien intéressant de l'*indirection*), la métaphorisation, les modalisations floues et ambigües, tous des *marques* d'une énonciation bien déterminante. Que l'énonciation soit *réflexive*, qu'elle

s'énonce elle-même, est particulièrement évident dans le domaine de la *performativité*, phénomène découvert par Austin. Ce philosophe nous affirmait que l'on peut distinguer dans un énoncé *ce qui est dit* et *le fait de le dire*. La *réflexivité* est de l'essence du langage naturel (Recanati 1979). Si tout énoncé se laisse paraphraser par un performatif explicite, si tout performatif explicite se laisse paraphraser encore par la conjonction de deux propositions dont l'une porte métalinguistiquement sur l'autre, c'est qu'il y a une «transparence» de l'énonciation et, en plus, c'est que la communication elle-même requiert cette réflexivité de tout discours sur lui-même. Le phénomène de la réflexivité de l'énoncé et ainsi de l'autoréférence de l'énonciation n'est plus sujet à controverse aujourd'hui, et une large part de la pragmatique en a fait son objet de recherche.

Toutefois, on ne peut réduire l'énonciation à l'énonciation énoncée. Certes, le linguiste ne peut aller plus loin: son pouvoir qui consiste à reconstruire une certaine phénoménalité en gardant le souci de l'évidence empirique, repose sur un geste *réducteur* initial. C'est à l'épistémologue de raviver chez le linguiste et chez le sémioticien la conscience de ce geste réducteur. En plus de l'énonciation énoncée, il y a l'énonciation *comme mise en discours*, et on pourra dire tout au plus que cette instance d'énonciation est un effet d'énoncé: être énoncé et être un effet d'énoncé n'équivaut d'aucune façon. Que l'instance d'énonciation soit un effet d'énoncé ne signifie pas du tout que toute l'énonciation soit «énoncée». Un effet d'énoncé n'est pas présent dans l'énoncé sous forme de marqueurs ou d'indicateurs morpho-syntaxiques ou sémantico-syntaxiques, mais doit être *reconstruit* ou «découvert» par un effort d'interprétation. Cet effort d'interprétation qui nous fait découvrir l'instance d'énonciation se ramène en fait à une *transposition de sens*: il s'agit en quelque sorte du remplissage d'un espace *elliptique* par une activité de *paraphrase* ou, pour employer un terme du linguiste Hjelmslev, d'*encatalyse* (voir Parret 1983).

Ceci devrait constituer une prise de position dans deux débats centraux en philosophie du langage actuelle: celui concernant la conventionnalité de l'énonciation, et celui concernant la relation de l'énonciation à la signification. En ce qui concerne le premier thème, nous dirons que l'énonciation n'est pas «empiriquement présente» comme un ensemble de marques conventionnelles. C'est précisément sur ce point que la pragmatique de style austinien (la théorie des actes de langage) est réductrice à l'égard de l'énonciation: si toute l'énonciation est dans la performativité et si toute performativité est exprimée par des formules performatives, ou du moins par des conventions performatives, l'énonciation n'est alors nulle part ailleurs que dans l'empirie des énoncés. Bien sûr, il existe effectivement certaines marques conventionnelles de l'énonciation: elles sont inventoriées en grammaire (en morpho-syntaxe, en syntaxe sémantique), en théories des actes de langage, en analyse conversationnelle; mais ces marques empiriques ne sont qu'une infime partie de l'*iceberg* énonciatif. L'énonciation est *transposée* à partir de l'énoncé, elle est l'ellipse qui se remplit «en abyme» par *paraphrase* ou par *catalyse*. Il se révèle suggestif de retourner pour un instant à cette notion hjelmslevienne de (*en*)*catalyse* (Hjelmslev 1966). On a souvent dit que l'énonciation est le terme d'une *fonction*, selon Hjelmslev, l'autre terme étant l'énoncé. Ceci est insuffisant car il faut alors spécifier la nature de cette relation fonctionnelle: il ne peut s'agir d'une *relation de présupposition*

bilatérale; c'est une relation dite «de *rection*» (la relation entre un élément *constituant*, qui serait alors l'énonciation, et un élément *caractérisant*, l'énoncé. L'élément constituant n'est pas *métalinguistique*, il est encatalysé comme un supplément au corps. Le décryptage se fera alors par *transposition*: cette transposition encatalysante (opposée à l'analyse qui est de l'ordre de la pensée) est plutôt de l'ordre du *sentiment*. Il faut penser à cet égard à l'*abduction* chez Peirce responsable de ce type de transposition.

En ce qui concerne la relation de l'énonciation à la signification, autre débat qui mobilise l'attention des philosophes du langage, on s'opposera à la conception selon laquelle la signification d'une proposition, d'une phrase ou d'un discours entier, serait autonome à l'égard des déterminants énonciatifs. Ce n'est pas le cas que l'énonciation *s'ajoute* paratactiquement à la signification d'une expression. On se souvient de la formule classique F(p) — utilisé par Searle, par exemple, en théorie des actes de langage — où p ou le contenu propositionnel garde son autonomie totale à l'égard de la force servant comme opérateur. Dans la perspective d'une pragmatique intégrée ou maximaliste on prend l'option que l'énonciation est partout où il y a de la signification: l'énonciation n'est pas un surplus accidentel ou arbitraire — elle constitue bien plutôt un supplément fondateur. Nous direons donc, en guise de conclusion, que l'énonciation *comme mise en discours* s'oppose à l'énonciation énoncée: cette instance énonciative qui «met en discours» n'est ni une catégorie grammaticale, ni un argument propositionnel (ou un foncteur vérifonctionnel), ni une entité mentale ou psychologique. Elle n'existe pas *en soi* puisqu'elle «n'existe» que par encatalyse ou transposition. Cantonner l'instance d'énonciation *dans le discours*, c'est mal comprendre la *mise en discours*: l'instance d'énonciation n'est ailleurs que dans une sémantique fondamentale, tout comme l'inconscient, si l'on accepte la métathéorie freudienne, ou comme le Sujet transcendantal (dans le cadre de référence kantien).

Nous admettons volontiers que cette conception de l'énonciation comme mise en discours doit être vérifiée, et elle l'est si l'on dissoud le concept d'énonciation en deux directions, notamment la déictisation et la *modalisation* de l'énonciation. La deixis et les modalités dans le discours sont les meilleurs portes d'entrée dans ce domaine d'une grande complexité «paralogique» que l'on peut appeler «l'énonciation *comme mise en discours*». La déictisation et la modalisation sont deux heuristiques qui trahissent, de manière privilégiée, le double mouvement de l'investissement et du désinvestissement de l'instance d'énonciation dans son discours. Ce sont en plus deux heuristiques complémentaires qui sont opérationnalisables dans la recherche empirique (en pragmatique linguistique) (voir Parret 1987).

- Benveniste, E. (1966) — *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
 Ducrot, O. (1978) — «Structuralisme, énonciation et sémantique», dans *Poétique*, 33, 107-128.
 — (1980) — «Énonciation», dans le Supplément de *Encyclopedia Universalis*.
 Hjelmslev, L. (1966) — *Le langage*, Paris, Éditions de Minuit.
 Parret, H. (1983) — «L'énonciation en tant que déictisation et modalisation», dans *Langages (La mise en discours)*, 70, 83-98.
 — (1987) — *Prolégomènes à la théorie de l'énonciation. De Husserl à la pragmatique*, Berne, Peter Lang.

ACTIVIDADES SEMIÓTICAS

6-11 de Julho: Oitavo Colóquio Internacional de Albi, com o tema «Grammaire et écriture», que terá lugar na École Normale, Albi. Inscrições: G. Maurand, 19 rue du Col de Puymorens, 31 240 L'Union.

10-12 de Julho: Encontro subordinado ao tema «La narration à venir», sob a coordenação de F. Casetti; 13-17 de Julho: «Le non sens commun», sob a coordenação de M. Abensour e M. Ferraris; 20-23 de Julho: «Sémiotique et cognition», sob a coordenação de J.-P. Desclés e J. Petitot; 23-25 Julho: «Sémiotique et esthétique de l'espace», sob a coordenação de H. Hammad. Todas as actividades terão lugar no Centro Internacional de Semiótica e de Linguística de Urbino. Informações: C.I.S.L., Università, Piazza del Rinascimento 7, Urbino, Itália.

11-12 de Setembro: Forum Internacional sobre «Los usos de la semiótica» que terá lugar na Universidade de Granada, onde de 7 à 10 de Setembro se realizará também um curso de verão sobre «Semiótica, comunicación y cultura contemporánea». Informações e inscrições: Secretariado de Acción Estudiantil c/ Severo Ochoa s/n, 18071 — Granada.

4-8 de Outubro: Quinto Congresso da Associação Alemã de Semiótica, com o tema «Kreativität», que terá lugar na Universidade de Essen. Coordenação: Dr. A. Eschbach, Universidade de Essen, Postfach 103764, 4300 Essen, R.F.A.

5-8 de Outubro: Segundo Congresso Internacional Latino-Americano de Semiótica, como tema «Da teoria à Prática», que terá lugar na Universidade Nacional de Rosario, Argentina. Secretariado: Escuela de Communication Social, Cordoba 2020/2000 Rosario, Argentina.

25-29 de Novembro: Colóquio subordinado ao tema «Situation et Perspectives Internationales de la Sémiotique», que terá lugar na Universidade de Perpignan, contando com a participação de U. Eco, A. J. Greimas, T. Sebeok, A. Eschbach, J. Lotman, J. Peç, R. Posner, L. Vilches, J. M. Pérez-Tornero. Para qualquer correspondência, dirigir-se a Joëlle Rethoré, 2, Impasse de l'Église, 66540 BAHO.

Capa de Zita Magalhães

Composição, Impressão e Acabamento

Imprensa Portuguesa

Rua Formosa, 108-116 — 4000 Porto